ARTS MAGAZINE

ARTS MAGAZINE

FÉVRIER 2013 / N° 73 / 5,50 €
DOM, BELGIQUE, LUXEMBOURG : 6,20 € / SUISSE : 8,50 CHF / CANADA : 9,50 $CAN
M 02151 - 73 - F: 5,50 €



EXPOSITION

CHAGALL
ENTRE DEUX FEUX

ENQUÊTE

DE BAUDELAIRE À BASQUIAT
LES ARTISTES ET LEURS DROGUES

EXPOSITION

LA PETITE MUSIQUE DE WATTEAU

DOSSIER

SPÉCIAL MARSEILLE 2013
LE GUIDE COMPLET DE MARSEILLE, CAPITALE EUROPÉENNE DE LA CULTURE

ARTS MAGAZINE
FÉVRIER 2013 / N° 73
CHAGALL / MARSEILLE 2013 / WATTEAU / LES ARTISTES ET LA DROGUE

ARTS MAGAZINE

FÉVRIER 2013 / N° 73 / 5,50 €
DOM, BELGIQUE, LUXEMBOURG : 6,20 € / SUISSE : 8,50 CHF / CANADA : 9,50 $CAN
M 02151 - 73 - F: 5,50 €



EXPOSITION
CHAGALL
ENTRE DEUX FEUX

ENQUÊTE
DE BAUDELAIRE À BASQUIAT
LES ARTISTES ET LEURS DROGUES

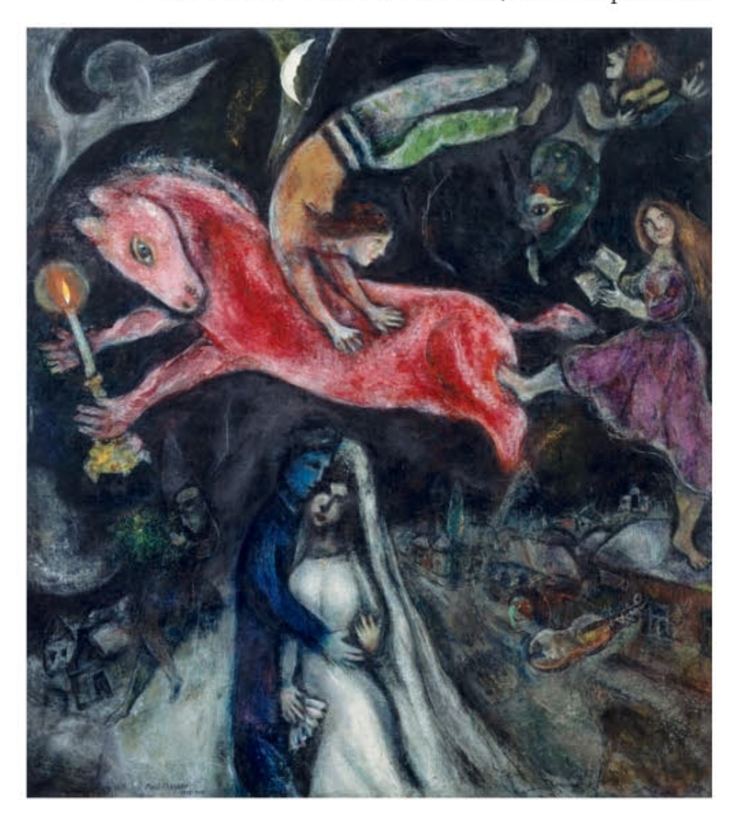
EXPOSITION
LA PETITE MUSIQUE DE WATTEAU

DOSSIER
SPÉCIAL MARSEILLE 2013
LE GUIDE COMPLET DE MARSEILLE, CAPITALE EUROPÉENNE DE LA CULTURE

ENRICHISSEMENT

Adrien Guilleminot RÉDACTEUR EN CHEF

Partout en France, on mise – gros – sur l'art : à Lens, où l'on fait déjà le plein (*p. 8*), à Marseille et en Provence (*p. 50*), où l'on espère attirer 2 millions de visiteurs en plus en cette année capitale, à Rodez (*p. 14*), où le futur musée consacré à Pierre Soulages s'enrichit de nouvelles œuvres. L'« effet Bilbao », là où l'implantation du musée Guggenheim en 1997 a enclenché une spectaculaire revitalisation de la capitale basque, obsède les responsables politiques locaux. Leur rêve ? Faire parler de leur fief, en bien. Changer son image. Attirer les foules et en tirer les bénéfices en termes de dynamisme économique. Dans un pays aussi fréquenté que le nôtre (plus de 80 millions de touristes étrangers en 2011), et par des visiteurs souvent motivés par le tourisme culturel, le calcul a du bon : tout nouveaux ou ravalés de fond en comble, hyperactifs, aptes à communiquer et à proposer une foule d'activités, les musées actuels sont devenus des pôles d'attraction. Il faut s'en féliciter… Mais est-ce leur mission d'enrichir l'économie locale ?



Marc Chagall, *Cheval rouge*
1938-1944, huile sur toile, 114 x 103 cm

Paris, centre Georges Pompidou, musée national d'Art moderne / Centre de création industrielle, dation en 1988. En dépôt au musée des Beaux-Arts de Nantes © ADAGP, Paris 2013 / Chagall ® © RMN-Grand Palais / Gérard Blot

Les musées ou les centres d'art ne sont pas uniquement des aimants à touristes. Leur rôle est beaucoup plus important : ils sont là pour éduquer le regard et l'esprit, pour apporter du plaisir ou même pour agacer et poser des questions. Et pour créer du lien social. Ce qui est exposé dans les collections égyptiennes du Louvre ou dans les salles impressionnistes du musée d'Orsay, avant d'être le déclencheur d'une envie de visite chez le touriste venu de Rio de Janeiro ou d'Orléans, c'est un pan de notre histoire commune qu'il faut parvenir à faire partager par le plus grand nombre possible de personnes. Or si nos musées attirent sans cesse plus de monde, rien ne permet de dire que toutes les couches de la population s'y rendent, ni que tous les visiteurs qui passent dans les expositions disposent des clés pour les goûter pleinement. Pourtant, qu'elle ait été peinte il y a trois cents ans par Watteau (*p. 82*) ou tendue de fil blanc par Julien Salaud cette année (*p. 74*), une œuvre d'art « sert » à émouvoir, à interroger, donne matière à réflexion et à contemplation. Et ça, c'est encore plus enrichissant.

SOMMAIRE







P. 50
Marseille s'est faite belle pour 2013 : programme copieux et nouveaux lieux comme la Tour Panorama où sera exposée cette photo de Youssef Nabil.

P. 74
Mi-bêtes mi-hommes, les créatures de Julien Salaud à Chambord et au palais de Tokyo.

Ce numéro comporte un encart d'abonnement *Arts Magazine* broché sur la partie kiosque France.


P. 82


P. 88


P. 96





ACTU

Chroniques

< Le **Teshima Art Museum,** de l'architecte Ryue Nishizawa (*lire p. 34*)

Adrien Guilleminot TEXTE

BILAN

2012, UNE ANNÉE EN OR POUR LES MUSÉES

Le Louvre, Orsay, Beaubourg… Pour ces institutions, 2012 aura été l'année de tous les records de fréquentation. Mais la bonne santé des musées parisiens n'occulte-t-elle pas un tableau général moins brillant ?



Ruée vers l'art
En un mois à peine, le Louvre-Lens a déjà vu défiler 140 000 visiteurs. L'objectif initial de 700 000 la première année est en vue…

La barre symbolique sera-t-elle franchie ? Le Louvre n'en sera de toute façon pas loin : 9,8, 9,9 ou 10 millions de visiteurs, le plus grand musée du monde va établir un nouveau record et améliorer sa « marque » de plus de un million par rapport à 2011. L'établissement est habitué à accueillir toujours plus de monde : depuis 2001 et le début du mandat de son président, Henri Loyrette (qui quittera le musée en avril prochain), sa fréquentation a doublé. Mais l'envolée de 2012 est particulièrement spectaculaire (*lire l'encadré p. 10*). Ce qui l'explique ? Une série d'événements exceptionnelle dans la vie de l'établissement. À commencer par l'ouverture d'un nouveau département, celui des Arts de l'Islam, arpenté par 650 000 amateurs depuis son ouverture en septembre dernier. Mais aussi des manifestations temporaires à succès : en 2012, le Louvre a accueilli successivement Léonard de Vinci (de mars à juin, 305 000 personnes) et Raphaël (d'octobre à janvier 2013, 310 000 à la fin 2012). Les expositions de peinture attirent un public beaucoup plus vaste que la sculpture ou l'archéologie, et il était difficile de faire plus alléchant que ces deux maîtres…

L'autre explication de ce cru hors norme réside dans la très bonne conjoncture que connaît le tourisme à Paris malgré la crise. Au Louvre, où les étrangers comptent pour deux bons tiers de la fréquentation, la donnée a son importance. Et elle explique aussi les excellents scores enregistrés dans la quasi-totalité des grands musées parisiens, à l'exception du musée du quai Branly qui enregistre un léger tassement (-10 %, mais avec plus de 1,3 million de visiteurs tout de même…).
Le musée d'Orsay ? Avec 3,6 millions d'entrées en 2012, il enregistre une hausse de 15 %. C'est tout simplement le meilleur résultat de toute son histoire (exception faite de l'année de son ouverture). Là encore, la très bonne tenue des expositions temporaires l'explique en partie : trois manifestations au-dessus des 400 000 visiteurs (« Degas et le Nu », « Misia, reine de Paris » et

ORSAY N'AVAIT PLUS VU AUTANT DE MONDE DEPUIS SON OUVERTURE EN 1986

« L'impressionnisme et la mode), le fait est exceptionnel. S'y ajoute l'effet « nouvel Orsay », la rénovation des salles impressionnistes au dernier trimestre 2011 ayant incité le public à revenir. Notamment les Français, qui en représentent presque la moitié en 2012, contre un gros tiers en temps normal. Quant au dernier membre du « *big three* » parisien, il n'est pas plus à plaindre. Le centre Pompidou, après un record à 3,6 millions d'entrées en 2011, en annonce 3,8 en 2012. Une progression imputable aussi bien aux collections permanentes (dont les visites ont augmenté de 6%), qu'à celles des expositions temporaires : « Matisse. Paires et séries » a accueilli 495 000 personnes au printemps, Gerhard Richter a pris le relais en été (425 000), et Dalí, avec

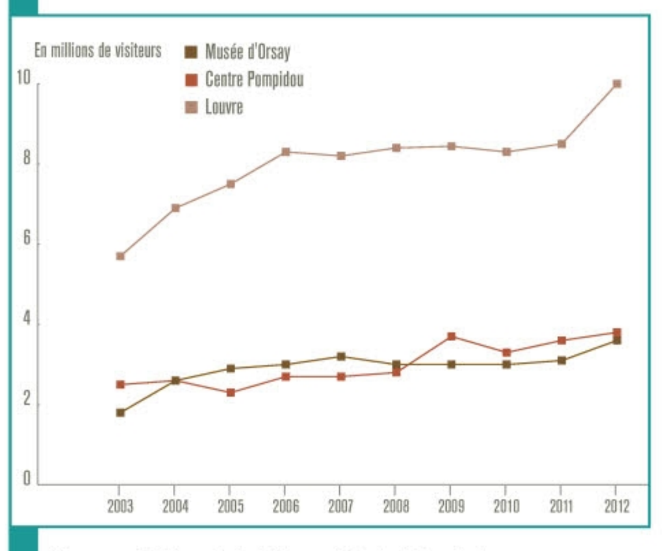
LES GRANDS ÉTABLISSEMENTS PARISIENS FRISENT DÉJÀ LA SATURATION

6 700 visiteurs par jour, est bien parti pour battre tous les records. Mais jusqu'où ?

« *Le succès touristique, la rénovation de l'offre avec des musées modernisés et l'intensification de leur programmation expliquent que sur le long terme les grands musées accroissent régulièrement leur fréquentation,* décrypte Jean-Michel Tobelem, spécialiste de l'économie de la culture (1). *Il n'y a donc pas de raison particulière pour que cette hausse s'arrête.* » Sauf lorsqu'elle vient se heurter à la jauge des musées, qui n'est pas extensible à l'infini. Le Louvre, à la suite de coupes budgétaires, a reporté les travaux d'aménagement qui devaient lui permettre de recevoir son public dans de meilleures conditions. Et à Orsay, on admet bien volontiers que la barre des 4 millions de personnes, tout proche, constitue la limite du raisonnable. Le public va-t-il se tourner vers des établissements de taille plus modeste ? Il le fait déjà, en partie. Le musée Guimet, qui retrouve avec 290 000 visiteurs un niveau qu'il n'avait pas connu depuis 2008, ou l'Orangerie (800 000 visiteurs et un bond impressionnant de 20%), attirent les foules. « *Mais c'est un peu le bosquet qui cache la forêt,* poursuit Jean-Michel Tobelem. *Les musées nationaux, guère nombreux, représentent déjà presque 50% de la fréquentation totale. Et parmi eux, une poignée constituée des grands établissements parisiens et de Versailles capte 4 personnes sur 5* ». Surtout concentrée sur la région parisienne (60% des visites en moyenne), la fréquentation des musées progresse moins vite ailleurs. Les bons chiffres du centre Pompidou-Metz (495 000 entrées) et le démarrage en trombe du Louvre-Lens (140 000 en à peine un mois) sont encourageants. Mais les deux institutions sont encore trop « fraîches » pour qu'on puisse dresser un bilan définitif. Surtout, derrière ces chiffres impressionnants, une question demeure : de plus en plus fréquentés, nos musées se sont-ils pour autant démocratisés ? « *C'est la grande inconnue,* constate Jean-Michel Tobelem. *Le ministère de la Culture ne livre aucune donnée sur la sociologie des visiteurs, pas même lorsque la Cour des comptes en fait la demande ! Et rien ne dit que dans le public toujours plus nombreux des musées, la part des ouvriers ou des employés augmente…* »

1. *www.option-culture.com*

LE « BIG THREE », DIX ANNÉES DE HAUSSE



Sources : Patrimostat et Museostat, ministère de la Culture et de la Communication ; musée du Louvre ; musée d'Orsay ; centre Pompidou



Guimet renoue avec le succès
Alternant expositions pointues et thèmes plus grand public, le musée Guimet a vu sa fréquentation s'accroître de 15% en 2012.

Philippe Peter INTERVIEW

MUSÉES & EXPOS



Avec ce Grand Prix, le festival d'Angoulême a distingué un auteur discret mais influent.

ANGOULÊME

JEAN-CLAUDE DENIS, PRÉSIDENT MODESTE

Grand Prix de la ville d'Angoulême en 2012, Jean-Claude Denis préside cette année le 40e Festival international de la bande dessinée. Une édition-anniversaire qu'il a voulu placer sous le signe de la musique et des rencontres.

Après des débuts dans *Pilote*, Jean-Claude Denis sort son premier album en solo, *Cours tout nu*, chez Futuropolis, en 1979. Suivront une trentaine de BD dont sept volumes des aventures de Luc Leroi, son seul véritable héros récurrent. Récompensé par le Grand Prix de la ville d'Angoulême en 2012 pour l'ensemble de sa carrière, l'auteur, âgé de 62 ans, vient de publier *Zone blanche*, un polar dans lequel il prête ses traits au principal protagoniste. Il nous présente la 40e édition du festival qu'il préside.

ARTS MAGAZINE • **Quelle empreinte souhaitez-vous laisser sur le festival ?**

JEAN-CLAUDE DENIS • Au début, juste après avoir reçu le Grand Prix, on se dit qu'on a un an pour réaliser de grandes choses. Le principal axe était mon exposition. Il a d'abord fallu trouver le lieu qui me représente le mieux. J'ai opté pour cet endroit magique et intime qu'est l'hôtel Saint-Simon. Ensuite, j'ai très rapidement pensé à la musique. Je voulais mettre en avant tout ce que la bande dessinée compte de musiciens. J'ai malheureusement dû renoncer en partie à cet aspect. En fait, je n'ai pas vraiment envie de laisser une trace de mon passage à Angoulême. La vie se charge de marquer le cours des événements. Pour ma part, je le fais grâce à mes livres.

Quel est le fil conducteur de votre exposition ?

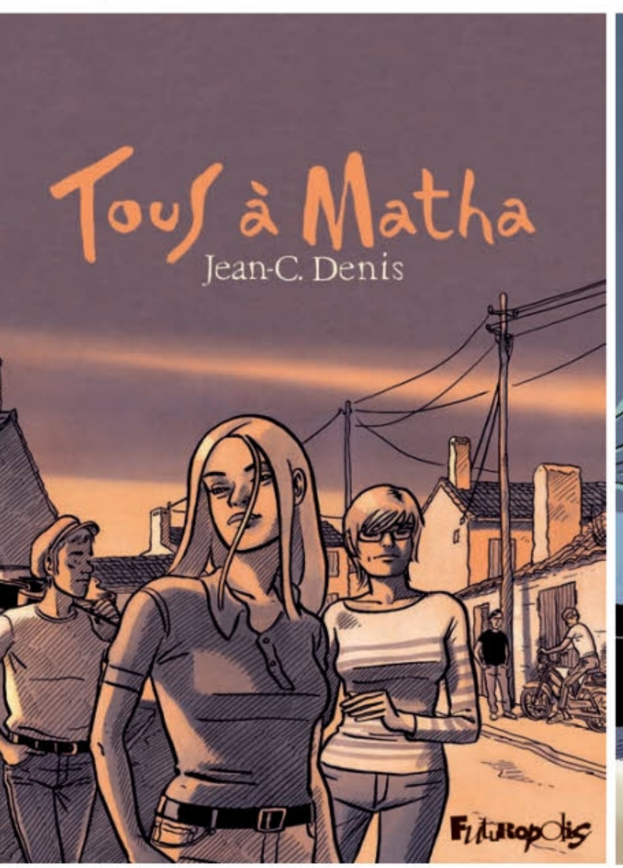
Étant donné qu'il m'était impossible de proposer une rétrospective complète de mes quarante ans de carrière, j'ai essayé de trouver une cohérence entre mes différents

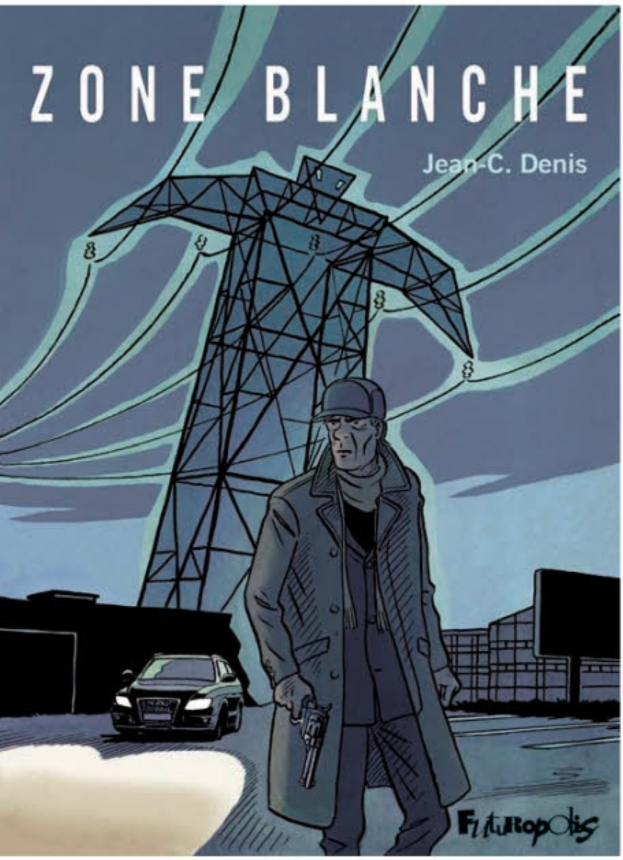
À VOIR

Festival international de la bande dessinée, Angoulême

DU 31 JANVIER AU 3 FÉVRIER

Plus d'infos p. 116





Autofiction
Tous à Matha (*à gauche et ci-dessous*) et *Zone blanche*, les deux derniers albums d'un auteur porté sur l'autofiction.

travaux. Du coup, j'ai privilégié l'accent que j'avais mis sinon sur l'autobiographie, au moins sur l'autofiction. Un truc autocentré, modestement, le but n'étant pas de parler de moi mais de ce que je connais un petit peu, c'est-à-dire de mon univers.

Le personnage de Luc Leroi sera-t-il particulièrement mis à l'honneur ?
L'exposition est disposée sur deux étages. L'un des deux lui est presque entièrement consacré. Luc Leroi représente une part importante de mon travail, même si cela fait une dizaine d'années qu'il a « disparu ». Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'il revienne un de ces jours…

Comment avez-vous vécu cette plongée rétrospective dans votre œuvre ?
Techniquement, c'était assez effrayant. On ne sait pas où sont rangées les choses, on ressort des travaux que l'on n'a pas forcément envie de revoir. C'est une véritable épreuve qui provoque des jeux de perspective assez désagréables dans la mémoire. L'aspect artistique m'a paru lui plutôt intéressant, voire flatteur.



Avez-vous également lancé d'autres pistes ?
J'ai proposé de monter une exposition sur le dessinateur Jano (ndlr : une figure du magazine *Métal hurlant* dans les années 80) et je suis très heureux qu'il ait accepté. L'artiste néerlandais Joost Swarte viendra parler de ceux et celles qui ont changé la bande dessinée. Il est aussi question d'une intervention de Charles Berbérian. Et il y aura toujours des guitares pas loin. Le but étant de parler de la BD, d'en lire, d'en voir et d'en écouter. Grâce aux « scènes libres », le festival sera ouvert à d'autres intervenants, notamment des musiciens.

LE DÉPARTEMENT ACTEUR DE 2013

AGENDA // JANVIER > JUIN // 2013

JANVIER

CÉSAR ET LES SECRETS DU RHÔNE
12 JANVIER AU 24 MARS

HORS CADRE : LES COULISSES DU MUSÉE
12 JANVIER AU 24 MARS

PAPER'ART PROJECT
29 JANVIER AU 2 MARS

LES BOUCHES-DU-RHÔNE. AGNÈS VARDA
12 JANVIER AU 17 MARS

FÉVRIER

À LA GITANE
20 FÉVRIER AU 17 MARS

MARS

GR13
LES ATYPIQUES RANDONNÉES DES "ARTISTES MARCHEURS"
INAUGURATION 22 AU 24 MARS

LA FRANCE ET LE LIBAN, PARCOURS, ENTRE ARCHIVES ET BD
26 MARS AU 8 JUIN

AVRIL

LES COULEURS DE L'UNIVERS
D'AVRIL À SEPTEMBRE

MARSEILLE VUE PAR 100 PHOTOGRAPHES DU MONDE
9 AVRIL AU 10 AOÛT

DE MAIN EN MAIN
5 AVRIL AU 9 JUIN

RODIN, LA LUMIÈRE DE L'ANTIQUE
6 AVRIL AU 1ER SEPTEMBRE

PAVILLON M : LE JEUNE PUBLIC À L'HONNEUR
1ER AU 30 AVRIL

LE CERCO, UNE FABRIQUE DE MÉMOIRES
INAUGURATION LE 25 AVRIL > 18H

VOL SANS...EFFRACTION, VERS LE FUTUR MUSEON
25 AVRIL AU 31 OCTOBRE

ARTISANS 13 AUX COULEURS DE L'ANNÉE CULTURELLE
5, 6 ET 7 AVRIL

MAI

LA FOLLE HISTOIRE DES ARTS DE LA RUE
3 AU 20 MAI

TRANSHUMANCE
19 MAI AU 3 JUIN

JUIN

LE TEMPS DE LA MARCHE PHOTOGRAPHIES D'ERIC BOURRET
24 JUIN AU 11 AOÛT

EGAREMENTS
15 JUIN AU 20 OCTOBRE

LE SALON DE LILY, HOMMAGE À LA COMTESSE PASTRÉ, MÉCÈNE
28 JUIN AU 22 SEPTEMBRE

TERROIR 13
14, 15 ET 16 JUIN



CONSULTEZ
TOUTE LA PROGRAMMATION SUR
www.culture-13.fr

Adrien Guilleminot TEXTE

UN INGRES À LYON

Décidément, le musée des Beaux-Arts de Lyon s'y entend pour réaliser de spectaculaires acquisitions. Après *La Fuite en Égypte* de Nicolas Poussin, acheté 17 millions d'euros en 2008 grâce au mécénat et à l'appui du Louvre, et trois peintures de Pierre Soulages en 2011 (1,5 million d'euros, grâce à la Ville, la Région et son cercle de mécènes), c'est un tableau de Jean Auguste Dominique Ingres qui vient tout juste d'entrer dans les collections lyonnaises. Cette fois, l'opération a pu être bouclée grâce à 1 536 souscripteurs qui ont apporté les 80 000 euros manquants. La toile, qui représente l'entrevue (orageuse) entre l'écrivain vénitien de la Renaissance l'Arétin et un envoyé de Charles Quint, va être accrochée ces jours-ci dans les salles XIXe du musée.

SOULAGES ENRICHIT SON MUSÉE

En attendant son ouverture au printemps 2014, le futur musée Soulages de Rodez continue de s'enrichir. Une première donation de l'artiste l'avait déjà doté de 100 peintures sur papier, 21 sur toile, de nombreuses gravures et de l'ensemble des travaux préparatoires aux vitraux de l'abbatiale de Conques, très proche. Soulages et son épouse viennent d'y ajouter 14 œuvres sur toile, d'une valeur estimée à 9,5 millions d'euros. Notamment des peintures de sa période la plus recherchée, entre 1946 et 1948, ainsi qu'un « Outrenoir » de 1986, dont le musée ne possédait pas encore d'équivalent. Avec ce deuxième don, la collection qui était déjà la plus riche au monde devient aussi représentative de l'ensemble de son œuvre.





Découverte
Après Mary Cassatt (*ci-dessus*), un autre pan de la culture américaine est exposé à la fondation : les « *quilts* », ces patchworks encore fabriqués dans les communautés rurales.

À VOIR

Quilt art : l'art du patchwork
DU 13 FÉVRIER AU 19 MAI

MONA BISMARCK AMERICAN CENTER FOR ART & CULTURE, PARIS
34, avenue de New-York, 16e.
11h-18h (sf lun. et mar.). 5 €/7 €.
Tél. : 01 47 23 38 88.
www.monabismarck.org

FONDATION

MONA BISMARCK À L'HEURE US

Rebaptisée, pourvue d'une nouvelle équipe, la fondation Mona-Bismarck propose un programme axé sur la découverte de l'art américain et le dialogue France-États-Unis.

Active à Paris, amie de Degas et partie prenante des expositions impressionnistes des années 1880, Mary Cassatt fut aussi la grande avocate de ses camarades français auprès des collectionneurs de la bonne société américaine. Bref, une sorte de trait d'union entre France et États-Unis, à qui la fondation Mona-Bismarck a consacré une belle exposition qui se termine. Pourquoi ce choix ? Justement parce qu'il est emblématique de la mission que s'est donnée la nouvelle équipe du lieu, situé sur les quais de Seine entre le palais de Tokyo et le Trocadéro. L'objectif d'Eddie McDonnell, directeur de l'institution depuis plus d'un an ? « *Faire découvrir des pans de l'art américain méconnus du public français.* » Par exemple, des créateurs reconnus outre-Atlantique mais moins chez nous, comme le photographe canadien Yousuf Karsh que l'American Center exposera en octobre. Portraitiste réputé (Humphrey Bogart, Hemingway, Churchill…), il a « fait » de nombreuses fois la couverture de *Paris Match*, sans pour autant obtenir la reconnaissance qu'il mérite dans nos contrées.
Mais l'institution compte aussi sortir des sentiers battus des beaux-arts avec des expositions sur la mode ou encore sur… le patchwork ! Pratique répandue et même très estimée outre-Atlantique (où le prestigieux Whitney Museum de New York lui a consacré une grande exposition il y a dix ans déjà), l'art du « *quilt* » (en VO) sera ainsi l'une des découvertes du mois de février.

Adrien Guilleminot TEXTE

LA SECONDE VIE DES SKATEBOARDS D'HAROSHI

Est-ce délibéré ? Les sculptures rayées du Japonais Haroshi reprennent la technique utilisée pour les bouddhas de bois qui parsèment les temples de l'archipel nippon : un assemblage de planches autour d'une structure évidée. Sauf que chez le jeune sculpteur, il s'agit de skates, qu'il récupère à la casse et réassemble en forme de parties du corps humain.



HEY ! L'ART EN LIBERTÉ

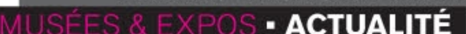
Taxidermie, peinture sur cartoon, sculpture à base de planches de skate… Les 60 artistes dénichés par la revue *Hey !* et exposés à la halle Saint-Pierre font art de tout bois.

Même pas trois années d'existence et déjà bien installée : la revue *Hey !*, lancée en mars 2010 par Anne et Julien, s'est taillé une place à part dans les rayonnages artistiques. Son credo : « *Prospecter du côté de l'alternatif, des marges, de l'underground* », dévoile Julien, pour faire découvrir à ses lecteurs un pan méconnu de la création actuelle. Une démarche de tête chercheuse qui a séduit le lieu parisien dédié à ce type de création, la halle Saint-Pierre. C'est ainsi déjà la deuxième fois que la structure montmartroise invite la revue à exposer, après un premier épisode fructueux à l'automne 2011. Au programme ? Quelque 300 œuvres de 60 artistes issus de mouvances aussi variées que le graffiti, le graphisme et le poster, la BD underground ou le rock alternatif. « *Pour cette deuxième édition, beaucoup d'artistes viennent des États-Unis et du Japon, deux scènes "autosuffisantes" où ces créateurs s'épanouissent. Ils sont donc très difficiles à voir en France* », poursuit Julien.
Sans œillères, la revue et la halle Saint-Pierre ne se sont pas non plus cantonnées aux artistes les plus en marge. Elles ont aussi sélectionné des noms bien connus du milieu de l'art, comme le photographe Joel-Peter Witkin (*ci-contre*) ou l'illustrateur Beb-Deum, collaborateur régulier de *Libération* ou de *Télérama*.



LE JÉRÔME BOSCH CIRCUS DE JOE COLEMAN

La meilleure définition des peintures foisonnantes et déjantées de ce pape de l'art brut américain ? Elle est donnée par le *New York Times*, pour lequel *« si P.T. Barnum* (ndlr : le créateur du fameux cirque Barnum) *avait embauché Bruegel ou Bosch pour peindre ses décors, ils auraient pu ressembler à l'art de Joe Coleman »*. Musicien, acteur, peintre mais aussi chauffeur de taxi, ce quinquagénaire à l'imaginaire complètement barré est l'une des grandes figures de cette exposition.





LES CARTOONS DÉMENTS
DE TODD SCHORR

Les petits lapins, écureuils et pin-up de cet Américain de 59 ans semblent tout droit sortis d'un dessin animé de Tex Avery, mais en version démente. Actif depuis le milieu des années 80, Todd Schorr est loin d'être un inconnu aux États-Unis, où il a été exposé à de nombreuses reprises dans les musées et galeries d'art. Ses œuvres, qu'il fignole avec un soin obsessionnel (il ne produit pas plus d'une à deux toiles par an), sont en revanche très rarement montrées chez nous.

À VOIR

Hey ! modern art & pop culture / part II

Du 25 janvier au 23 août

HALLE SAINT-PIERRE, PARIS

Plus d'infos p. 113

LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS
DE JOEL-PETER WITKIN

Né en 1939, Joel-Peter Witkin est l'un des photographes contemporains les plus réputés. Représenté par de grandes galeries (Bruce Silverstein à New York, Baudoin Lebon à Paris…), il a aussi eu les honneurs de la Bibliothèque nationale de France l'année dernière. Pourtant, ses images horrifico-surréalistes ne déparent pas ici, preuve de l'ouverture d'esprit de *Hey !*, qui chasse aussi bien sur les terres de l'art marginal que chez les créateurs installés.



LES « HUMANIMAUX » DE KATE CLARK

À première vue, un travail de taxidermie classique. Mais très vite, une impression de malaise : sous la fourrure animale, derrière les cornes de gazelle et les oreilles de biche, des traits humains se dessinent. Car c'est bien sur des sculptures de tête à notre image qu'elle coud de véritables peaux animales. Tout l'art de la New-Yorkaise Kate Clark joue sur cette fusion entre la bête et l'homme.

ACTUALITÉ

Biennales, musées, galeries… la redécouverte d'artistes est partout à l'ordre du jour. Parfois très âgés, souvent disparus, ces artistes ont malheureusement élaboré toute leur œuvre dans la solitude et avec difficulté. Injustice supplémentaire : la gloire, plutôt qu'elle ne met en lumière, obscurcit plus sûrement des parcours souvent complexes, pour les réduire à une succession d'icônes.



Stéphane Corréard

Né en 1968, Stéphane Corréard est, lui, toujours vivant. Tour à tour commissaire d'expositions, critique d'art, galeriste… il est aujourd'hui commissaire artistique du Salon de Montrouge, où émergent, chaque année, les jeunes artistes de demain, et directeur du département Art contemporain de la maison de ventes Cornette de Saint-Cyr, où se font les cotes des créateurs plus établis. Sa chronique dans Arts Magazine *se situe donc fort logiquement entre ces deux extrêmes.*

Aucune grande œuvre ne saurait se résumer à un seul geste, aussi fascinant soit-il. Certes, les films d'archives montrant André Cadere se baladant dans les rues, une de ses fameuses barres rondes polychromes sur l'épaule, évoquent une performance artistique d'une immense portée poétique. En une image même, la déambulation chère aux situationnistes, le jeu mathématique des conceptuels, la raideur des minimalistes et l'appel au grand air des artistes du land art trouvent une


1


2

forme de concrétion, de précipitation, qui résume avec brio une des époques les plus inventives et fécondes de l'art contemporain : les années 60 et 70. À compter de 1972 en effet, l'artiste roumain, né en Pologne puis installé en France à partir de 1967, a concentré sa pratique autour de la seule fabrication (et du déplacement dans l'espace public) de sculptures de forme cylindrique, composées de rondins de bois peint, eux-mêmes cylindriques, de longueur égale à leur diamètre. Fait essentiel : chaque œuvre, constituée suivant une alternance mathématique de rondins de couleurs différentes, comporte invariablement une erreur, de sorte que les permutations sont porteuses d'une logique contrariée.

Cependant, on s'en doute, ce geste est l'aboutissement d'une vie brève mais énergiquement tournée vers l'expérimentation philosophique et formelle. Surtout, il exprime avec une rare intensité le regard lucide que Cadere a su porter, dès la fin des années 60, sur les dérives d'un art contemporain soumis aux « institutions », qu'elles soient politiques, culturelles ou financières… Car avant d'être une promenade, la pratique déambulatoire de Cadere est une sortie, un refus radical, celui de l'enfermement matérialisé par ces « murs » qui selon lui asservissent l'art et les artistes.

Dans le premier texte important qu'il publie sur ses activités (*Présentation d'un travail / Utilisation d'un travail*, en 1975, à l'occasion de son exposition à Bruxelles à la galerie MTL), Cadere écrit sans ambiguïté : « *Les peintures, photos, textes (…) sont faites pour être accrochées (…) Elles sont faites pour le mur et elles en dépendent. Qui possède ces murs destinés à exposer ? Les galeries, les musées, les institutions culturelles. Ce qui veut dire que les œuvres (…) sont faites en fonction et pour ces institutions.* » Venant d'un artiste qui est alors proche de l'esprit de l'art minimal et conceptuel,

et de certains de leurs représentants, la charge peut sembler s'attaquer en priorité aux « peintres à la térébenthine ».
Quelques mois plus tard, à l'occasion d'une exposition de jeunes artistes français au palais des Beaux-Arts de Bruxelles (on y trouve pourtant, parmi une douzaine, des noms comme Boltanski, Buren, Filliou, Viallat…), le ton est encore plus mordant vis-à-vis de ses « confrères » même : « *Toute dépendance du musée conduit inéluctablement à un état de fascination face à l'institution et à une tentative de prise de pouvoir à l'intérieur de celle-ci. Voilà pourquoi leurs passagères révoltes, leurs opportunistes et spectaculaires retraits, ne sont qu'un masque à leur activité arriviste. Au nom de cet arrivisme, tous les moyens deviennent bons, toutes les démagogies sont utilisées à fond.* »

notamment avec Aillaud, Arroyo et Camacho pour la Biennale de Paris 1963, se mit à peindre directement dans la rue, au spray, devenant ainsi le tout premier *street artist* au monde) et Ernest T. (qui fut, dit-on, proche de Cadere, et adopta la même position de guérilla fraternelle et ironique vis-à-vis du milieu de l'art).

Cependant, l'art de Cadere ne se résume pas à ses célèbres barres de bois. Élaborée en amont, toute une pratique picturale, agrégeant matériaux préfabriqués et polychromie savante, mérite ainsi d'être revue aujourd'hui, dans une perspective postminimaliste, alors qu'elle est exactement contemporaine du minimalisme. De la même manière, Cadere élabora, dans les années 70, des productions textuelles (insertions dans des magazines, *statements*…) qui

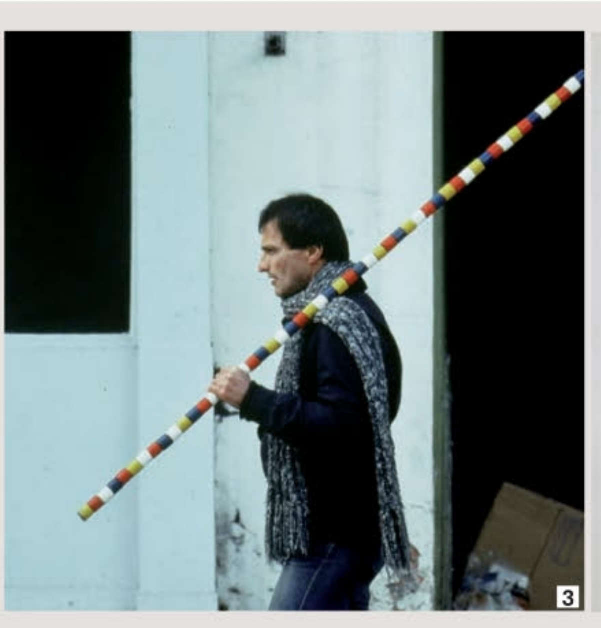
1 Sans titre,
1970, série de six baguettes de bois peint, 294 cm chacune

2 Barres de bois rond sur socle,
1970, bois peint avec inclusions polychromes, 105 x 9,5 x 9,5 cm chacune

3 Établir le désordre,
portrait d'André Cadere, 1977

4 Le papier sur lequel est imprimé ce texte…,
pièce textuelle, 1973, 29,7 x 21 cm

5 Quatre mètres quatre-vingt-quatre,
panneau noir Citroën, 1969 (diptyque), techniques mixtes sur bois et Isorel, 220 x 220 cm


3


LE PAPIER SUR LEQUEL EST IMPRIME CE TEXTE EST A JETER, LE TEXTE, QUANT A LUI, EST A OUBLIER. CEPENDANT, IL RESTE LE FAIT QUE VOUS AVEZ LU CE TEXTE, VU CE PAPIER

VOUS NE POUVEZ RIEN ATTENDRE DE CELA, CELA NE VOUS APPORTE RIEN ET, NE DEPENDANT EN RIEN DE VOUS CELA MARQUE LA LIMITE DE VOTRE POUVOIR

4


5

A contrario, dans ce même libelle, Cadere définit sa propre pratique : « *Étant indépendant, ce travail peut être exposé n'importe où, malgré l'avis de farfelus milliardaires, de richissimes galeries, d'organisateurs, critiques et artistes de service.* » Ce constat, pour tout dire prophétique, André Cadere est à peu près seul à le porter, dans ce paysage de l'art français des années 70, obsédé par une hypothétique revanche sur New York qui aurait, comme l'a résumé l'historien d'art Serge Guilbaut dans un ouvrage devenu fameux, « *volé l'idée de l'art moderne* ».
À ce niveau de lucidité, on ne trouve guère que Gérard Zlotykamien (qui, révolté par la censure de l'exposition « Abattoir » réalisée

restent d'une grande actualité. Réalisé en 1973 pour une exposition à Belgrade, un tract est ainsi rédigé : « *Le papier sur lequel est imprimé ce texte est à jeter, le texte, quant à lui, est à oublier. Cependant, il reste le fait que vous avez lu ce texte, vu ce papier. Vous ne pouvez rien attendre de cela, cela ne vous apporte rien et, ne dépendant en rien de vous, cela marque la limite de votre pouvoir.* » Avec des œuvres de cette trempe, Cadere s'approche d'une esthétique de l'inframince, à l'image des performances imperceptibles d'un Jiří Kovanda, qui n'existent plus que dans la mémoire des matériaux. Et encore… ■

À VOIR

ANDRÉ CADERE

DU 15 FÉVRIER AU 27 AVRIL

CENTRE D'ART LE MOULIN, LA VALETTE-DU-VAR
15h-18h (sf dim. et lun.). 10h-12h et 15h-18h le sam. Tél. : 04 94 23 36 49. www.lavalette83.fr

Adrien Guilleminot et Aurélie Romanacce TEXTE

GALERIES



ANTIQUITÉS

LOUVRE DES ANTIQUAIRES : ENFIN LE BOUT DU TUNNEL ?

Depuis dix ans, l'un des plus prestigieux rassemblements d'antiquaires au monde part en capilotade. Le prometteur projet de réaménagement des lieux permettra-t-il de redresser la barre ?

C'est l'un des plus beaux emplacements de Paris, entre le Louvre et le Palais-Royal. Une adresse de rêve, des antiquaires parmi les plus réputés du marché… Pourtant, le Louvre des antiquaires est en pleine déconfiture depuis une dizaine d'années. Le lieu qui accueillait deux cent cinquante marchands en 2001 n'en compte plus qu'une petite cinquantaine, à peine le quart de sa surface est occupé, et la décoration date… Les temps sont durs pour les galeristes en conflit avec leur propriétaire depuis longtemps. Mais grâce au spectaculaire projet de réaménagement à 15 millions d'euros proposé par ce dernier fin 2012 la donne pourrait bien changer.

Le pari ? Un espace plus concentré : 1 660 m², alors que plus de 4 500 m² sont disponibles aujourd'hui. « *C'est toutefois 45 % de plus que la surface louée aujourd'hui* », rappelle Bertrand Julien-Laferrière, le directeur général de la Société foncière lyonnaise (SFL) et propriétaire de l'immeuble. Le nouvel écrin sera cantonné à la partie la plus prestigieuse du bâtiment donnant sur la place du Palais-Royal. Et surtout, l'architecture intérieure, au style 70's guère engageant, sera totalement revue.



UNE MUE SPECTACULAIRE

Recentré du côté du Palais-Royal, le futur Louvre des antiquaires conçu par l'agence d'architectes Braun et associés s'organisera autour d'une grande verrière, d'un café et de circulations totalement repensées. De quoi insuffler de nouveau un peu de vie à cette adresse prestigieuse, mais morose.

Une renaissance ? La SFL marche pourtant sur des œufs tant le Louvre des antiquaires a pâti des conflits entre le propriétaire, décidé à faire partir nombre d'occupants pour récupérer des mètres carrés, et les occupants ulcérés par la déliquescence de l'endroit. Pour parvenir à mener à bien le projet, à la fin 2015 au mieux, il faut qu'une grande majorité de locataires donnent leur accord. Et acceptent de s'exiler le temps des travaux à l'autre extrémité du pâté de maison.

« *Je suis plutôt optimiste, car la dynamique me semble bonne, et nous sommes pour la plupart soulagés d'entrevoir enfin une avancée dans ce dossier* », se réjouit Frédéric Sioufi, de la galerie Atena et tout nouveau président de l'Association des commerçants du Louvre des antiquaires (Acla). Les premières réunions entre galeristes semblent aller dans le sens d'un accord, même si des points de frictions subsistent. « *La surface générale nous semble un peu trop réduite*, relève ainsi Frédéric Sioufi. *Et les surfaces, pas très vastes, risquent de favoriser des commerces moins gourmands en mètres carrés comme les bijouteries alors qu'il faut au contraire faire en sorte qu'un maximum de spécialités différentes soient représentées. Enfin, le rez-de-chaussée va manquer d'antiquaires, ces derniers s'installant plutôt à l'étage et au sous-sol.* » Rien de fondamentalement « *bloquant* » pour le représentant des antiquaires, même si quelques-uns d'entre eux feront vraisemblablement leurs valises prochainement. ■

EXPOSITION

CHAGALL À L'AFFICHE

Picasso, Matisse, Léger, Braque, Bacon, Litchtenstein… Décédé en 1988, le lithographe Fernand Mourlot a collaboré avec presque tous les ténors du XXe siècle. Pour les affiches de leurs expositions, mais aussi pour des travaux plus personnels, comme avec Picasso, avec qui il a passé près de six mois de 8 h du matin à 8 h du soir. Représentante exclusive en France du fonds constitué par ce personnage incontournable du milieu artistique parisien, la galerie Corbel organise régulièrement des expositions sur le sujet. Dernière en date : un survol complet des affiches que Mourlot a créées avec un certain Marc Chagall.

Corbel Gallery. Jusqu'au 9 février. 137, boulevard Haussmann, Paris 8e. Tél. : 01 45 61 15 50. www.corbel.eu

NOUVEAU LIEU

UNE GALERIE POUR DALÍ

Décidément, difficile d'échapper au maître surréaliste. La rétrospective que lui consacre le centre Pompidou (*lire* Arts Magazine *n°71*) est bien partie pour battre tous les records de file d'attente, la galerie Messine lui consacre une belle exposition de dessins (*lire p. 114*)… Et Serge Goldenberg, expert de l'œuvre graphique et responsable d'une multitude d'expositions célébrant le fantasque catalan, vient de lui dédier un nouvel espace. Sur 160 m², c'est tout simplement la plus importante collection d'estampes de Dalí jamais présentée en France, le galeriste en possédant lui-même plus de 1500 ! Autour d'un incontournable sofa « bouche », on y trouve sur papier toutes les obsessions du peintre : Vénus aux tiroirs, chevaux-échassiers ou créations pour les publicités de la SNCF.

Galerie Artco. 140, boulevard Haussmann, Paris 8e. Tél. : 01 46 34 45 45. www.artcofrance.fr

ART MODERNE

L'HOMME QUI CRAYONNE



De Giacometti, on connaît ses fameuses sculptures élancées au prix astronomique. Comme l'*Homme qui marche* qui explosa le record des ventes en 2010 en atteignant plus de 72 millions d'euros chez Sotheby's, à Londres. Ses dessins, en revanche, sont moins souvent montrés. Est-ce à dire qu'il s'agit d'une pratique anecdotique ? Au contraire ! Pour Giacometti, *« qu'il s'agisse de sculpture ou de peinture, il n'y a que le dessin qui compte »*. Pour s'en convaincre, il suffit d'aller faire un tour à la galerie Claude Bernard qui expose plus de 60 œuvres sur papier de 1917 à 1963. Prêtés pour la plupart par des collectionneurs anglais et américains et par la fondation Giacometti, ces portraits et natures mortes ne font que de très rares apparitions en France.

Galerie Claude Bernard. Jusqu'au 2 février. 7-9, rue des Beaux-Arts, Paris 6e. Gratuit. 9h30-12h30 et 14h30-18h30 (sf dim. et lun.). Tél. : 01 43 26 97 07. www.claude-bernard.com

ART CONTEMPORAIN

THE ARTIST

Marjane Satrapi a plus d'une corde à son art. Après l'édition et le cinéma, l'auteur de *Persépolis*, BD culte dont l'adaptation sur grand écran fut acclamée par le public et récompensée à Cannes, revient là où on ne l'attendait pas… : dans une galerie d'art !

Férue de peinture depuis l'enfance, l'artiste qui a d'abord fait les Beaux-Arts à Téhéran est venue s'installer en France en 1994 pour suivre les Arts décoratifs à Strasbourg. Une formation de peintre, donc. Mais c'est la première fois que Marjane Satrapi présente ses tableaux en galerie. L'exposition chez Jérôme de Noirmont rassemble 21 toiles qui sont autant de portraits de femmes dans leur quotidien. Seules ou en groupe, ces figures féminines évoquent l'univers de ses romans (autobio)graphiques, dans la veine de *Persépolis* ou de *Broderies*. Pourquoi prendre le pinceau ? Car pour Marjane Satrapi, ce medium *« est un moyen d'expression de son inconscient »*. Un inconscient qui s'affirme par des compositions géométriques aux couleurs tranchées dans lesquelles s'inscrivent des personnages en pleine introspection. Un mélange de rigueur et d'onirisme qui s'inspire des artistes qu'elle admire : Balthus et Mondrian. Si plus de la moitié des œuvres représente des portraits de femmes seules, perdues dans leurs pensées, neuf d'entre elles dépeignent des duos et des groupes. Des mises en scène cette fois totalement conscientes, centrées sur des jeux de regards qui structurent le tableau. *« Quand on est deux, on est toujours accaparé par l'autre. Et dès que l'on est plusieurs, on fait des concessions, donc on pose, on n'est plus tout à fait soi-même »*, rapporte l'artiste. Peinture, BD ou cinéma, Marjane Satrapi n'en finit décidément pas d'explorer la complexité des rapports humains.

Galerie Jérôme de Noirmont. Du 30 janvier au 23 mars. 36-38, avenue de Matignon, Paris 8e. 11h-19h (sauf dim.) Tél. : 01 42 89 89 00. www.denoirmont.com

CHRONIQUE

TAL ISAAC HADAD
ÉCOUTEUR

Visite d'atelier

Matthieu Zazzo PHOTO

François Quintin

Chaque mois, cette chronique donne l'occasion de partager, avec un professionnel, le moment fragile et intense d'une visite d'atelier, et de mieux percevoir le travail de jeunes artistes.

Thelonious Monk, dit-on, portait des bagues lourdes à chaque doigt et ses ongles étaient si longs qu'il fallait parfois les lui couper en cours d'enregistrement. Jouant, Monk s'empêchait de jouer. Cette anecdote rapportée par le philosophe et musicologue Peter Szendy surgit dans un bruissement d'idées lointaines sur le chemin du rendez-vous avec Tal Isaac Hadad. Elle se mêle au souvenir d'un concert de piano à l'auditorium de la Fiac qui pique la mémoire comme une énigme. Des airs de Ravel ou de Beethoven y étaient interprétés sur trois notes seulement. On aurait dit que la musique avait viré barge, n'était le sérieux impeccable de l'interprète. En s'approchant du piano, on remarquait un clavier des plus étranges. Les touches étaient larges et épaisses, répétant sur chaque octave les trois mêmes notes. Pour jouer d'un tel instrument, il aurait fallu porter les breloques de Monk ou bien avoir les doigts palmés comme ce héros de l'Atlantide qui portait beau le slip jaune dans le feuilleton des années 70.

Tal Isaac Hadad a étudié les arts sonores à l'University of Middlesex de Londres. Il a composé les musiques de longs métrages ou de défilés de mode. Et il comprend bien vite que les sons qu'il travaille sont indissociables des espaces qu'il habite et des cultures qu'il traverse. Sa recherche s'élargit peu à peu au champ de la sculpture et prend très naturellement place dans les lieux et événements dédiés à l'art.

L'atelier de Tal Isaac Hadad, au fond d'une cour pavée, est un îlot de calme où l'on oublie le tumulte de la Bastille tout proche. Pourtant, l'artiste s'est longtemps nourri du bruit des villes. À Istanbul, au monastère de Tarlabaşi, il crée une radio pirate, Global Heart My Radio! (2005). L'atelier d'alors, c'était la rue, la ville et son grouillement sonore. À Venise, dans le cadre du cinéma préfabriqué des architectes Berger&Berger [1], Hadad projette un film blanc, *An Induction Theory*, dont la bande originale est un paysage sonore à partir des bruits des rues de New York extraits de films américains. Au Brésil, il crée *Amplified City* (2010), une pièce performée par les annonciados de Belém, au Brésil, ces annonceurs publics à vélo équipé d'enceintes. Il découvre les « aparelhagens », des *sound systems* customisés par des DJ. Fasciné par ces objets qui conjuguent le tuning à l'esthétique foraine et à la sculpture brutaliste, il propose des sculptures publiques en béton inspirées des formes du modernisme de São Paulo, pour une écoute, elle aussi, publique.

Tal Isaac Hadad partage sa curiosité et sa fascination pour les sons. Il fait de son écoute un mode d'expression. Il la signe et de ce fait, elle prend corps. Peter Szendy, plus que tout autre, nous permet d'envisager l'écoute comme un acte. « *Je tiendrai au moins que l'écoute, en tant qu'elle a une histoire, en tant qu'elle se réfléchit et s'adresse, a toujours été plastique. Peut-être l'est-elle aujourd'hui plus que jamais.* » [2]

C'est peut-être dans son œuvre *Onze Couleurs* que cet étonnement contagieux de l'écoute s'exprime avec le plus de majesté. L'artiste coproduit ce nouvel instrumentarium entre Paris et Berlin prévu pour 2014. Le projet final comprendra onze pianos, comme les onze mouvements de la *Musica ricercata* de György Ligeti dans laquelle le génial compositeur s'est donné la contrainte d'utiliser seulement le nombre de notes correspondant au nombre de mouvements. Ainsi, le troisième mouvement fait entendre uniquement les notes fa, fa# et sol. Tal Hadad modifie le clavier des pianos de sorte qu'ils soient limités à ces notes. Puis il propose aux interprètes de restreindre les musiques de Scarlatti, Ravel ou Schumann, mais aussi leurs propres improvisations, aux climats harmoniques proposés par Ligeti. Georges Didi-Huberman [3] n'aurait pas rêvé d'un plus stupéfiant anachronisme, d'un art si raffiné du collage et du déplacement auquel la musique se risque ; la mémoire ainsi travestie de l'interprète et le fragile partage du présent sont éprouvés dans un moment d'une intense physicalité.

Notes

1. *Lors de la 12e Biennale d'architecture, en 2010, le duo d'architectes et plasticiens Berger&Berger avait conçu* Ça va, a prefabricated movie theater, *une salle de cinéma démontable de 80 places.*
2. *Peter Szendy,* Écoute, une histoire de nos oreilles, *éditions de Minuit, 2001, p. 27.*
3. *Historien d'art et philosophe, il a théorisé sur l'apport d'un regard anachronique en histoire des arts* (Ce que nous voyons, ce qui nous regarde, *éditions de Minuit, 1992 ;* Devant le temps, *éditions de Minuit, 2000).*



Tal Isaac Hadad est né en 1976, à Paris, où il vit aujourd'hui.
www.facebook.com/talisaachadad

Marie Zawisza TEXTE



Belles surprises
Estimée entre 40 000 et 60 000 euros, cette tête Akan du Ghana (*ci-dessus*) a fait dix fois mieux que prévu chez Sotheby's (540 750 euros le 12 décembre 2012). Même culbute six mois plus tôt, toujours chez Sotheby's pour cette coupe Kuba du Congo (*à gauche*), vendue 780 750 euros.

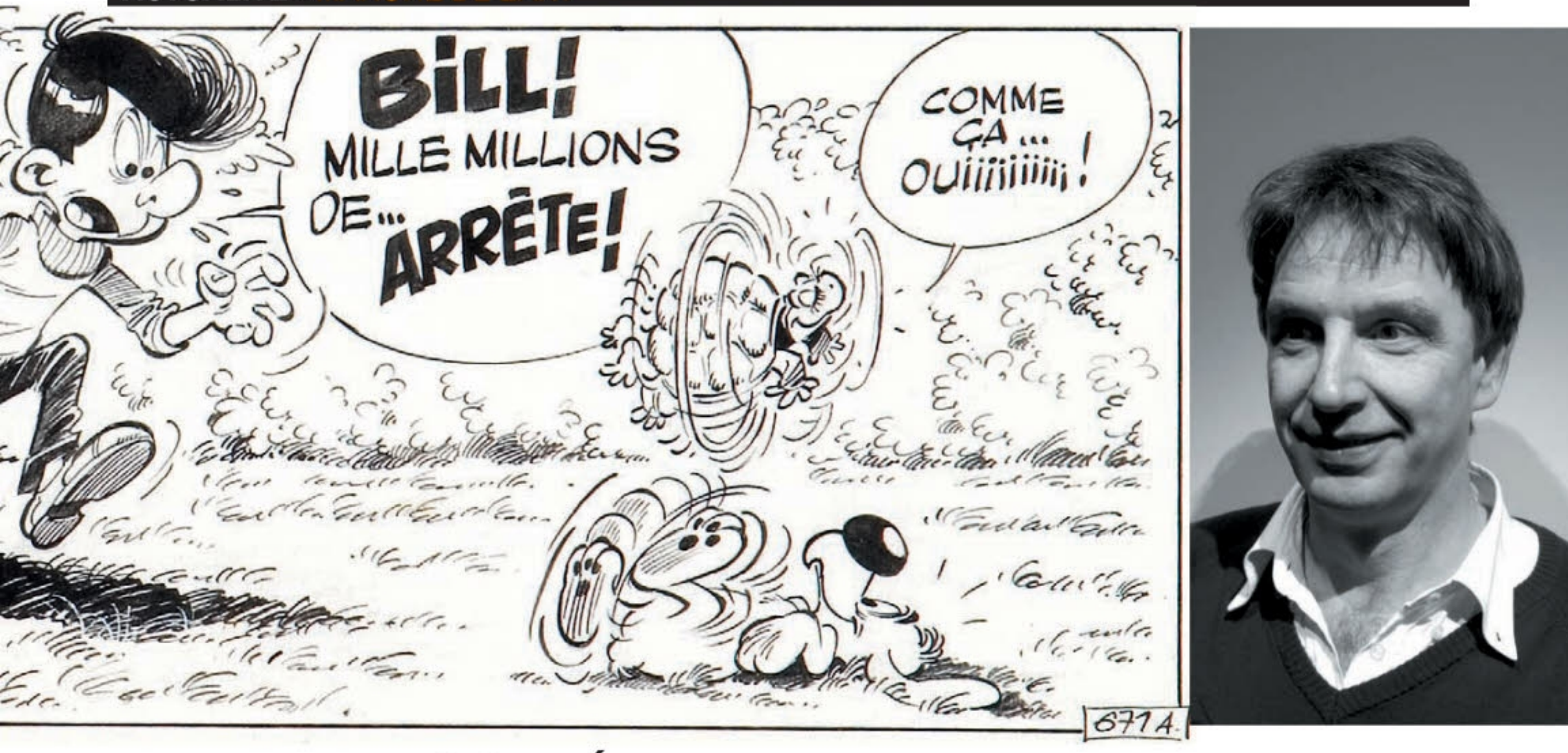
LES ARTS D'AFRIQUE : UN MARCHÉ EN MUTATION

Longtemps intéressés par les œuvres qui avaient attiré l'attention des artistes d'avant-garde au début du XXe siècle, les collectionneurs commencent à se tourner vers des pièces inédites.

Avec plus de 6 millions d'euros en décembre, Christie's vient de réaliser sa meilleure vente pour l'art africain à Paris. Quant à la maison Sotheby's, elle s'affirme leader en France pour les arts d'Afrique et d'Océanie avec 16,5 millions d'euros en 2012 et trois records mondiaux, pour un reliquaire Kota Shamaye, un monolithe Ejagham et une terre cuite africaine Kuba. Des preuves que le marché est bel et bien en train de se recomposer. « *Nous nous attendions au succès du reliquaire, qui est une pièce classique, correspondant aux styles pour lesquels on assiste aux plus grandes batailles d'enchères. Les collectionneurs recherchent en effet particulièrement les objets du XIXe siècle originaires du Gabon (comme ce reliquaire), du Congo et de Côte d'Ivoire. Nous avons été plus surpris des records remportés par le monolithe et de la terre cuite : dans ces deux cas, c'est vraiment la beauté et la qualité des pièces qui a éveillé l'enthousiasme des enchérisseurs* », analyse Marguerite de Sabran, directrice du département Arts d'Afrique et d'Océanie de Sotheby's France.

Ces résultats témoignent de la reconfiguration récente d'un marché qui avait peu évolué depuis ses débuts. Celui-ci a émergé au début du siècle, lorsque les artistes modernes – Picasso, Vlaminck, Derain – ont découvert l' « *art nègre* »: pour la première fois, ces pièces vues jadis comme des objets ethnographiques ont été considérées dans leur dimension esthétique. Les premières ventes d'importance ont lieu à Paris et à Londres en 1929. En 1935, une exposition au MoMA, à New York, consacre l'accession de ces créations au statut d'œuvres.

Aujourd'hui, les acheteurs sont originaires d'Europe, des États-Unis et du reste du monde à parts égales. Et ils prisent les objets qui ont suscité l'engouement des artistes modernes et appartenu à de grandes collections comme celles de grands marchands d'art moderne – Pierre Matisse, Paul Guillaume… Mais les pièces inédites commencent à remporter de très belles enchères. « *Depuis environ quatre ans, en effet, une nouvelle catégorie d'acheteurs d'art africain et océanien vient s'ajouter aux amateurs de longue date* », observe Marguerite de Sabran. Il s'agit de collectionneurs éclectiques qui peuvent par exemple acquérir quelques tableaux anciens, des pièces de mobilier d'exception ainsi que de magnifiques créations d'arts premiers.



BANDE DESSINÉE : DE LA LIBRAIRIE D'OCCASION AUX SALLES DES VENTES

La vente de bande dessinée du dimanche 9 décembre, organisée par la maison Millon en duplex entre Paris et Bruxelles, a totalisé 1,2 million d'euros. Entretien avec son expert, Alain Huberty, qui explique la vitalité de ce marché émergent.

La bande dessinée continue son essor en salle des ventes. Millon, quatrième maison française derrière Sotheby's, Artcurial et Christie's, a terminé l'année avec un résultat de 1,2 million d'euros, soit une hausse de 40 % par rapport à la session de juin. Et Artcurial, leader dans ce secteur, a enregistré 1 795 000 d'euros pour 2012, c'est-à-dire 80 % de plus qu'en 2011, avec un record du monde battu par une planche de *Tintin en Amérique* adjugée à 1,3 million d'euros en juin 2012. Comment le 9e art a-t-il fait son entrée dans les maisons de ventes aux enchères ? Comment expliquer la croissance spectaculaire des cotes ? Alain Huberty, expert chez Millon, gérant de la galerie Les Petits Papiers et observateur avisé de ce marché depuis un quart de siècle, répond à nos questions.

ARTS MAGAZINE ▪ **Quand la bande dessinée a-t-elle fait son entrée sur le marché de l'art ?**

ALAIN HUBERTY ▪ Il y a vingt-cinq ans, je vendais une dizaine d'originaux par an, au fond de ma librairie d'occasion, pour une centaine de francs. Les premières ventes aux enchères de bande dessinée, relayées par la presse, ont eu lieu en France en 2005 et, depuis, les prix n'ont cessé de grimper. Une planche de *Gaston Lagaffe* se vendait l'équivalent de un millier d'euros il y a une vingtaine d'années. Aujourd'hui, elle s'arrache à 75 000 euros. Et une planche de Hergé atteint souvent 200 000 à 250 000 euros.

Comment avez-vous vécu cet essor spectaculaire en tant que galeriste ?

Mon activité s'est considérablement développée. Au début des années 2000, j'ai créé un espace pour exposer et vendre des originaux au sein de ma librairie. Il y a cinq ans, j'ai pu ouvrir une vraie galerie spécialisée dans la bande dessinée. En 2010, nous avons inauguré deux espaces à Paris. Et en 2012, notre galerie bruxelloise a emménagé dans le prestigieux quartier des Sablons. Depuis trois-quatre ans, notre chiffre d'affaires double chaque année. Il a été de 1,8 million d'euros en 2012.

Qui sont les collectionneurs de bande dessinées ?

Ils ont beaucoup changé. Au début, il s'agissait surtout d'amateurs passionnés. De plus en plus, ce sont des chefs d'entreprise. J'entends même parler de fonds d'investissements qui se montent pour la bande dessinée. Quant à leurs centres d'intérêt, ils évoluent de façon similaire à ceux des aficionados de photographie, qui constituent également un nouveau marché : au début, les gens achetaient des pièces par coup de cœur pour quelques centaines d'euros. Aujourd'hui, ils peuvent débourser 10 000 à 100 000 euros. Mais pour une telle somme, ils recherchent un grand nom de la bande dessinée : Hergé, Franquin, Bilal, Roba, Crumb… Ce sont sont certes des prix élevés, mais pour lesquels on peut acquérir un maître absolu du genre.

DAMIEN HIRST EN PETITE FORME

L'enfant terrible de l'art contemporain anglais, dont le crâne recouvert de diamants s'est vendu en 2007 pour près de 62 millions d'euros, a vu sa cote baisser de 30 % depuis 2009, d'après les données compilées par le site Artnet. Bien que son exposition à la Tate Modern l'été dernier ait attiré plus de 460 000 visiteurs en cinq mois – un record pour le musée –, un tiers de ses œuvres présentées aux enchères ne trouve pas preneur depuis lors. Seules quatre d'entre elles se sont vendues plus de 1 million en 2012, et aucune n'a atteint la barre des 2 millions, un fait rarissime pour cet artiste. Juste retour de bâton pour celui qui a défié les règles du marché ? En 2008, il avait court-circuité ses galeries pour organiser lui-même une vente aux enchères de ses pièces.

TOUS POUR MADAGASCAR !

Soixante-douze artistes contemporains de renom – Hervé di Rosa, Gérard Fromanger, Yan Kersalé, Matthieu Mercier ou encore Ernest Pignon-Ernest – ont réalisé chacun une œuvre à partir de portes et de volets sculptés par les Zafimaniry, peuple des hauts plateaux malgaches. Elles seront présentées aux enchères chez Christie's le 30 janvier. Et l'intégralité des bénéfices sera consacrée à des actions en faveur des populations démunies de Madagascar, visant à leur donner accès à l'eau, à la santé et à l'éducation.



NOUVEAU CRÉNEAU

LES JEUX VIDÉO BIENTÔT DANS LES VENTES D'ART CONTEMPORAIN ?

De Pac-Man (1980) à Eve Online (2003), la collection du MoMA compte maintenant des jeux vidéo.

Vous qui avez joué à Tetris, Pac-Man ou Super Mario Bros sur vos consoles, aviez-vous conscience de vivre une expérience esthétique ? « *C'est l'une des expressions de la créativité contemporaine les plus importantes et les plus discutées* », écrit Paola Antonelli, la directrice de la section Design et Architecture du musée d'Art moderne de New York (MoMA) dans un article publié sur leur site. Une façon d'expliquer l'achat par ce temple de l'art contemporain de 14 jeux vidéo, choisis pour leur « *design interactif* », leur qualité visuelle, l'élégance de leur code et leur scénario. Experts, historiens, critiques et universitaires ont participé à cette sélection. Ce qui était hier encore considéré comme un passe-temps, éventuellement abrutissant, peut donc se trouver ainsi promu au rang d'œuvre d'art. Certains jeux étant désormais inutilisables, l'institution a acquis des versions originales de chacun, les consoles pour lesquelles ils ont été conçus, mais aussi leurs codes sources, afin de pouvoir les adapter aux futures technologies. Avis aux collectionneurs qui veulent investir dans l'art sans se ruiner (pour le moment ?)…



COTE

RECORD POUR UN DESSIN DE RAPHAËL

Un dessin au fusain du maître de la Renaissance italienne a été vendu 36,7 millions d'euros par Sotheby's en décembre dernier. Un record mondial pour une œuvre sur papier, le précédent étant déjà détenu par Raphaël, avec une *Tête de muse* vendue 32,2 millions d'euros en 2009. Cette tête d'apôtre, d'une beauté exceptionnelle, est un dessin préparatoire à sa dernière toile biblique, *Transfiguration*, exposée dans un des musées du Vatican. Elle se trouvait depuis près de trois siècles dans la prestigieuse collection des ducs de Devonshire à Chatsworth.

CHRIS VS JACKASS

Collusion

Julien Blanpied

Assistant d'expositions au MAC/VAL et commissaire d'expositions (« Royal Wedding », « Framing Abstraction »), il contribue à différents catalogues et magazines comme Horsd'œuvre *ou* Blackpool Magazine. *Il est également musicien.*



Shoot
F Space: November 19, 1971

At 7:45 p.m. I was shot in the left arm by a friend. The bullet was a copper jacket 22 long rifle. My friend was standing about fifteen feet from me.

Chris Burden est un artiste américain né en 1946 à Boston. Il grandit en Californie, où il se fait connaître dans les années 70 avec des performances extrêmes : dans *Five Day Locker Piece* (1971), il s'enferme cinq jours durant dans un casier de son école, avec une bouteille d'eau pour boire et une autre pour uriner. Dans *Deadman* (1972), il se fait passer pour mort, sous une couverture, au milieu d'un boulevard important de Los Angeles, son corps seulement signalé par deux petites fusées de détresse. Il évite de justesse la mort par électrocution dans *Doorway to Heaven* (1973), où il s'est fiché deux fils électriques sur la poitrine ; dans *Fire Roll* (1973), il étouffe un feu avec son corps ; dans *TV Hijack* (1978), il kidnappe en direct l'animatrice qui l'interviewe. Bref, chacune des performances de Chris Burden est un geste fort en direction de la société du spectacle, le poing serré, le corps vivant, défiant les notions de privation, de contrainte et d'enfermement.

En 1996, Johnny Knoxville, 25 ans, celui qui garde en souvenir le sens de l'humour de son père se pointant à une fête de Noël avec une arme à feu, a l'idée de tester sur lui-même des armes d'autodéfense (spray au poivre, Taser, paintball humain…), puis d'écrire un article sur cette expérience. De fil (de suture) en aiguille (d'acupuncture), *Jackass* (crétin en français) était née, cette émission de télévision américaine, prisée par les ados, qui durant trois saisons verra une dizaine de déglingués enchaîner les défis les plus stupides et les cascades les plus dangereusement drôles.

En 1971, Chris Burden, 25 ans, performe *Shoot* au F-Space de Santa Ana en Californie : *« À 19h45, un ami m'a tiré dans le bras droit. L'arme était une carabine 22 long rifle. Mon ami se trouvait à environ*

‹ **Chris Burden**, *Shoot*, 1971, performance, F-Space, Santa Ana, Californie, États-Unis.

⌄ **Jackass**, extrait, série TV, 2000-2002.



6 pieds (ndlr : environ 4,50 mètres) *de moi.* » Chris Burden explique que la violence n'était pas l'enjeu, mais que cela se situait du côté mental.
Dans l'épisode de la série d'animation satirique *Family Guy* intitulé « The Man with Two Brians » [1], Peter, Quagmire, Cleveland et Joe regardent *Jackass* à la télévision, la scène montre Chris Pontius tirer avec un fusil à pompe sur Johnny Knoxville.

Burden était, lui, tout aussi clair sur son intention : « *Comment voulez-vous savoir ce que ça fait de se faire tirer dessus, si vous ne vous êtes jamais fait tirer dessus ?* » tandis que les films passaient des heures et des heures de fusillades fictives, que l'Amérique tout entière vivait la recrudescence des combats au Vietnam et que les homicides par arme augmentèrent de plus de 90 % aux États-Unis entre 1964 et 1970, Burden répliquait encore : « *So, what does it mean not to avoid being shot, that is, by staying home or avoiding the war, but to face it head on? I was trying to question what it means to face that dragon.* » [2]

Comble de l'affaire, Chris Burden démissionne, dans la vraie vie, de son poste à l'UCLA (à la fin de la saison 26 : 1978-2004), protestant contre l'absence de sanction de la part de l'Université envers l'acte de « *terrorisme domestique* » d'un jeune étudiant. Joseph « Joe » Deutch aurait mis en danger, lors d'une classe de performance, plusieurs membres du corps enseignant (dont l'artiste Chris Burden) avec un pistolet chargé [3]. Lors de cette performance-roulette russe, Deutch faisait écho à la performance de Burden, signifiant l'idée, présente et réelle, du danger, qu'il soit réel ou fictif. *Shoot* devenait un fardeau pour Burden. ■

1. *Saison 7, épisode 5. Première diffusion le 9 novembre 2008.*

2. « Donc, qu'est-ce que ça signifie de ne pas éviter de se faire tirer dessus, en restant chez soi ou en évitant la guerre, mais d'y faire face ? J'essayais de questionner ce que ça fait d'affronter le dragon. » In Broken Screen: 26 Conversations with Doug Aitken, *D.A.P., New York, 2006, p. 76.*

3. *Pour sa défense, il assure avoir utilisé une réplique de pistolet. Mais à son galeriste, il dit s'être servi d'une arme véritable.*

Adrien Guilleminot TEXTE

ARCHITECTURE

JAPON

NAOSHIMA LE PARADIS DES ARCHITECTES

Trois îles, 4500 habitants à peine et… 9 musées. L'archipel de la mer de Seto, au Japon, est le théâtre d'un des plus ambitieux programmes artistiques au monde. L'objectif ? Créer une sorte de paradis, par le moyen de l'art et de l'architecture.

Naoshima, Teshima, Inujima : depuis 1989, ces trois paisibles confettis posés sur la mer intérieure du Japon sont devenus de hauts lieux de l'art contemporain. Une installation de Christian Boltanski ici, des « Nymphéas » de Monet là, des bâtiments à la fois discrets et prenants des plus grands noms de l'architecture nippone… Derrière ce projet unique au monde ? Soichiro Fukutake, chef d'entreprise séduit par la beauté des sites et désireux de redonner une « *fierté* » à une population durement touchée par l'exode rural, « *par le moyen de l'art et de l'architecture* », explique le mécène. Objectif atteint : chaque année, 400000 curieux font le déplacement pour découvrir ce coin reculé du Japon revitalisé par l'art.



CHICHU ART MUSEUM

À quelques encablures de la Benesse House, le Chichu Art Museum, toujours conçu par Tadao Ando, est peut-être le projet le plus emblématique du lot. Par son architecture, d'abord : littéralement enfoui dans une colline, le musée illustre à merveille la volonté de s'insérer dans le paysage sans l'altérer. Par son intérieur ensuite : les 5 tableaux de la série des « Nymphéas » de Monet, les sculptures de Walter De Maria et les installations lumineuses de James Turrell (deux artistes très impliqués dans le projet)… toutes ces œuvres sont installées dans des salles pensées spécifiquement pour elles.

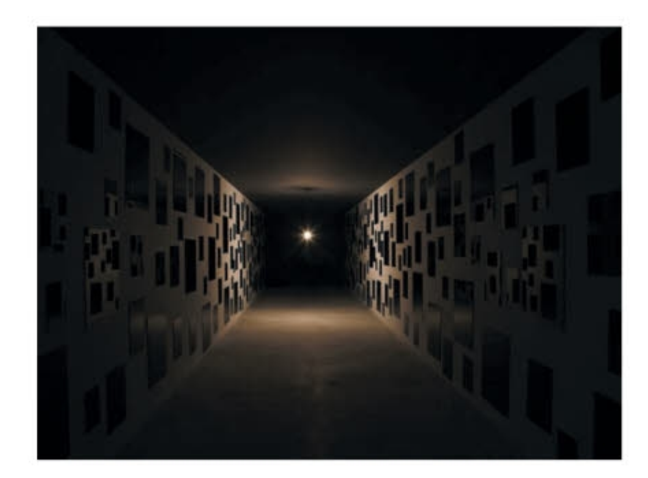


BENESSE HOUSE

Mi-hôtel, mi-musée d'art contemporain, cet ensemble de bâtiments dessiné par Tadao Ando a été le premier à sortir de terre, en 1992. À l'intérieur des divers édifices qui le composent, des œuvres « historiques » signées du pionnier de la vidéo Nam June Paik, des peintres américains Sam Francis et Cy Twombly, des sculpteurs César ou Giacometti… et des œuvres plus contemporaines (Pistoletto, Cai Guo-Qiang). Dans le parc, plusieurs œuvres de Niki de Saint Phalle ou un impressionnant *Pumpkin* jaune et noir de Yayoi Kusama.

TESHIMA ART MUSEUM

Sur l'île de Teshima, cette spectaculaire « goutte d'eau » est l'œuvre de Ryue Nishikawa, l'une des deux têtes pensantes du studio SANAA, architecte du Louvre-Lens. Une nouvelle fois, l'ensemble est conçu comme une fusion entre la nature environnante, l'architecture, et l'œuvre d'art qu'elle abrite. En l'occurrence un jeu de fontaines qui font sourdre l'eau du sol du musée, imaginé par le Japonais Rei Naito.

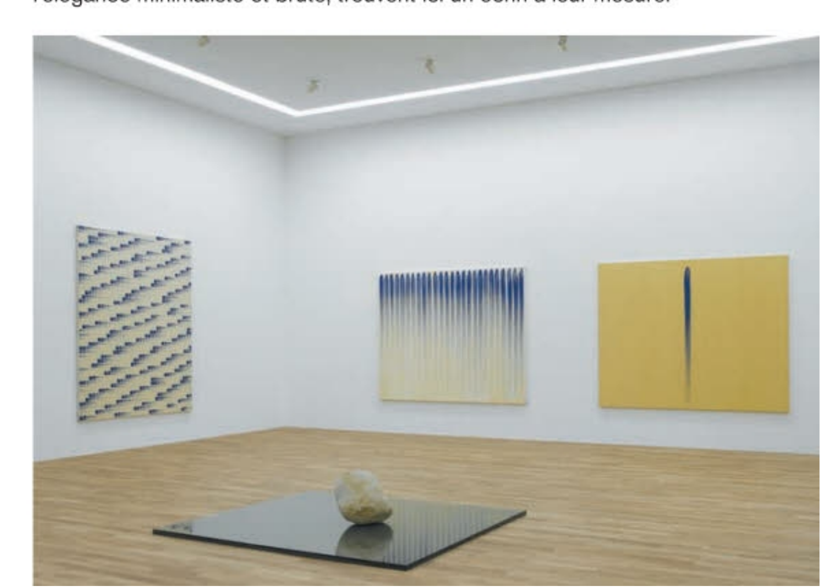


LES ARCHIVES DU CŒUR

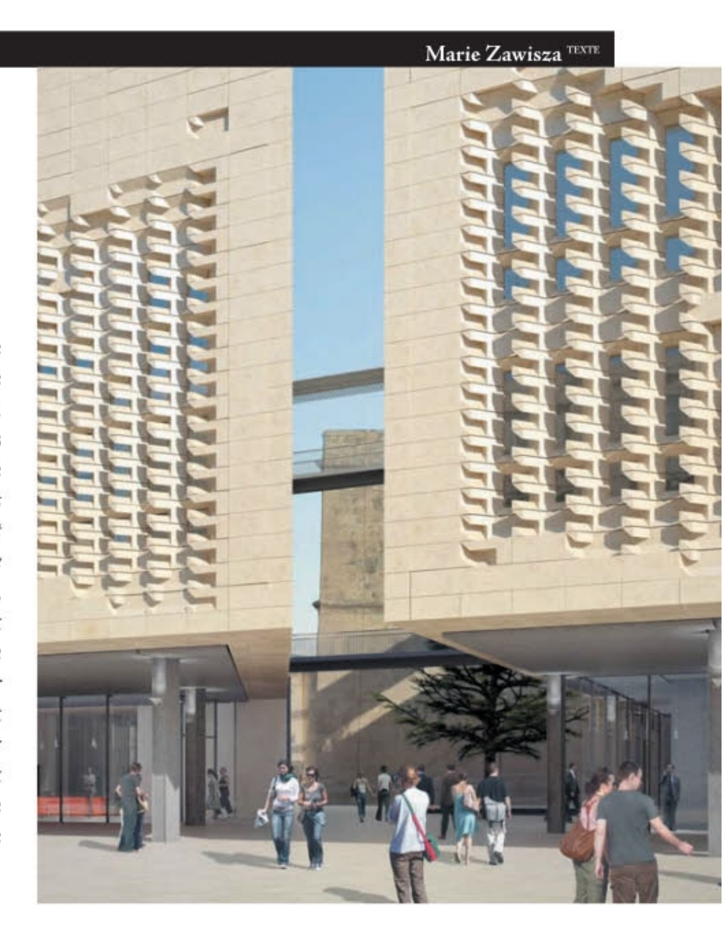
Pas de geste architectural spectaculaire ici, mais toujours la volonté de se fondre dans l'environnement. Christian Boltanski s'est inspiré des maisons traditionnelles des environs pour abriter ses Archives du Cœur. Ici, le visiteur peut écouter les battements de cœur enregistrés par l'artiste un peu partout dans le monde.

LEE UFAN MUSEUM

Ouvert en 2010, ce musée est le dernier dessiné par Tadao Ando à Naoshima. Enterré et accessible par une tranchée en chicane, c'est le premier entièrement consacré à Lee Ufan, l'artiste coréen le plus connu sur la scène internationale. Ses peintures et sculptures, à l'élégance minimaliste et brute, trouvent ici un écrin à leur mesure.



Marie Zawisza TEXTE



URBANISME

RENZO PIANO RÉINVENTE MALTE

La Valette, capitale de Malte figée dans le temps ? Cet été, ce sera de l'histoire ancienne. Et pour cause, Renzo Piano, l'architecte du centre Pompidou, lui donne un nouveau visage en concevant son parlement, en érigeant un théâtre de plein air dans les ruines de l'opéra détruit par les bombes de la Seconde Guerre mondiale et en réaménageant l'entrée de la cité. « *J'ai absolument voulu m'inscrire dans l'esprit de cette ville aux rues quadrillées comme une petite Manhattan baroque, construite très rapidement au XVI*[e] *siècle, en respectant son histoire tout en inventant une architecture très contemporaine* », nous a expliqué Renzo Piano. Pour édifier la façade, très rythmée, du parlement (*ci-contre*), il a utilisé la pierre maltaise et retrouvé le savoir-faire pour la tailler, qui avait été oublié. « *J'ai voulu faire respirer la pierre, comme savaient si bien le faire les Grecs, et donner l'impression que le bâtiment flottait dans l'air.* » L'architecte a enfin réduit les dimensions du pont à l'entrée de La Valette, qui avait été élargi pour faciliter la circulation automobile, à celles qu'il avait à sa construction. Et il l'a fait interdire aux voitures. Les piétons franchiront ainsi une sorte de brèche symbolique en métal et pourront profiter de la vue sur le fossé fortifié. En 2018, la ville sera Capitale européenne de la culture.

URBANISME

GRENOBLE, VILLE DE DEMAIN



Au cœur des Alpes, Grenoble Presqu'île, site aujourd'hui dédié à la science et à la technologie, entame sa métamorphose, sous la houlette de l'architecte et urbaniste Christian de Portzamparc. La mission de ce lauréat du prix Pritzker, Nobel de l'architecture : aménager un quartier écologique, en créant logements familiaux et étudiants, commerces et espaces publics, relié au centre-ville.

www.grenoblepresquile.fr



EXPOSITION

UN RÊVE DE PIERRES

Sauter dans les pages d'un livre comme Mary Poppins dans les dessins de craie de son ami pour se retrouver plongé dans son univers enchanté ? C'est un peu l'impression que l'on a en pénétrant dans l'exposition « Rêves de monuments » de la Conciergerie. Dans son sous-sol gothique, l'un des plus beaux de la capitale, des livres enluminés, des peintures de Gustave Doré, des dessins de Victor Hugo ou encore des œuvres contemporaines, comme l'étonnante *Cathédrale engloutie* de Didier Massard, des films ou des bandes dessinées nous immergent dans l'imaginaire nourri par les châteaux, du Moyen Âge à nos jours. Cerise sur le gâteau : un parcours-jeu pour les enfants, gratuitement disponible sur place.

Rêves de monument. Jusqu'au 24 février. Conciergerie, 2, bd du Palais, Paris. 9h30-18h. 5,50 €/8,50 €. Tél. : 01 53 40 60 80. http://conciergerie.monuments-nationaux.fr

Fanny Dalbera TEXTE

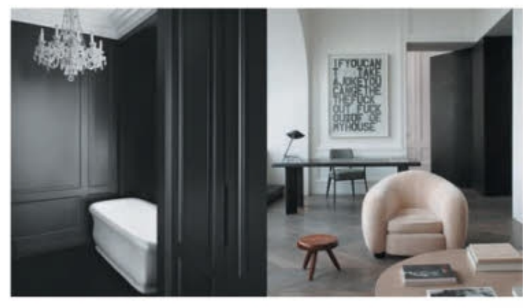
DESIGN

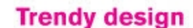
SALON

LES TÊTES COURONNÉES DE MAISON & OBJET

En janvier, le salon professionnel consacré à la déco a désigné ses créateurs de l'année. La cuvée 2013, une fois n'est pas coutume, réunit un trio d'architectes : Odile Decq, Joseph Dirand et le duo britannique Edward Barber et Jay Osgerby. Focus sur ces quatre artistes dans le vent.







Archi punk

La gagnante, toutes catégories confondues, c'est Odile Decq, que le salon met à l'honneur pour son architecture flamboyante et radicale et ses premiers pas de designer : des luminaires chez Luceplan (*ci-dessus*), une coupe chez Guzzini et bientôt des couverts pour Alessi.

Déco noble

Joseph Dirand, lui, se voit décerner le prix du Créateur scènes d'intérieur, la partie plus classique de M&O. Des matériaux sublimes, des volumes magnifiés, une parfaite sobriété… Il est la quintessence de la *french touch* mise au service des plus beaux chantiers du moment comme la Rosenblum Collection à Paris ou la boutique Alexander Wang à Pékin.

Trendy design

Barber et Osbergy honorent de leur tutelle le Now !, la section design de Maison & Objet. Cette flamme Olympique pour les JO de Londres, c'était eux. Ce tandem ultrabrillant est édité par les plus grands : une chaise chez Vitra, une table chez B&B, une lampe chez Flos… Pour ne citer qu'eux.







EXPOSITION

APPARTEMENTS À VISITER

Depuis une dizaine d'années, les Ateliers d'art de France se posent en champion de l'artisanat d'art. Notamment au travers d'expositions, comme celle qui ouvre ses portes prochainement. Le principe ? Quatre sites parisiens des Ateliers, aménagés comme des appartements avec salon, bibliothèque, cuisine ou salle de bain, et entièrement décorés de pièces uniques réalisées par des Maîtres Artisans. La preuve que ces créations s'associent parfaitement bien à notre quotidien.

L'Appartement. Du 8 février au 30 mars. À Paris : 1bis, rue Scribe, 9e ; 26, avenue Niel, 17e ; 4, rue de Thorigny, 3e ; et 55, avenue Daumesnil, 12e. www.ateliersdart.com



MOBILIER

HABITAT IS BACK

La célèbre enseigne créée par Sir Terence Conran s'était doucement assoupie. Plus beaucoup de créativité et guère de compétitivité. Elle nous revient pimpante grâce à son nouveau directeur artistique Pierre Favresse. Le designer français a réussi le tour de force de rester fidèle à l'histoire de la marque tout en lui insufflant l'air du temps, dans une nouvelle collection à découvrir en magasin dès le mois de mars.

Lampe Parasol, design Pool, 89 €. www.habitat.net

Émilie Formoso TEXTE
PATRIMOINE



CONFLIT

LA TURQUIE PORTE PLAINTE POUR RÉCUPÉRER SA MERVEILLE

Une des Sept Merveilles du monde Selon la légende, le Mausolée d'Halicarnasse a été décoré par les plus grands sculpteurs grecs du IVe siècle av. J.-C. C'est Scopas qui aurait réalisé la statue de droite, traditionnellement identifiée au roi Mausole.

C'est une affaire qui rappelle fortement la revendication récurrente par la Grèce des marbres du Parthénon exposés au British Museum de Londres. Début décembre, *The Guardian* a révélé l'intention de la Turquie de déposer le 30 janvier un recours auprès de la Cour européenne des droits de l'homme, ainsi qu'une pétition rassemblant 118 000 signatures. L'objet de cette plainte ? Obtenir la restitution des restes du Mausolée d'Halicarnasse, célèbre monument de l'histoire de l'art grec datant du IVe siècle av. J.-C., et accessoirement l'une des Sept Merveilles du monde. En possession des Britanniques depuis leur découverte dans la ville de Bodrum en 1857, les fragments du tombeau du roi Mausole sont en effet exposés au British Museum depuis la fin du XIXe siècle. Problème : selon ce musée, les fouilles britanniques effectuées sur le site à l'époque ottomane étaient parfaitement légales. Un argument réfuté par Remzi Kazmaz, l'un des trente juristes chargé de la demande de restitution au nom de la ville de Bodrum, qui invoque au contraire la sortie illicite des vestiges du territoire turc. Très active depuis plusieurs années en ce qui concerne le rapatriement de son patrimoine dispersé dans les musées européens et américains, la Turquie entend bien faire bouger les lignes du droit grâce à cette procédure totalement inédite. Mais à supposer que les juristes parviennent à prouver auprès de la Cour européenne des droits de l'homme l'illégalité de l'exportation des vestiges, il demeure une inconnue de taille : les conventions sur le patrimoine adoptées par l'Unesco, notamment celle de 1970 sur l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites des biens culturels, pourront-elles être appliquées de manière rétroactive à des fouilles ayant eu lieu un siècle plus tôt ? Le débat épineux promet d'être aussi acharné que suivi.



Vue aérienne d'Ostie et de son bassin portuaire antique (colmaté, au premier plan). À gauche, le Tibre coule en bordure du Palais impérial. En rouge, les sites de carottage.

DÉCOUVERTE

ROME A RETROUVÉ
SON PORT ANTIQUE

Rome serait-elle devenue la première ville du monde antique sans son port d'Ostie ? De ces infrastructures stratégiques vitales, notamment pour l'approvisionnement en blé, les archéologues n'avaient jusqu'à présent réussi à localiser que les deux bassins impériaux, dont les travaux avaient été lancés successivement par les empereurs Claude en 42, puis Trajan six décennies plus tard. Mais qu'en était-il du port qui alimenta Rome avant cela ? Grâce à une série de carottages sédimentaires réalisés par une équipe franco-italienne de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée (CNRS/Université Lumière Lyon 2), de l'École française de Rome et de la Soprintendenza speciale per i beni archeologici di Roma, les spécialistes sont désormais en mesure de répondre. Le port se trouvait, dès le début du IIIe siècle av. J.-C., sur la rive gauche de l'embouchure du Tibre, au nord-ouest d'Ostie. La stratigraphie a révélé que, dès sa fondation, le bassin était profond de 6 mètres, ce qui confirme son usage maritime, et pas seulement fluvial. Une profondeur que les alluvions provenant du Tibre ont cependant progressivement comblé, rendant la navigation impossible au point d'entraîner l'abandon du bassin à l'époque impériale et la construction d'un nouveau port.

RESTAURATION

LE BAROQUE PARISIEN
SE REFAIT UNE BEAUTÉ

Depuis un an, elle offrait aux visiteurs du quartier du Marais un mur d'échafaudages peu esthétiques. Début décembre, l'église Saint-Paul-Saint-Louis a révélé sa façade enfin débarrassée de la crasse accumulée par la pollution et les intempéries. Près de 4 millions d'euros, financés par la Ville de Paris et l'État, auront été nécessaires pour faire renaître ce trésor de l'art baroque parisien. Achevée en 1640, la façade est en effet typique de l'adaptation au goût français du style italien, auquel elle emprunte ses travées verticales de colonnes et son fronton supérieur étroit. Elle a subi différentes interventions, à la fois structurelles et esthétiques. Son nettoyage, dont le but était de redonner à la pierre sa couleur d'origine et de remplacer les pierres trop dégradées, a ainsi révélé les traces jusqu'alors mal lisibles laissées par les symboles religieux et royaux « bûchés » (c'est-à-dire détruits à coup de massue) durant la Révolution. L'autre axe de la restauration a porté sur le nettoyage, la consolidation et la restitution des statues des trois niches et des pots à feu du fronton supérieur. Ces derniers, fissurés et altérés par une précédente rénovation, ont été remplacés par des copies fidèles. Dernière bonne nouvelle, les deux horloges de la façade, dont l'une date de 1627, sonnent de nouveau l'heure, grâce à la remise en état de leurs mécanismes.

Sabrina Silamo TEXTE

SCÈNES / ÉCRANS

Avec le trompettiste Ibrahim Maalouf, le musée du Louvre va jazzer…

MUSIQUE

LE FANTÔME DE MILES DAVIS AU LOUVRE

Coulis franco-libanais sur films muets ? C'est cet étonnant assortiment que propose l'auditorium du musée du Louvre en donnant carte blanche au trompettiste virtuose Ibrahim Maalouf. Compagnon de route de Sting ou de Vincent Delerm, abonné au monde du jazz comme aux orchestres symphoniques, ce diplômé du Conservatoire national supérieur de musique de Paris a programmé, jusqu'au 7 juin, cinq projections-concerts. La première, intitulée « Un chant d'amour », organisée autour du film réalisé par Jean Genet en 1950 (et de cinq autres courts métrages), permettra de découvrir Socalled. Spécialiste d'un mélange inédit entre rap et klezmer (musique traditionnelle des Juifs d'Europe de l'Est), le DJ canadien, qu'Ibrahim Maalouf présente comme un « grand jongleur entre les styles », a pour mission de répondre à l'élégance esthétique des images en noir et blanc et à la frénésie érotique des hommes solitaires emprisonnés dans leur cellule. Une liaison particulière pour un duo éphémère « *uni autour d'une idée commune, la valorisation du dialogue entre les cultures du monde pour former une seule et même culture musicale mondiale riche, diversifiée et métissée* ». Ce prélude à quatre autres rendez-vous, dont un avec le trio de Baptiste Trotignon, s'annonce intense et coloré. Quant à Ibrahim Maalouf, c'est le 24 mai qu'il improvisera avec sa trompette magique – car enrichie d'un quatrième piston – les mélopées mélancoliques et les volutes orientales qui l'ont rendu célèbre.

À VOIR

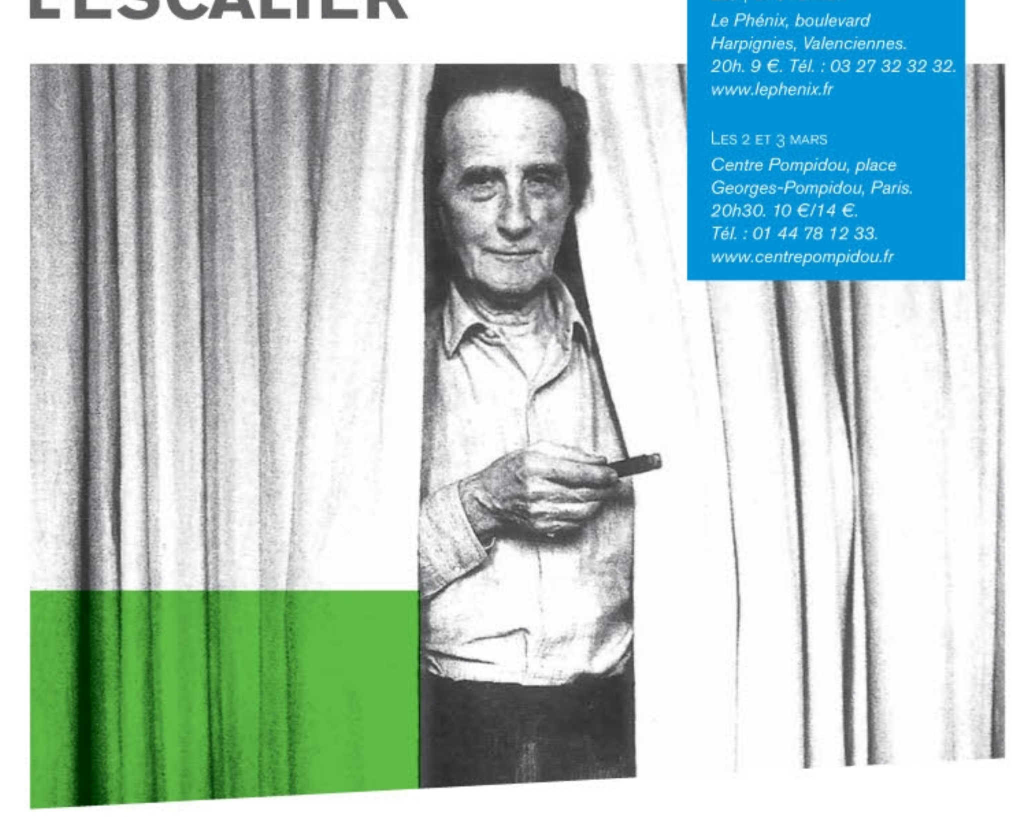
Carte blanche à Ibrahim Maalouf

AUDITORIUM DU LOUVRE

Les 1er fév., 29 mars, 26 avril, 24 mai et 7 juin
20h30. 9,80 €/12 €.
Tél. : 01 40 20 55 55.
www.louvre.fr

THÉÂTRE

DUCHAMP DESCENDANT L'ESCALIER



À VOIR

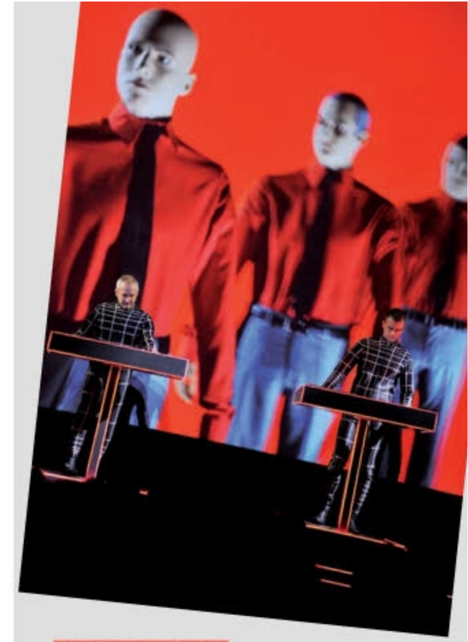
Marcel Duchamp

FESTIVAL CABARET DE CURIOSITÉS
LES 7 ET 8 FÉVRIER
Le Phénix, boulevard Harpignies, Valenciennes. 20h. 9 €. Tél. : 03 27 32 32 32. www.lephenix.fr

LES 2 ET 3 MARS
Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, Paris. 20h30. 10 €/14 €. Tél. : 01 44 78 12 33. www.centrepompidou.fr

Le premier ready-made a 100 ans. Pour rendre hommage à son inventeur, Marcel Duchamp, et fêter dignement l'événement, Guillaume Désanges, critique d'art et commissaire d'exposition, s'est acoquiné avec le comédien Frédéric Cherbœuf. Ni *Roue de bicyclette* ni *Porte-bouteilles* sur scène, mais un spectacle « *théâtral, chorégraphique et curatorial qui aura pour moteur la fascination et l'admiration* » suscité par cette figure majeure de l'art du XXe siècle. La mission des deux hommes ? Transformer en images, en textes, en sons et en exercices chorégraphiques la complexité d'une œuvre qui demeure « *un mystère, opérant comme un écran de projection de tous les fantasmes et de toutes les spéculations* ». À partir d'une liste de mots-clés, chacun représentant à sa manière une facette de Duchamp, le duo a composé un portrait de l'illustre dadaïste en saltimbanque.





PERFORMANCE

KRAFTWERK EN 3D

Prenez l'*Autobahn* direction la Tate Modern. De l'autre côté de la Manche, dans la vaste salle des turbines, Kraftwerk, pionnier de la musique électronique, interprétera en intégralité ses huit albums enregistrés entre 1974 et 2003. Jusqu'à son dernier, *Tour de France*, (le 14 février), les Mensch-Maschine, leaders des rythmes répétitifs et des voix filtrées au vocodeur, proposeront huit spectacles à la fois visuels (lunettes 3D obligatoires) et sonores. Après un échauffement au MoMA en avril 2012, les musiciens allemands créeront « *a total work of art* », selon Chris Dercon, le directeur du musée. Huit performances robotiques et historiques, que les grands-pères de l'électro-pop vont étayer d'improvisations.

À VOIR

Kraftwerk. The Catalogue 1 2 3 4 5 6 7 8

DU 6 AU 14 FÉVRIER
Tate Modern, Turbine Hall, Bankside, Londres. 21h. £ 60. Tél. : 00 44 20 7887 8888. www.tate.org.uk

Sabrina Silamo INTERVIEW ET TEXTES

LIVRES / DVD



EN PLEIN DANS LE MILLE

Des cibles, des flèches, des impacts de balle… traversent l'histoire de l'art. Cet ouvrage, édité à l'occasion de l'exposition « Cibles » présentée au musée de la Chasse et de la Nature (jusqu'au 31 mars), en témoigne à travers moult pièces à conviction. Explications avec l'écrivain Annie Lebrun, initiatrice de ce projet insolite, dans les salons feutrés de la vénérable maison Gallimard.

ARTS MAGAZINE • Comment est né votre intérêt pour ce sujet si particulier ?

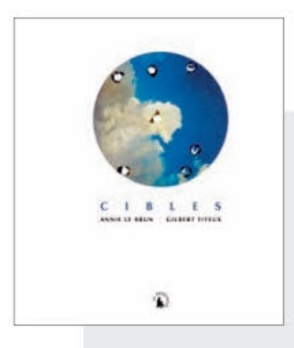
ANNIE LEBRUN • Il y a une vingtaine d'années, en visitant le musée de la ville de Zagreb – l'équivalent de notre musée Carnavalet –, j'ai été intriguée par des images trouées, comme criblées de balles. C'est ainsi que j'ai découvert l'existence des sociétés de tir qui, dans la continuité des sociétés d'archers du Moyen Âge, avaient été créées au XVIIe siècle avant de se développer dans toute l'Europe centrale. Elles faisaient dessiner des cibles, destinées à être endommagées voire détruites. Pourtant, elles ont traversé les siècles. C'est à résoudre cette énigme que je me suis attachée, à cet au-delà de l'image.

Qu'avez-vous découvert ?

Que ces cibles, du même bois que celui des fonds de tonneaux, étaient fabriquées par des artisans qui peignaient également des meubles, des enseignes… Et que si ces images ont été conservées, c'est qu'elles tenaient lieu aussi de trophées, telles les coupes offertes aujourd'hui au gagnant d'une épreuve sportive. Elles étaient données lors de grandes occasions, le mariage d'un tireur par exemple, et représentaient des scènes mythologiques mais aussi populaires, érotiques et même scatologiques : une sorte de jardin paradisiaque. Paradoxalement, c'est dans ce paradis que l'on tirait. Cette étrangeté est absente de l'histoire de l'art. Il n'est pourtant pas anodin de constater que ces cibles apparaissent juste après la diffusion de l'image, peinte ou sculptée, de saint Sébastien.

Vous évoquez la trajectoire du regard. De quoi s'agit-il exactement ?

De la relation entre le regard et le corps, entre le désir et la prédation : si l'objet visé ne répond pas à l'infini du désir, on le détruit… Ce regard prédateur perdure jusqu'au XXe siècle, mais il est moins assorti d'érotisme que de solitude – c'est le cas des amateurs des tirs photographiques qui se retrouvent face à eux-mêmes et tirent pour obtenir leurs portraits – ou encore d'agressivité. Je pense notamment aux « Tirs » de peinture de Niki de Saint Phalle qui s'en prenait ainsi à toute domination masculine. ■



Représentations des dieux de l'Antiquité (dont le chasseur Actéon transformé en cerf) ou corps lardé de flèches de saint Sébastien, patron des archers et des arquebusiers, peint par Mantegna vers 1478 comme par Pierre et Gilles en 1987, les exemples de cibles pullulent. La cible, liée aux arts de combat ou aux scènes de chasse, l'est tout autant au désir amoureux. Et celle de François Boucher (la plus grande jamais peinte ?), *« pièce montée de joliesse »* selon Annie Lebrun, en est une parfaite illustration. L'ouvrage détaille aussi les cibles réalisées entre le XVIIIe et le début du XXe siècle en Croatie, pour les sociétés de tir où *« on pratique le tir à balle autant que la convivialité »*, comme le précise Claude d'Anthenaise, commissaire de l'exposition. Une tradition héritée des joutes chevaleresques qui traverse les siècles : stands de tir photographique des années 1920 fréquentés par Man Ray ou Brassaï ou « Tirs » de Niki de Saint Phalle quarante ans plus tard. Un thème insolite, un livre captivant, des illustrations inédites.

Cibles, d'Annie Le Brun et Gilbert Titeux, éd. Gallimard/Le Promeneur, 144 p., 30 €



LES FLEURS DU MÂLE

« Mon appareil photo fait autant partie de ma vie de tous les jours que la parole, la nourriture ou le sexe. » Cette profession de foi, rédigée par Nan Goldin en 2012, traduit la déflagration provoquée par la publication en 1986 de *La Ballade de la dépendance sexuelle,* rééditée ce mois-ci. Ce journal photographique, aussi intime que spontané, donnait le tempo de la vie quotidienne d'une bande de marginaux installée dans le quartier de l'East Village, à New York, dans les années 1980. Nan Goldin, alors serveuse au Tin Pan Alley, un bar arty de Times Square, shoote inlassablement les membres de sa « tribu », écartelés entre leur désir d'indépendance et leur soif d'amour. Traumatisé par le suicide de sa sœur aînée en 1965, elle photographie pour *« ne plus jamais perdre le souvenir d'une personne »* et ainsi empêcher la révision de son histoire, sa réécriture. Au cours de ces années marquées par la fête, la drogue, le sexe et la violence, son Leica symbolise le moyen de contrôler sa vie. Cette démarche radicale, résumée ici en 125 photos couleur, se lit comme un feuilleton avec son lot de personnages récurrents telle la diva Cookie Mueller (en mariée ci-dessous). Et lui vaudra le respect de nombre d'artistes reconnus, de Wolfgang Tillmans à Juergen Teller.

La Ballade de la dépendance sexuelle, de Nan Goldin, éd. de la Martinière, 148 p., 39 €



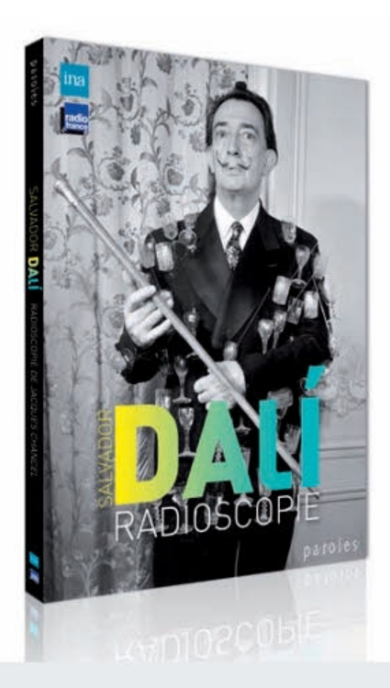




POÉSIE CAVALIÈRE

Cette *Suite équestre* est une ode à l'amour signée d'André Weber, un poète au long cours (amateur de lointains voyages vers l'Inde, le Népal ou le Tibet), pour Zingaro. *« Messagers d'avant les mots. Les chevaux se jouent de nos apocalypses. […] Ils portent la charge héroïque d'un monde indéfini. D'un univers d'envoûtements simples. Comme d'une allure ailée dans le champ des étoiles. »* Il rend un vibrant hommage à cette troupe tout entière dévouée aux chevaux ainsi qu'à Bartabas, le cavalier charismatique qui la dirige depuis presque trente ans. Ses spectacles époustouflants, aussi sportifs que spirituels, mêlent l'art équestre, la danse, la musique et la comédie. Le dernier en date, *Calacas*, une danse de l'âme joyeusement macabre, se joue jusqu'à la fin du mois de février à Aubervilliers – dans le chapiteau planté entre les roulottes de ces drôles de saltimbanques – avant de prendre la route. Une vie en cavale, que cadence une vingtaine de splendides dessins noir et blanc d'Ernest Pignon-Ernest, plasticien célèbre pour les images qu'il laisse sur les murs aux quatre coins du monde. Trois parcours complices pour célébrer la fusion de l'art et de la vie.

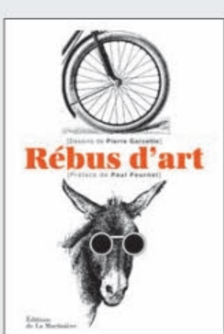
Zingaro. Suite équestre et autre poèmes pour Bartabas, d'André Velter, dessins d'Ernest Pignon-Ernest, éd. Gallimard, 361 p., 25 €



DALÍ EN ROUE LIBRE

Échapper à la file d'attente surréaliste qui s'allonge sur le parvis du centre Pompidou pour visiter Dalí ? Vous en rêviez, l'Ina l'a fait. En commercialisant la *Radioscopie* (titre d'une émission radiophonique cultissime), enregistrée en 1971, Radio France propose aux aficionados du peintre espagnol un document sonore à la fois absurde et passionnant. Journaliste expérimenté, Jacques Chancel ne réussit pas à percer la carapace édifiée en « r » rrrroulés d'un Dalí qui pontifie pour le plaisir de sa cour peuplée *« de crétins aux têtes molles et hydrocéphales »*. Il le laisse en roue libre soliloquer à propos de Vélasquez, l'un des rares peintres qu'il admire avec Vermeer et Raphaël, de sa période intra-utérine, de la drogue consommée par cette jeunesse sacrifiée qu'il veut remettre dans le droit chemin en organisant, avec John Lennon, un pèlerinage à Compostelle, du *« bouillonnement »* de Picasso… Un témoignage exceptionnel de l'autoproclamé *« génie total »* qui daigne nous *« donner des idées à téter qui pourront nous nourrir pendant de nombreuses années »*.

Salvador Dalí. Radioscopie, de Jacques Chancel, dist. : Harmonia Mundi, 45 min, 15 €



DARE D'ART

Un bal, une clé pour Paul Klee ; une roue, un âne gris pour Juan Gris ; le même âne portant des lunettes pour Miró… Trois rébus parmi la centaine proposée par Pierre Garcette (1940-2003), auteur inclassable qui *« possédait,* selon le président de l'OuLiPo (Ouvroir de littérature potentielle), Paul Fournel, *« le bonheur du contre-pied et le malheur du contretemps »*. Cet abécédaire d'artistes découpés en syllabes rebondit de phonèmes en calembours brodés un mardi, le jour où les musées sont fermés *« pour nous obliger à inventer des jeux »*. Un hommage décomplexé aux géants du monde de l'art.

Rébus d'art, de Pierre Garcette, éd. de la Martinière, 144 p., 12 €



L'HUILE ET LA PLUME

Un deux-en-un pour Luc Tuymans. Dans un premier ouvrage, l'œuvre de l'artiste figuratif (né à Anvers en 1958) est décodé par Hélène Cixous ; dans le second, près de 120 tableaux – exécutés entre 1986 et 2011 – illustrent les propos de l'essayiste. Car Hélène Cixous, le plus grand écrivain vivant de langue française selon Jacques Derrida, ne se contente pas d'une simple analyse chronologique, elle joue avec les mots pour donner du sens à cette *« lutte pour la vue »* que mène Tuymans. Et pour mieux décrypter *« ce qui échappe »*, elle convoque Poe, Kafka, Proust ou Stendhal. Avec ce *Relevé de la mort,* Hélène Cixous propose à la fois un lumineux traité de peinture et de poésie.

Luc Tuymans. Relevé de la mort, d'Hélène Cixous, éd. de La Différence, 114 p., 45 €



HISTOIRES BELGES

« Quitter ces rues merdiques, mal asphaltées, pleines de trous et de tranchées, dans une bagnole américaine […] pour aller vers un endroit où le parking n'est pas le seul paysage. » Tel est le rêve raconté par l'écrivain Dimitri Verhulst dans le texte pittoresque qui accompagne les images de son compatriote. Car la réalité, saisie par Harry Gruyaert, ressemble davantage à un film des frères Dardenne : processions sous la pluie, siestes sur une étroite bande de gazon et débordements alcoolisés saisis sous le ciel bas du plat pays. Entre 1970 et 1980, le photographe belge, disciple du Pop Art et amateur des tirages en couleur de William Eggleston, a sillonné son pays natal, d'Anvers à Bruges et de Bruxelles à Otende. Son travail témoigne de l'américanisation de la Belgique confrontée au surréalisme de Magritte et à la force des traditions. Une ode à la spectaculaire puissance de la beauté.

Roots, d'Harry Gruyaert, éd. Xavier Barral, 160 p., 45 €

EN DOUBLE PAGE SUIVANTE : CARTE BLANCHE D'HAKIMA EL DJOUDI À

NICOLA SORNAGA

Nicola Sornaga est né aux Lilas en 1972. Il passe son enfance à Rome puis à Paris où il réside aujourd'hui. À l'âge de 4 ans, il fait la rencontre du poète Matthieu Messagier qu'il retrouvera vingt ans plus tard. En 1989, il fonde la revue de poésie *Le Boulafou* puis la revue *Johnny Weissmuller*, avec Thierry Beauchamp et François Michaud. À l'âge de 18 ans, il écrit des poèmes en prose parmi lesquels « Le Cinéma végétarien », « Prisonnier des semblables » ou « L'Oural au coin du départ ».

Après avoir réalisé trois documentaires et quatre courts métrages, il entreprend son premier long métrage épique et burlesque, *Le Dernier des immobiles*. Le film est sélectionné à la 60e Mostra de Venise, remporte le prix Léo Scheer au festival de Belfort et le prix spécial du jury au festival Cinema Jove de Valence. Il sort en salles et reçoit un accueil très enthousiaste de la critique. En 2005-2006, Nicola Sornaga est pensionnaire à la villa Médicis où il écrit un projet en collaboration avec Suzo Cecchi d'Amico, la scénariste de Visconti, âgée de 90 ans. En attendant la réalisation de ce projet, il fait la rencontre fortuite de Morimoto Kenichi qui lui inspire l'idée d'un court métrage en guise de bonus pour la sortie DVD du *Dernier des immobiles*. L'affaire tourne à nouveau à l'épopée : la société Tricycle est créée pour la production autarcique de *Monsieur Morimoto* son deuxième long métrage, tourné à Belleville avec ses amis et sans recherche de subventions, dans un élan d'inspiration collective, à partir de quinze pages de scénario. Le film est sélectionné dans une version non définitive à la Quinzaine des réalisateurs, obtient le prix d'interprétation masculine au festival de Bucarest et le prix Film en cours au festival de Belfort 2012. Sa sortie en salles est prévue pour octobre 2013.
www.nicolasornaga.com
Page Facebook : MONSIEUR MORIMOTO



BOSCH & CO FONT LEUR CINÉMA

Vingt-deux films de fiction et une centaine de documentaires au palmarès de ce cinéaste qui, avec Nagisa Oshima, forma la Nouvelle Vague japonaise. C'est pourtant loin de son archipel natal que Kijû Yoshida filme dès 1973 et pendant treize ans les chefs-d'œuvre de l'art occidental, appliquant à la télévision les méthodes qui l'ont distingué au cinéma : multiplication des angles de prises de vue et des possibilités narratives. Résultat : une série exceptionnelle où chaque tableau, capté dans ses moindres détails, est replacé dans son contexte géographique, historique et artistique. Une *Beauté de la beauté,* sans vidéo ni palette graphique, tout simplement fascinante.

Beauté de la beauté, de Kijû Yoshida, coffret 3 DVD, VOSTF, dist. Carlotta Films, 480 min, 29,99 € (en vente à partir du 6 février)





UNE REFUSÉE À LA VILLA MÉDICIS

Une lauréate du Grand Prix du disque de l'Académie Charles-Cros à la Villa Médicis ? De ce séjour romain – qui provoqua moult réactions indignées de la part des conservateurs hostiles à l'introduction de la musique contemporaine dans ce lieu ô combien historique – Claire Diterzi ramène onze titres inspirés par le cycle de l'amour. Intitulé *Le Salon des Refusées,* cet album conceptuel ne parle ni de Manet ni de ses confrères impressionnistes, tous exclus du Salon de 1863, mais de désamour et de rupture, de mort et de vanité, de coquin badinage et de *Cadavre exquis*. Sublimé par des textes ciselés et serti de violon et de viole de gambe, il est aussi traversé de quelques traits électriques – « *Le temps qui passe je le tricote à la guitare* », avoue Claire Diterzi – hérités des origines punk de l'ex-leader de Forguette Mi Note. En bonus, une version déconstruite de *Riders on the storm* des Doors, bruissante de coups de tonnerre et de *parole* italiennes. De la chanson comme l'un des beaux-arts.

Le Salon des Refusées, de Claire Diterzi, CD, label Naïve, 15 €
En concert le 5 février à la Cité de la musique, 221, avenue Jean-Jaurès, Paris. 26 €/32 €. Tél. : 01 44 84 44 84. www.citedelamusique.fr

WANTED



REWARD $1.000.000

MONSIEUR MORIMOTO

Le film affranchi de Nicola Sornaga

L'histoire d'un peintre japonais entre Droopy et Buster Keaton qui a quitté sa famille le jour de sa retraite pour mener la vie de bohème à Paris. Après quelques années passées dans la capital des arts sans pour autant avoir appris à parler la langue, il est expulsé par un huissier et se retrouve à la rue. Il cherche un endroit où dormir et égare son dernier tableau dans un théâtre de marionnettes. Ce clochard céleste erre comme un vieux matou dans les rues de Belleville où il poursuit sans relâche la quête de son tableau perdu : *Papillon a danser*, allégorie de l'amour. Tous les êtres à la dérive qu'il rencontre se croisent sans se voir et rêvent ce même amour de manière définitive. Monsieur Morimoto est le miroir tragique et burlesque de leur solitude.

Avec Morimoto Kenichi, Lola Gonzalez, Eve Gollac,
Vicki de Sainte Hermine et André S. Labarthe

Prochainement dans les meilleures salles de cinéma et les marchés clandestins





MARSEILLE : L'ART SAUVÉ DES EAUX

Et si c'était l'art, finalement, qui réussissait à boucher le Vieux-Port de Marseille ? Dotée de musées tout neufs dressés face à la mer, la deuxième ville de France, propulsée capitale européenne, tente de devenir une place forte de la culture. Nouveaux lieux, nouveaux acteurs… coup de projecteur sur une cité qui attend beaucoup de sa métamorphose.

Léo Pajon avec **Martine Guilcher** TEXTE

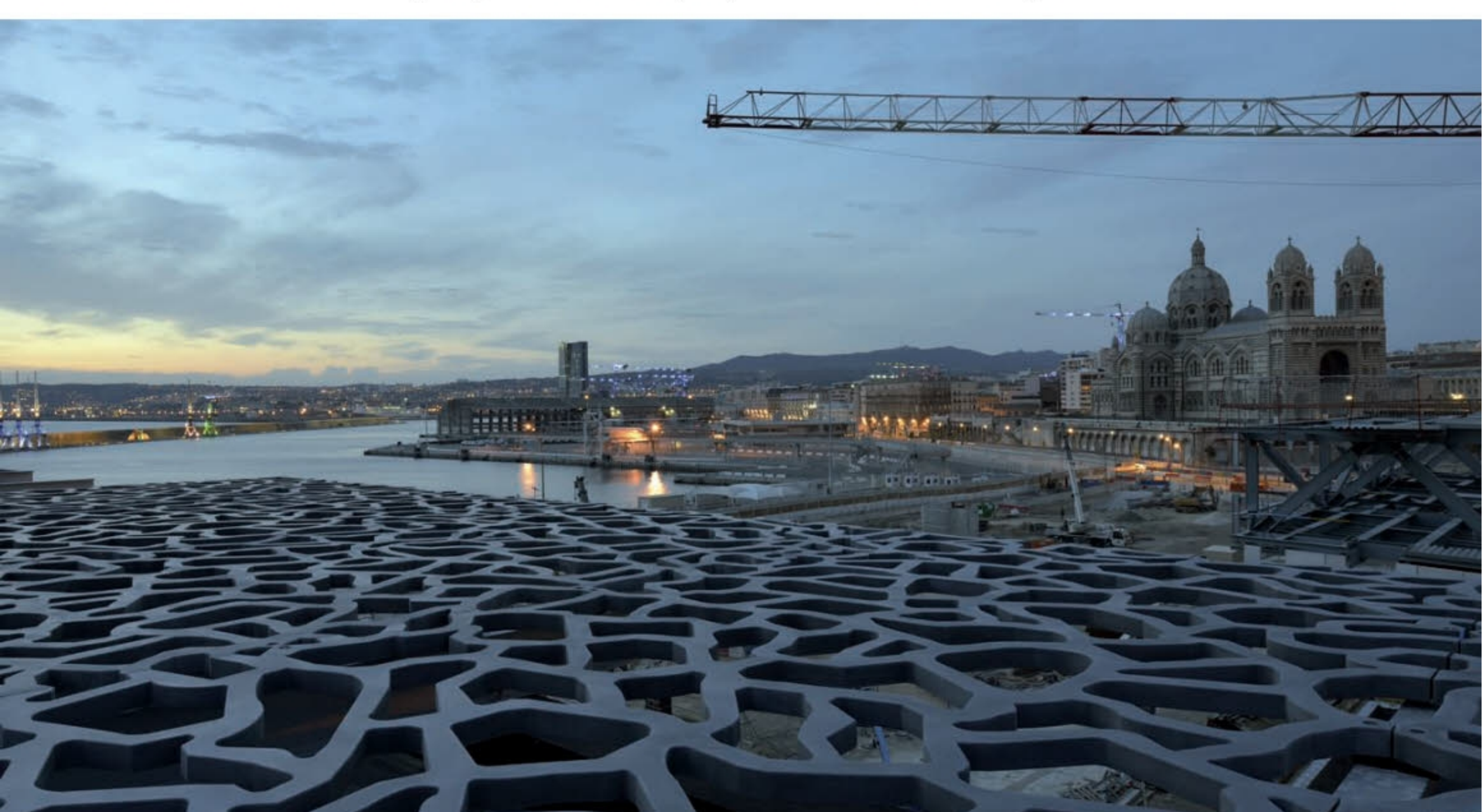
2013, L'ÉLECTROCHOC

Plongée dans le coma artistique depuis trop longtemps, la nouvelle Capitale européenne de la culture espère beaucoup de l'année en cours.

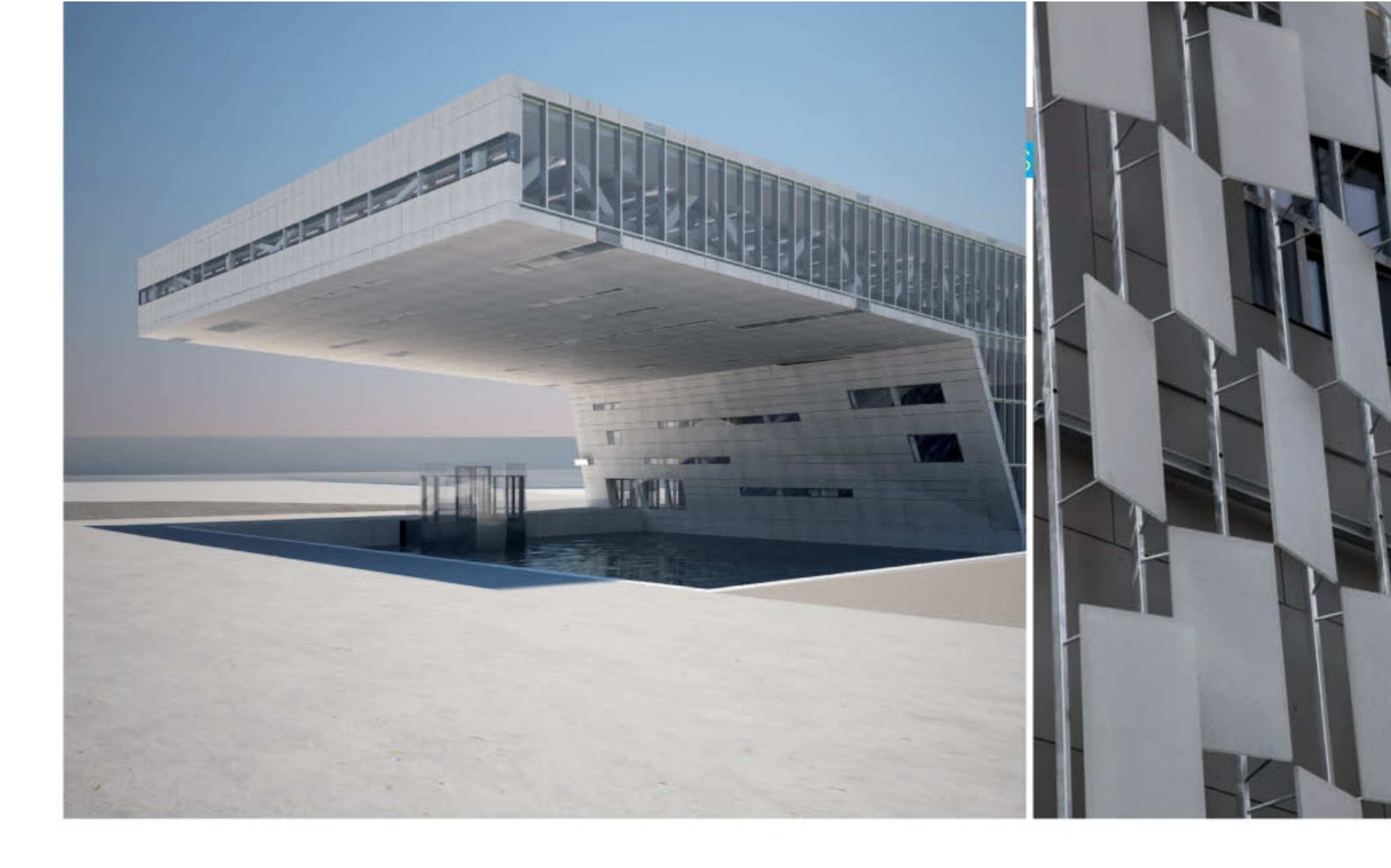
À longueur de rues, du front de mer jusqu'au cœur de la ville : des tranchées, de lourds engins qui évoluent dans un concert de klaxons furieux et le bourdonnement agressif des marteaux-piqueurs. Marseille, éventrée, parsemée de trous, a des airs de champ de bataille. Et c'est peut-être bien cela qui se joue, une formidable reconquête : redevenir après des années de léthargie l'une des grandes places fortes culturelles françaises.

Une ville en chantier

Deuxième ville de France par sa démographie, la cité phocéenne ne possédait jusqu'à récemment aucun musée qui rayonne vraiment au niveau national. Le musée des Beaux-Arts du palais Longchamp ? En chantier depuis plus de trois ans… Le musée Cantini ? Fermé pour travaux depuis janvier 2012. Le Centre de la vieille-charité, dans le quartier du Panier ? Malgré des expositions ponctuelles (« Van Gogh et Monticelli » en 2008), le lieu était mal géré, victime de malversations et ses belles collections d'art premier laissées à l'abandon. Le musée d'Art contemporain (MAC) ? Totalement excentré, doté d'un budget misérable (seulement 25 000 euros pour les expositions en 2011 !), il fait office de « *cercueil* » selon l'artiste Gilles Barbier qui y est pourtant exposé. Et l'ensemble de ces endroits étaient peu fréquentés. En tout, sur l'année, les musées n'attireraient qu'entre 250 000 et 300 000 personnes. Moins qu'un seul blockbuster parisien.



Le MuCEM de l'architecte Rudy Ricciotti, dernier né des musées marseillais.



Une mairie indifférente… jusqu'en 2013

Comment en est-on arrivé là ? La ville est pauvre, c'est vrai : près de la moitié de la population ne paierait pas l'impôt sur le revenu. Dans ce contexte, difficile de faire de la culture une priorité… à moins d'un geste fort de la part de la municipalité qui pourrait utiliser, comme à Lille, l'art comme levier économique. À Marseille, avant les manœuvres de 2013, l'idée a mis du temps à faire son chemin. Beaucoup pointent du doigt l'immobilisme de la mairie dirigée depuis 1995 par Jean-Claude Gaudin. « *Le maire de Marseille ne s'est jamais intéressé aux beaux-arts, commente un responsable culturel. Serrer la vis des musées, c'est une manière pour lui de sacquer un public de "bobos" qui, de toute façon, ne votera pas pour lui.* » « *Pour Gaudin, la culture se limite au fifre et au tambourin,* complète Stéphane Sarpaux, l'un des trublions aux commandes du Off de Marseille 2013. *Pendant cinq ans, la ville n'a pas eu de directeur aux affaires culturelles et aujourd'hui encore, personne à la mairie ne porte le projet de la capitale comme l'a fait Martine Aubry à Lille. Personne ne veut se mouiller si les choses tournent mal.* »

Marseille attend d'être séduite

Les Marseillais eux-mêmes ne semblent pas particulièrement attirés par les raouts culturels. Du moins ceux, officiels et proprets, qui sont encadrés par des institutions. « *Pour schématiser, on pourrait dire que Marseille qui passe pour une ville inculte est en réalité une cité de culture populaire : elle s'illustre rapidement par son intérêt pour l'opéra et les cafés-concerts à partir du XIXe siècle, puis les arts vivants, les arts de rue, le rap…,* explique l'historien Pierre Echinard, président de la revue culturelle *Marseille. Et comme elle l'a prouvé en 1999 avec Massalia et ses parades musicales, qui célébraient les 2 600 ans de la ville, elle est capable d'organiser de magnifiques fêtes populaires.* » Les Marseillais sont également capables de s'enthousiasmer pour de grandes expositions. Nombreux sont ainsi ceux qui se souviennent des glorieuses années 80 et 90 lorsque Germain Viatte et Bernard Blistène étaient aux commandes des musées marseillais. Les expositions, de niveau international, mettaient en avant Fluxus, Basquiat, Hopper… et séduisaient les foules. « *Il faut une vraie politique de l'offre* », estime Thierry Fabre, commissaire d'une des expositions exigeantes de 2013, « Le Noir et le Bleu ». Et l'intellectuel marseillais de rappeler la formule de Bernard Latarjet, l'homme qui a fait triompher la candidature de la ville au titre de Capitale européenne de la culture : « *Marseille doit gagner, car c'est elle qui en a le plus besoin.* »

^ Les architectes internationaux ont investi la ville. L'Italien Stefano Boeri a conçu la villa Méditerranée (*à gauche*) et le Japonais Kengo Kuma le Frac (*ci-dessus*).

En attendant l'électrochoc de 2013, les amateurs d'art contemporain marseillais se font discrets… et les collectionneurs plus encore. « *Vous savez ce qu'on dit,* explique ironiquement Gilles Barbier, *les collectionneurs parisiens préfèrent acheter à New York. Les collectionneurs marseillais, eux, achètent à Paris.* » Une formule rapide que confirme pourtant l'un des galeristes prometteurs qui travaille depuis peu dans la ville, Didier Gourvennec. Installé +



^ Le MuCEM a pour ambition d'offrir un regard neuf (et une vue splendide) sur les cultures de Méditerranée.

+ dans une rue populaire isolée, dans un ancien garage réaménagé, il estime faire seulement 20 % de son chiffre d'affaires grâce à sa clientèle locale. *« Mais je n'ai pas d'appréhension particulière, les choses vont bouger,* affirme-t-il. *Je suis situé dans un "triangle d'or" en pleine mutation près du quartier d'affaires Euroméditerranée et des nouveaux lieux culturels marseillais. »*

Nouvelle donne

Mutation, c'est le mot. L'échéance 2013 a été l'occasion de rebattre les cartes de manière magistrale. Une balade sur le front de mer permet de se donner une idée du chemin parcouru. Le Vieux-Port a été en partie rendu aux piétons qui peuvent déambuler sur les quais jusqu'au fort Saint-Jean où se joue une belle partie d'architecture. On aperçoit d'abord la forme noire du MuCEM (musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée), enveloppé par une sorte de gangue végétale. Un bâtiment que son architecte, Rudy Ricciotti décrit comme *« osseux, féminin, fragile et même maniéré »* et qui n'entre pas en conflit avec son environnement. *« Le MuCEM est amical avec le fort Saint-Jean. Il est mat, ne porte pas les stigmates tardifs de la néomodernité ni les signes névrotiques de la déconstruction. Il ne se situe pas sur les affirmations esthétiques de l'architecture internationale. »* En clair, pas de structure érectile et impersonnelle de verre et d'acier, mais un lieu qui joue la carte de « l'effacement ». Tout près, un autre beau bâtiment, celui de la villa Méditerranée, conçu par l'Italien Stefano Boeri, qui crée un lien ténu entre ciel et mer avec sa galerie suspendue au-dessus de l'eau. En s'éloignant du port, au cœur du quartier de la Joliette, on se trouve nez à nez avec un autre édifice fraîchement sorti de terre : le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur, dont la façade semble une mosaïque de verre teinté, tout en variations de blancs…

Questions d'argent

Bref, Marseille (aidé par la Région, l'État et l'Union européenne) a misé beaucoup, vraiment beaucoup, sur ses nouveaux équipements. Et cette « stratégie du ciment » interpelle. Certains se demandent s'il n'aurait pas été plus pertinent d'investir dans ce qui existait déjà. D'autres critiquent les sommes engagées (le coût total du MuCEM dépasse les 160 millions d'euros selon un rapport de la Cour des comptes) dans une ville exsangue. Face aux grincements de dents, Rudy Ricciotti s'emporte : *« Le MuCEM est construit au coût du logement social parisien des Batignolles (2 400 euros HT/m²), vous trouvez cela critiquable ? Que l'argent issu de la fiscalité du travail retourne au monde du travail, cela ne me pose aucun problème politique ! »*

Et ils sont où les Marseillais ?

Plus largement, c'est la place accordée aux Marseillais dans l'événement de leur ville qui fâche. Il faut le reconnaître, l'essentiel de l'équipe aux manettes de Marseille-Provence 2013 n'a pas l'accent,





et, pire, vient de Paris. Les artistes et associations culturelles locales ont été conviées de manière très maladroite après un appel à projets qui a traîné en longueur et qui s'est soldé par des coups de pouce financiers bien en deçà des espérances. Comme le résume un observateur de la vie culturelle locale : « *Les Marseillais ont peur d'être les balayeurs de la capitale.* » C'est ce qui explique le nombre excessivement faible de bénévoles prêts à donner un coup de main pour l'événement : moins de 2000 actuellement contre 17000 « ambassadeurs » volontaires pour l'édition lilloise de 2004 !

Des perches ont malgré tout été tendues à la population. Le MuCEM , par exemple, dont l'équipe est composée d'environ 30% de Marseillais, selon son directeur Bruno Suzzarelli, travaille avec le réseau associatif, les écoles, et cherche « *à créer un lien affectif pour se faire adopter* ». Le musée a même constitué un comité d'usagers (toutes catégories sociales confondues) pour discuter régulièrement du projet. Des initiatives tournent les projecteurs vers les citoyens lambda : les Chercheurs de midi, par exemple, vont constituer une sorte de vaste album photo de Marseille en collectant des images auprès de ses habitants. Plus ambitieux encore, un programme de résidences artistiques, nommé « quartiers créatifs », a vu le jour dans les quartiers populaires… et a récemment été dénoncé par des associations locales qui estiment ne recevoir que « *des miettes* » des opérations en cours. Pour ne rien arranger, le réseau associatif redoute la gueule de bois de l'après-2013 et une baisse drastique des subventions municipales.

Marseille la rebelle regarde encore d'un œil méfiant les chantiers en cours. Ce n'est pas un hasard si c'est dans la cité phocéenne que s'est créé pour la première fois un Off face à la programmation officielle d'une Capitale européenne. Se payant même le luxe de chiper au In le nom de domaine internet (vous retrouverez ainsi la programmation du Off sur : www.marseille2013.com).

Année décisive

Tous les acteurs, qu'ils soient In ou Off, abordent l'année 2013 avec une pointe d'appréhension. Les enjeux sont nombreux. D'abord, la ville doit reconquérir durablement son aura culturelle et sa place de leader dans la métropole que contestent Aix et d'autres communes provençales. Mais il y a plus encore. Ce qui se joue, cette année, c'est l'image d'une cité : celle qu'elle renvoie aux autres, celle qu'elle a d'elle-même. Près des fenêtres du J1, un bâtiment réquisitionné par Marseille-Provence 2013 et qui donne une vision panoramique sur le port et la ville, Jean-Pierre Moulères, qui a mené le projet des Chercheurs de midi sourit : « *Tous les bâtiments sur le front de mer ouvrent des brèches. Nous pouvons créer une ville qui regarde à nouveau la Méditerranée, mais qui peut aussi apprendre à se regarder elle-même et à s'aimer.* » ■

^ L'un des grands enjeux de 2013 ? Que les Marseillais s'approprient la fête. Avec notamment les « quartiers créatifs », des artistes, comme ici Martine Derain et la compagnie de danse Ex Nihilo, résident et échangent avec les habitants.

NOUVEAUX LIEUX, NOUVEAUX TEMPS FORTS

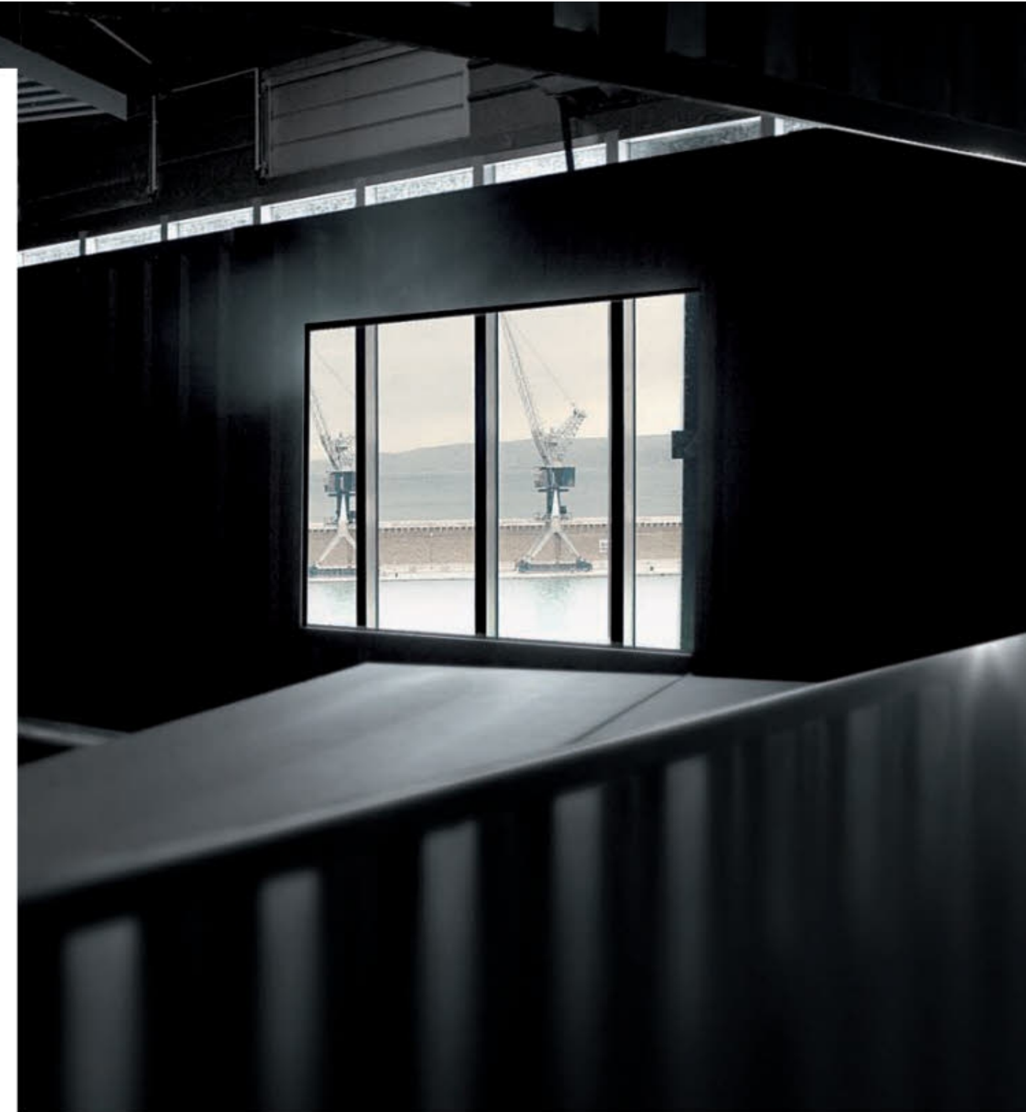
En 2013, Marseille change de peau. Cartographie d'un bastion de la culture en pleine mutation et des événements les plus attendus.



LE MUCEM EN BLEU ET NOIR

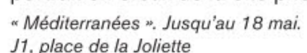
Le nouveau venu le plus attendu de Marseille a pris la forme d'un bloc sombre recouvert d'une peau végétale évoquant le dessin d'un gigantesque moucharabieh. Les lignes du musée national, très sobres, se doublent d'un exploit technologique : tout, ou presque, a été fait en béton, même le pont aérien, gigantesque, qui relie le MuCEM au fort Saint-Jean. Cette structure et des passerelles périphériques favoriseront la circulation, y compris autour du bâtiment. *« Hors la vue des consumérismes technologiques dans une écriture du dense et du fragile »*, précise son architecte Rudy Ricciotti qui souligne l'importance de travailler sur ce projet avec une main-d'œuvre *« très qualifiée et non délocalisable »*. C'est dans ce lieu emblématique de la Capitale qu'aura lieu l'exposition « Le Noir et le Bleu », dont le face-à-face entre Goya et Miró, en préambule, mérite à lui seul le déplacement. L'événement tente de raconter la Méditerranée en s'attachant à différents points de vue et en confrontant souvent celui des « civilisateurs » à celui des « barbares » qui ne sont pas forcément ceux que l'on croit (*lire l'entretien avec Thierry Fabre p. 66*).

« Le Noir et le Bleu, un rêve méditerranéen ». Du 25 mai au 31 décembre. Esplanade du môle J4. www.mucem.org



LE J1, MÉTAMORPHOSE D'UN HANGAR

Situé à quelques vagues du MuCEM, dans un hangar des vastes quais du port de Marseille, le J1 est un espace d'expositions temporaires spécialement aménagé pour 2013. Pas d'architecture de haut niveau, donc, à se mettre sous la dent… mais un panorama qui vaut le coup d'œil, puisque l'on peut suivre, depuis les salles, l'activité portuaire et la déambulation nonchalante des ferries blancs qui viennent accoster sur les flancs du bâtiment. Le lieu, très vaste, accueille un espace d'exposition de 2 500 m² dans lequel se tient notamment, jusqu'au 18 mai, « Méditerranées ». La scénographie, spectaculaire, s'appuie sur des conteneurs, comme ceux utilisés pour le fret maritime, qui racontent, justement, les échanges marchands et culturels via des mosaïques, des enluminures médiévales ou des affiches. À suivre, également, le travail passionnant des Chercheurs de midi. Leur galerie présentera les milliers de photographies récoltées auprès des Marseillais (plongeons, pique-niques, clichés de la tour CMA-CGM, l'immense bureau du quartier d'affaires…) qui brossent un portrait en creux de la cité phocéenne.



« Méditerranées ». Jusqu'au 18 mai.
J1, place de la Joliette

LA VILLA MÉDITERRANÉE ENTRE CIEL ET MER

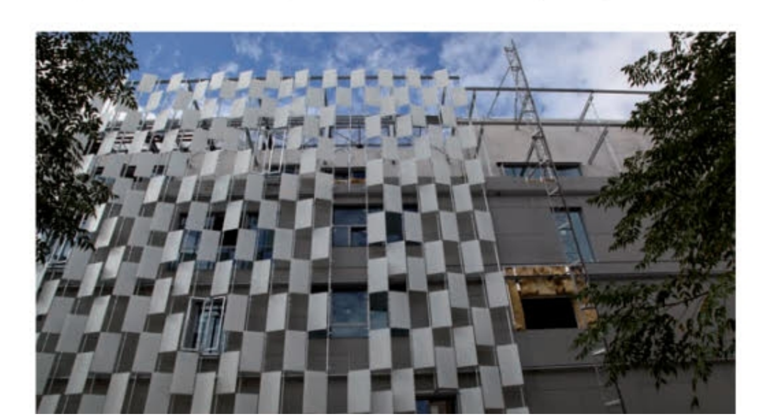
Posée à quelques mètres du MuCEM, la villa Méditerranée (ex-CeReM) a la tête en l'air et les pieds dans l'eau ! Son projet est double : servir d'espace d'accueil pour de nombreuses structures (ONG, réseaux internationaux…) et présenter les enjeux de la Méditerranée contemporaine. Sans collection, sans conservateurs, la Villa cultive sa différence avec son médiatique voisin, tout en partageant avec lui des cycles de spectacles, et notamment un festival du cinéma arabe. Elle propose durant l'année plusieurs parcours, dont le contenu est validé par un comité scientifique (sociologue, géographe…) et mis en scène par des « narrateurs » (réalisateurs, écrivains…). Exemple ? Le parcours « Sous la mer, un monde… » (*photo ci-contre*), un voyage dans les fonds marins concocté par le réalisateur et critique français Alain Bergala, au cours duquel on retrouvera une création de l'artiste catalan Miquel Barceló. Ouverture de la Villa programmée pour la mi-mars.

« Sous la mer, un monde… ». De mi-novembre à mi-février. Esplanade du môle J4.
www.villa-mediterranee.org

LE FRAC, TOUT NOUVEAU, TOUT BEAU… ET UN PEU EN RETARD

Il est très, très peu probable que ce tout nouveau Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur soit ouvert au public à l'heure où vous lirez ces lignes. Le chantier, démarré avec plusieurs mois de retard, est plus lent que prévu… à tel point que, déclaré forfait pour l'opération portes ouvertes de janvier, il ne devrait pas non plus être inauguré le 22 mars comme convenu. Au moins peut-on déjà admirer son étonnante façade, une mosaïque blanche de verre dépoli imaginée par le Japonais Kengo Kuma. À l'intérieur, des espaces d'exposition aux volumes impressionnants, et une nouveauté par rapport à l'ancien Frac situé dans le quartier du Panier : des réserves situées à 19 mètres de profondeur. Toute l'année (du moins à partir de son ouverture), le centre sera associé au projet « Ulysses » qui fédère des lieux de la région pour présenter une partie des pièces acquises depuis trente ans. Parmi les artistes exposés : Claudio Parmiggiani, Philippe Ramette ou encore Barthélémy Toguo.

« Ulysses ». Toute l'année. 1, place Francis-Chirat. www.fracpaca.org



LA TOUR PANORAMA, UN ESPACE GÉANT POUR LA BELLE DE MARSEILLE

Voilà un « *white cube* » qui ressemble réellement à un cube blanc ! Le Panorama, haut de 14 mètres, trône au quatrième étage de la tour, un nouvel espace qui peut accueillir les plus démesurées des installations contemporaines. Il n'y a pas si longtemps, ces bâtiments industriels construits au XIXe siècle servaient encore d'ateliers aux artistes de la friche de la Belle de Mai, un lieu de production et de diffusion artistique touchant autant les arts visuels que les arts du spectacle. Et beaucoup pensent qu'avec cet édifice renouvelé, la friche peut devenir le nouveau poumon arty de la ville. En plus du parallélépipède énorme du Panorama, ce sont quatre plateaux de plus de 600 m^2 qui peuvent en effet être utilisés lors des expositions par les programmateurs. Premier événement du lieu : « Ici, ailleurs » (*photo ci-dessus*), qui présente le travail d'une quarantaine d'artistes contemporains issus de pays méditerranéens. *« L'idée n'est pas de montrer une scène méditerranéenne qui n'existe pas, encore moins une scène arabe,* précise la commissaire d'exposition Juliette Laffon. *Le matériau qu'exploitent les artistes est évidemment ancré dans une réalité locale, mais leurs thématiques sont universelles : l'exil, le voyage, l'identité… »* Ainsi, le travail sur l'hybridation mené par la Française Orlan peut côtoyer la réflexion de Kader Attia, d'origine algérienne, sur l'architecture de Le Corbusier (qui a bâti à Marseille et conçu plusieurs projets pour Alger).

« Ici, ailleurs ». Jusqu'au 31 mars. Tour Panorama, friche de la Belle de Mai, 41, rue Jobin. www.lafriche.org



PARCOURS HORS DES SENTIERS BATTUS

**Galeries, festival Off, rando arty…
Prenez le temps d'un petit itinéraire bis dans la capitale.**





ATELIER DE VISU

Entre galerie et espace de résidence, le lieu créé en 1998 est devenu une institution pour la photo d'auteur. Son secret ? Cinq à six expositions de bonne tenue par an, parfois en association avec des poids lourds de la photographie (telle l'agence Vu). Plus des ateliers de travail avec des signatures (comme Antoine D'Agata, un des fondateurs). L'un de ces *workshops*, labellisé Marseille-Provence 2013, permettra à des étudiants en école de photo issus de treize pays de présenter leur travail le 27 avril à la galerie.

19, rue des Trois-Rois. 10h-12h et 14h-18h (sf dim. et lun.). Tél. : 04 91 47 60 07. www.atelierdevisu.fr





GALERIE OF MARSEILLE

À l'origine de cette galerie posée non loin du Vieux-Port, une association au doux nom de « Bureau des compétences et des désirs », structure de production d'œuvres qui existe depuis près de vingt ans. En créant un espace de diffusion en 2006, l'idée était de permettre aux artistes de gagner en visibilité à Marseille et au niveau international. Pari gagné : la galerie, qui présente notamment le travail de Sarkis ou de l'Italien Michelangelo Pistoletto, s'est invitée à la Fiac à Paris et sur les foires de Chicago, Bâle ou Barcelone. Le gros plus de la galerie ? L'accueil et la disponibilité : ici, on prend le temps de l'explication.

8, rue du Chevalier-Roze. 10h-18h (sf dim. et lun.). 15h-19h le sam. Tél. : 09 53 10 15 26. www.galerieofmarseille.com





ATELIER TCHIKEBE

Un billet de 10 euros au verso duquel est imprimé un billet de 5 euros, un livre, *L'Insurrection qui vient*, écrit à l'encre sympathique et qu'il faut brûler pour en révéler le texte, un sac de frappe pour la boxe signé Louis Vuitton… voilà quelques-unes des créations peu orthodoxes de cet étonnant petit atelier d'impression. À sa tête, deux frères trentenaires, Olivier et Julien, qui partagent une envie commune : s'associer à des artistes contemporains (récemment Virginie Barré ou les frères Ripoulain) pour réaliser des pièces uniques, en se lançant généralement dans de drôles d'expérimentations. La devise de l'atelier ? *« Imprimer tout ce qui est liquide sur tout ce qui est plat »*, du papier au carton en passant par le métal, le bois ou le textile.

*Visite sur rendez-vous uniquement.
4, rue de la Bibliothèque. 9h-18h (sf sam. et dim.).
www.tchikebe.com*





GALERIE GOURVENNEC OGOR

C'est un sacré défi que s'est lancé Didier Gourvennec Ogor. Débarqué de Paris il y a un peu plus d'un an, cet hyperactif a créé une galerie privée près de la Porte d'Aix, dans une rue quasi déserte où l'on s'attend à voir rouler des boules de paille façon western ! Il représente donc aujourd'hui l'une des deux seules galeries à avoir choisi la forme de la société (avec galerie of marseille), c'est-à-dire à se passer de subventions. Mais le galeriste a plusieurs atouts dans sa manche. D'abord, il se trouve à quelques centaines de mètres seulement des nouveaux équipements culturels de la ville. Ensuite, il compte sur son réseau et une expérience solide aux côtés de Roger Pailhas (ancien grand galeriste marseillais), Yvon Lambert (à Avignon) et le couple Vallois (à Paris). Le bel espace qu'il occupe, un ancien garage, lui permet de profiter de 210 m^2 d'exposition sur deux étages, salle de projection vidéo en prime. À prévoir dans sa programmation éclectique mêlant art conceptuel, minimalisme et art urbain, un temps fort en ce début d'année : douze galeries parisiennes (parmi les plus réputées) exposent un de leurs artistes dans ses murs. Paris qui « monte » à Marseille… Les lignes commencent déjà à bouger !

7, rue Duverger. Tél. : 09 81 45 23 80.
10 h-13 h et 15 h-19h (sf dim. et lun.)
www.galeriego.com



MARSEILLE 2013 OFF

C'est une première dans l'histoire des Capitales de la culture : un Off vient jouer les trouble-fête dans la programmation. La philosophie de ces joyeux « pirates » ? Faire n'importe quoi, mais pas n'importe comment. C'est ainsi avec une grande rigueur que le Off organise par exemple une nouvelle édition du Festival du film chiant et ouvre un camping artistique. C'est aussi avec beaucoup de sérieux qu'a été lancé un appel à projets autour de quatre thématiques fortes : Poubelle la Ville (pour évoquer la beauté de Marseille… et sa capacité à être noyée sous les déchets), Mytho City (pour expliquer la mutation d'une ville qui « se la raconte grave »), Kalachnik'Off (la violence, les inégalités) et Merguez capitale (le cosmopolitisme). Le Off s'est même associé officiellement à un « partenaire chouchou », la Banque populaire provençale et corse, qui, en lui apportant une « dot » de 200 000 euros, lui permet de concrétiser ses innombrables projets. Autre gage de qualité, le parrainage amical de grandes gueules de la scène marseillaise, comme le poète Julien Blaine ou l'indispensable architecte Rudy Ricciotti. Un événement qui promet d'être trash, impertinent, fendard… à l'inverse, il faut bien le reconnaître, de la plupart des événements du In. Pour un aperçu de la programmation, rendez-vous sur www.marseille2013.com, nom de domaine déposé par les enquiquineurs.

UNE RANDONNÉE CULTURELLE OÙ L'ART FAIT LE GRAND HUIT

Entre villes, campagne et friches, d'Aubagne à Salon-de-Provence, le GR 2013 est l'un des projets les plus originaux de Marseille 2013 : 360 kilomètres de chemins de randonnée jalonnés d'interventions artistiques. Visite guidée avec l'un de ses concepteurs.

Martine Guilcher INTERVIEW

Le GR 2013 ? Un chemin de grande randonnée périurbain qui forme une gigantesque boucle reliant tous les territoires de Marseille-Provence 2013. L'objectif : faire découvrir la région autrement, avec le concours d'artistes-marcheurs. Explications.

ARTS MAGAZINE ▪ Concrètement, en quoi consiste ce GR 2013 ?

LOÏC MAGNANT ▪ Avant tout, un itinéraire de 360 kilomètres qui raconte la métropole, allant d'Aubagne à Salon-de-Provence en passant par Marseille, Aix et Istres. Le GR n'a fait que révéler le grand huit, le signe de l'infini, avec ses deux boucles qui viennent se croiser à la gare d'Aix-en-Provence TGV, épicentre situé en pleine garrigue. Il pose la question de la redécouverte de notre région.



Comment en est née l'idée ?

C'est l'éditeur Baptiste Lanaspeze qui a imaginé ce GR dans le but non pas de s'échapper mais d'assumer l'endroit où l'on vit. Ce territoire s'appuie sur une pratique de la randonnée très développée. La région compte 8000 licenciés et 118 clubs, dont le premier a été fondé en 1897 par Paul Ruat, (déjà) un éditeur. Nous avons associé cette pratique ancestrale de la rando avec une scène artistique, à Marseille et en Europe, qui utilise la marche à pied dans le processus de création ou dans la confrontation de l'œuvre avec le public.

Quels rapports entre la marche et l'art ?

Les artistes se servent de plus en plus la marche à pied, mais avec une approche différente du land art. Là, il s'agit plus d'une manière de mettre le paysage en récit en marchant. Pour que le promeneur crée son œuvre en symbiose avec son environnement…

Vous voulez dire que ce GR est un musée à ciel ouvert ?

Les excursionnistes du XIXe siècle ont bousculé les pratiques de la marche, à une époque où on ne partait pas randonner en famille. Ce mouvement a questionné le romantisme sur la beauté de la nature. Il a donné envie aux artistes de la peindre, de la prendre à témoin. Aujourd'hui beaucoup d'artistes marchent en ville ou sur les friches périurbaines pour les faire parler.

Quels artistes-marcheurs ont collaboré au projet ?

Ils sont une dizaine. Hendrik Sturm a, par exemple, fait des carnets de repérage du GR en Provence grâce à ses enquêtes mille-feuilles. Il a permis de découvrir, au moyen d'une photo, qu'à la place de l'actuelle gare d'Aix TGV, 20000 G.I.'s avaient creusé un théâtre de verdure sur le plateau de l'Arbois il y a cinquante ans. Il y a aussi le collectif Safi avec son projet de paysages gustatifs ou « comment manger le paysage ». Ils créent des parcours,

LOÏC MAGNANT

CHEF DE PROJET À MARSEILLE–PROVENCE 2013
ET EN CHARGE DU GR 2013



^ Entre le Vieux-Port et la corniche du Prado, la corniche de Rognac est l'un des points de passage du GR 2013.

éditent des cartes, valorisent le patrimoine végétal sauvage, des friches aux frontières de la ville. Christine Breton défend ses balades patrimoniales. Les circuits de Radio Grenouille sont sonores. Et Mathias Poisson, fondateur de l'insolite Agence touriste, développe un concept de « touriste à domicile » qui questionne les modes de représentation de la promenade autant par l'écriture, l'image que la performance. Sans oublier le montreur d'ours en béton Nicolas Mémain. Cet architecte a, pendant sa formation, archivé tous les plans. Aujourd'hui il nous montre les ensembles immobiliers, les cités du quartier nord, avec un regard neuf. On voit les barres comme des monuments historiques, c'est passionnant. On comprend que l'architecte Georges Candilis, disciple du Corbusier, a voulu recréer les liens entre l'urbanisme et l'architecture. On se rend compte par exemple qu'il a gardé la palombière et le jardin de la bastide d'origine dans la cité de La Viste. Il vous promène à travers la poésie. Je vous garantis qu'il parvient à vous faire palpiter devant des tours HLM. Cette cité est en rupture avec la logique verticale du Corbusier, avec ces immeubles d'inégale hauteur. La rythmique des tours rappelle les créneaux qui se trouvaient à l'entrée de Marseille.

Au delà de la représentation d'œuvres d'art dans le paysage, quelle est la dimension culturelle de ce nouveau GR ?

C'est un prétexte à une autre approche de la Capitale européenne, grâce aux projets artistiques qui jalonnent le parcours. Cela permet de prendre la culture dans un sens plus large. Et de montrer à tous la dimension culturelle de ce territoire. Le randonneur bascule en permanence entre le milieu urbain et la campagne. Il passe d'un centre commercial à des friches, au tracé d'une ancienne voie ferrée, au lit d'un ex-canal débouchant sur la ville pour reprendre une série de traverses que même les Marseillais ont oubliées. Ce fil rouge poétique explore les franges de la ville. Il était insoupçonnable auparavant. C'est un mode d'emploi pour mettre en scène les œuvres qui existent.

Tous les itinéraires partent à la découverte d'un pays. Qu'est-ce que celui-ci a d'original ?

C'est le premier GR ville/nature et périurbain, un combiné qui n'existait pas jusqu'à présent. Un GR, c'était soit urbain soit rural… À l'image de notre terroir : on connaît la Provence, ses mas, sa lavande, ses oliviers, ses calanques, ses massifs, mais au delà de ces symboles, on oublie l'autre grande réalité de notre pays, l'industrie. Il s'agit de l'une des contrées les plus urbanisées de France, où la patte de l'homme a beaucoup modifié le paysage. Y compris dans ces endroits qu'on imagine à tort naturels. Le GR raconte le passé comme le présent. Il révèle par exemple une parcelle de 500 mètres où la terre est restée rouge : ce sont les séquelles d'une industrie de bauxite et des camions qui déversaient leurs cargaisons de résidus d'alumine. Ce qui donne ces panoramas de boue incarnat aujourd'hui. Rares sont ceux qui savent que l'étang de Berre (la plus grande mer intérieure en France) ne baigne pas qu'un littoral industriel, mais aussi des coins de paradis ! ■

MARSEILLE, CE SONT CEUX QUI LA FONT QUI EN PARLENT LE MIEUX

Ils travaillent depuis longtemps dans la ville, ou seulement depuis quelques années. Mais tous ont mis les mains dans le cambouis de l'opération « Capitale ». Ils témoignent.

RUDY RICCIOTTI

ARCHITECTE DU MUCEM

ARTS MAGAZINE ▪ **Le contexte du port de Marseille, un lieu chargé d'histoire, de sens, a-t-il eu une incidence sur votre travail ?**

RUDY RICCIOTTI ▪ Ce projet a 10 ans déjà… Nous y avons travaillé avec anxiété. C'est un site historique chargé de violence, lui-même fondé sur une notion de luttes contre la République. Le fort Saint-Jean, où furent brûlés les soldats jacobins, était plus chargé de défendre Marseille contre elle-même que contre les agressions venues de l'extérieur. D'ailleurs personne n'a jamais voulu envahir la ville ! Le capitaine d'armes du fort s'en souvient encore, lui qui vit ses tripes fumantes promenées au bout d'une fourche par les Marseillaises en fureur.

Dans ces conditions, il fallait faire face à un sentiment d'inquiétude, sans aucune vision de ce qu'il y avait à réaliser. La commande était inquiétante en elle-même. Qu'est ce qu'un musée national anthropologique ? Se sont alors posées les questions suivantes : Où est le contexte ? Quelle architecture quand tout est déjà là ? Des interrogations qui naviguent avec le doute. La question existentielle prend toujours l'architecture à l'estomac.

Vous souhaitiez bâtir un espace qui n'effraie pas les visiteurs, quelles solutions avez-vous trouvé ?

Un nouveau territoire est proposé aux Marseillais. Depuis le quartier populaire du Panier, un parcours gratuit via le fort Saint-Jean et le MuCEM permettra d'aboutir à l'espace public du J4. Ainsi naîtra une porosité sociale à ce vaste territoire jusqu'alors interdit. Les transparences visibles depuis les passerelles périphériques (gratuites d'accès) vers les activités muséales seront les mains tendues de la culture vers la jeunesse. Là est aussi l'objectif politique d'un musée national.

Pour vous, ce lieu neuf porte-t-il un projet politique ?

La finalité d'un musée est toujours politique. Le destin du MuCEM est d'être politique le jour et poétique la nuit. À l'image de l'activisme amoureux : minimum de jour et maximum la nuit. C'est plus naturellement républicain que l'inverse.

JEAN-PIERRE MOULÈRES

CONCEPTEUR DU PROJET ARTISTIQUE DE PARTICIPATION CITOYENNE LES CHERCHEURS DE MIDI



ARTS MAGAZINE ▪ Quelle image avez-vous de Marseille ?

JEAN-PIERRE MOULÈRES ▪ Je suis d'un autre Midi, Toulousain d'origine. Toulouse est d'influence espagnole. J'imaginais Marseille plus tournée vers l'Italie, sœur miroir de Naples. Et après y avoir habité huit années, je ne pense pas m'être beaucoup trompé. Mais il faut passer du temps dans la ville pour la comprendre. Cette cité a un intérêt pour la culture, bien qu'il n'y ait pas ici les grands musées qu'on trouve ailleurs. Elle est remplie d'associations, de petites structures qui font beaucoup.

Qu'attendez-vous de 2013 ?

Quels que soient les plans qu'on puisse prévoir, ils seront déjoués. Marseille est une ville frondeuse où l'on ne sait jamais comment les choses vont se dérouler. Il y a beaucoup de râleurs, de frustration… mais je pense tout de même que la Capitale va fonctionner. D'abord, parce que c'est une cité qui intéresse (à défaut d'attirer) ses visiteurs. Les Marseillais aussi sont passionnés : je n'ai jamais vu une ville dont les habitants parlaient autant !

Les Marseillais reprochent à l'équipe qui a travaillé sur la Capitale d'être trop parisienne…

J'ai en mémoire une anecdote. Peu de temps après mon arrivée dans la ville, je me suis retrouvé au supermarché derrière une Parisienne qui s'est mise à râler parce que la caissière n'allait pas assez vite à son goût. La caissière est restée indifférentwe et a glissé à sa collègue : « Elle va nous apprendre comment vivre ? On lui a demandé de descendre ? » Les Marseillais sont très fiers… et en même temps les premiers à se critiquer eux-mêmes. La constitution de l'équipe de Marseille-Provence a peut-être été un peu maladroite, mais, entre eux, les Provençaux se seraient sans doute écharpés pour des questions de fiefs, de territoires.

⌄ **Week-end à Beauduc**, de Sylvie Kinziger-Pastor, une des photos du gigantesque album participatif des Chercheurs du midi.

THIERRY FABRE

COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION « LE NOIR ET LE BLEU »,
AU MUCEM, CRÉATEUR DES RENCONTRES D'AVERROÈS



ARTS MAGAZINE ▪ Comment se porte la culture à Marseille ?

THIERRY FABRE ▪ Tout dépend de quelle culture on parle. Si l'on pense à la culture comme mémoire, celle de Marseille est blessée à cause de son passé colonial. Si l'on entend par culture, la culture au quotidien (manger, habiter…), elle est très vigoureuse. Si l'on considère enfin la production intellectuelle et artistique de la ville, Marseille offre une réalité contrastée, plus surprenante que ce que l'on peut croire. Tous les participants extérieurs des rencontres d'Averroès sont ainsi stupéfaits de voir 1 200 personnes assister à des débats pointus. La ville mérite qu'on la regarde d'un peu plus près, notamment parce que sa mixité culturelle (elle abrite d'importantes communautés italienne, comorienne, arménienne, maghrébine…) en fait un laboratoire de ce qui se trame au niveau national.

Qu'attendez-vous pour 2013 ?

Une métamorphose de la ville, avec de nouveaux équipements durables. Une métamorphose des mentalités : plus d'hospitalité. Il faut qu'on prenne conscience que Marseille peut être à sa façon une grande ville de culture. Il faut aussi transformer les peurs en espoirs : que la Méditerranée devienne un horizon à partir duquel on construit un avenir.

Sur quel principe est fondé votre exposition « Le Noir et le Bleu » ?

Le MuCEM est un musée non pas de la civilisation mais des civilisations. L'idée est de montrer que l'histoire qui traverse la Méditerranée a un envers et un endroit, qu'il est possible de renverser les regards. Nous allons évoquer par exemple les conquêtes napoléoniennes, soutenues par une philosophie civilisatrice… et les violences des troupes illustrées par Goya. La conquête de l'Égypte vue par les conquérants et par les Égyptiens. Il s'agit de questionner l'idée même de civilisation qui n'est parfois pas très loin de la barbarie.

BRUNO SUZZARELLI

DIRECTEUR DU MUCEM

ARTS MAGAZINE ▪ Comment expliquez-vous la situation difficile des arts visuels à Marseille ?

BRUNO SUZZARELLI ▪ D'abord, Marseille est une ville pauvre. Le revenu moyen y est 15 % inférieur au revenu moyen national. La ville a aussi pris conscience un peu tard que la culture pouvait être un formidable levier économique. Est-ce que la crise de la culture est liée à l'offre d'expositions ou à la demande des Marseillais ? Je pense personnellement que c'est une combinaison des deux et que la pratique muséale n'est pas dans les gènes de la cité phocéenne. C'est pour cela que le MuCEM est un enjeu pour nous.



ARTS MAGAZINE • Que représente Marseille, pour vous ?

GILLES BARBIER • Des avantages et des inconvénients. Pour ceux, qui, comme moi, ont besoin de beaucoup d'espace, c'est parfait. Marseille est idéale comme ville de production : tout est moins cher, l'immobilier ne coûte rien. Je pense qu'à nombre d'assistants et à surface égale, il y a un différentiel de 5 000 à 6 000 euros par mois avec Paris. L'inconvénient, c'est qu'ici il n'y a rien ! Pas ou peu de galeries, un musée d'Art contemporain mort, un Frac qu'on attend…

Comment se porte l'art à Marseille ?

Il se portait mieux du temps de Blistène (ndlr : Bernard Blistène a été directeur des musées de Marseille de 1990 à 1996). Il y avait alors une intensité dans la ville. Aujourd'hui, les budgets de toutes les institutions se sont ratatinés. Il y a 2013, bien sûr… mais en 2014, j'ai entendu dire que certains lieux n'auraient même pas de quoi se payer une femme de ménage ! À côté des musées, il y a plusieurs associations qui font un boulot monstrueux avec peu de moyens pauvres, comme Triangle et Astérides qui sont toutes deux installées à la Friche. Le vrai problème est que les arts visuels ne constituent pas un enjeu pour la municipalité.

Quels souvenirs gardez-vous de votre arrivée dans la ville ?

Je me rappelle qu'en descendant de la gare, je m'étais dirigé vers le quartier de la Joliette : j'avais été secoué par la pauvreté, les voitures cramées… mais j'ai compris plus tard qu'il ne fallait pas s'arrêter à cet aspect superficiel des choses. Par exemple, la ville inspire naturellement le bénévolat et le don de soi. C'est un bordel ambiant, certes, mais qui a ses avantages : les structures ne figent pas les choses, ici le réel est une sorte de Malabar qu'on étire comme on veut. Je me souviens d'expositions pour lesquelles on invitait Philippe Mayaux, Philippe Ramette… On payait les billets de train, un cubis de rouge pour le vernissage, et c'était la fête.



GILLES BARBIER

ARTISTE QUI TRAVAILLE À MARSEILLE DEPUIS VINGT ANS, PRÉSENT DANS L'EXPOSITION « ICI, AILLEURS »



Qu'attendez-vous de 2013 ?

2013 va donner un grand coup de projecteur sur Marseille, et la ville en a besoin. On la lie trop souvent à la criminalité… Le pari, c'est qu'elle soit de nouveau l'une des grandes capitales de la Méditerranée comme Gênes ou Barcelone. Avec les nouveaux équipements, tout est en place pour constituer un pôle culturel et économique qui améliore son sort.

Comment espérez-vous ouvrir le MuCEM aux Marseillais ?

Nous nous adossons au fort saint Jean, moins intimidant qu'un musée, qui attirera la clientèle des monuments historiques. Nous souhaitons surtout que le MuCEM devienne une cité culturelle, c'est-à-dire un endroit qui n'accueille pas que des expositions mais aussi des débats, des rencontres, des spectacles… Bref, qu'il soit un lieu de vie, une sorte de centre Pompidou marseillais.

MAGAZINE



> Antoine Watteau, *La Déclaration attendue* *(lire p. 82)*



^ Étrange et familier
Un lustre brisé qui continue d'éclairer, un parquet soufflé par le vent *(page de droite)* ou cette maison dont ne subsistent plus que les gouttières : nombre d'œuvres de l'artiste partent du familier pour basculer dans l'étrange.

maison de la sorcière, 2011, gouttières en zinc, dim. variables

v Intouchable
Un simple tapis ? Les brins de laine de celui-ci ne sont pourtant pas tressés, ce qui le rend impossible à arpenter sans le détruire. Une fragilité au cœur des préoccupations de Dominique Ghesquière.

tapis, 2001, laine, 3 x 180 x 255 cm

DOMINIQUE GHESQUIÈRE
FRAGILITÉ CONTEXTUELLE

Aller à Vassivière, petite île artificielle cachée au cœur du Limousin, n'est pas chose aisée. Le trajet vaut pourtant le détour puisque ce site exceptionnel accueille jusqu'au 31 mars une sélection d'œuvres inédites de Dominique Ghesquière.

Isabelle Giovacchini TEXTE



‹ *parquet,* 2009, lattes de pin, dim. variables

Fin 2012, le Centre international d'art et du paysage de Vassivière a accueilli en résidence Dominique Ghesquière. L'artiste a ainsi pu s'imprégner du contexte si particulier du site pour livrer « Terre de profondeur », une vaste exposition monographique qui s'accorde à l'esprit du lieu. Déroutant.

ARTS MAGAZINE • **Vos œuvres ont souvent pour point de départ des objets usuels et des matières élémentaires. Vers quoi les faites-vous basculer ?**
DOMINIQUE GHESQUIÈRE • J'avance à tâtons dans une expérience sensible de ce qui m'entoure. Les objets du quotidien ont été les premiers à venir à ma rencontre comme *tapis*, fait de brins de laine rassemblés mais non tressés, ce qui le rend impossible à arpenter. Je redonne à voir des choses qui constituent notre quotidien et que nous ne voyons plus. Dans mon travail, la matière elle-même acquiert une fragilité et une sensibilité comme si elle était de l'ordre du vivant. Les frontières habituelles s'estompent entre le vivant et le non-vivant, l'humain et la matière.

Est-ce une façon de rendre le réel fragile ?
C'est paradoxal. Par exemple, *terre de profondeur* est un sol en terre cuite craquelé. Plutôt imposant par ses dimensions et son poids, il est toutefois doté d'une évidente fragilité. Il pourrait continuer à se fendre sous les pas. Pourtant, ce matériau est habituellement utilisé pour revêtir des sols ; sa solidité ne fait pas de doute. En fait, il me semble que la fragilité se trouve en nous, dans l'illusion que nous maintenons d'un réel concret et immédiat, facilement disponible. +

À VOIR

Dominique Ghesquière. Terre de profondeur
JUSQU'AU 31 MARS

CENTRE INTERNATIONAL D'ART ET DU PAYSAGE, BEAUMONT-DU-LAC
11h-13h et 14h-18h (sf lun.).
1,50 €/3 €.
Tél. : 05 55 69 27 27.
www.ciapiledevassiviere.com

Vos sculptures et interventions sont parfois presque invisibles (*fêlure*). Prenez-vous en compte l'idée que celui ou celle qui regarde puisse les « rater » ?
Il y a de l'invisible partout et tout le temps. Je suis persuadée que nous n'arrêtons pas de « rater du visible ». Cela me fait penser que bien des œuvres d'art rendent visible ce qui est invisible, et c'est même là leur intérêt principal. *fêlure*, que vous citez, une simple bande de papier d'aluminium placée perpendiculairement à un carreau de fenêtre, matérialise cet espace vide qu'est une fêlure.

Vos pièces, toujours à la limite de l'instable, sont-elles des points d'équilibre juste avant ou juste après la catastrophe?
Certaines d'entre elles condensent plusieurs temporalités. Ainsi, mon *feu de bois* est en attente. Ses branches sont déjà consumées, transformées en charbon, mais leur forme est encore intacte. Ici, la question est de savoir si le feu a déjà eu lieu ou bien s'il va avoir lieu.

Peut-on parler d'inquiétante étrangeté ?
Quelques-unes de mes pièces peuvent évoquer l'étrangeté, comme *maison de la sorcière*, une demeure perdue dans les bois dont il ne reste que les gouttières, *parquet*, faite de lattes dispersées dans l'espace comme soufflées par une rafale, ou encore *lustre*, qui a perdu ses verreries, y compris les verres des ampoules mais qui continue d'éclairer. Ces œuvres ressemblent à des scènes oniriques. Elles ont pourtant un point de départ familier identifiable. C'est peut-être de l'attention soudaine portée à ces choses si connues que naît le sentiment d'étrangeté. Cependant, contrairement aux images des rêves qui appellent une interprétation, mes créations demeurent opaques, elles résistent au langage.



Une fragilité paradoxale
Cette œuvre qui prête son nom à l'exposition de l'artiste à Vassivière donne l'idée d'un sol qui pourrait continuer à se fendre sous les pas malgré la robustesse de son matériau et ses dimensions imposantes.
terre de profondeur, 2013, terre, 3,5 x 1980 x 980 cm

Votre exposition à Vassivière est directement liée au contexte du centre d'art. Pouvez-vous m'en dire plus ?
Le paysage de l'île n'existait pas avant les années 50. Il a été fabriqué au moment de la construction d'un barrage par EDF. Pour cette exposition, j'ai conçu un ensemble d'œuvres nouvelles inspirées de cette situation. Ainsi, *terre de profondeur*, la couche de terre dont j'ai déjà parlé, envahit la Nef du bâtiment. Le chauffage et la sécheresse l'ont craquelée, mais c'est la terre elle-même qui a dessiné son réseau de fentes profondes. Elle évoque le fond du lac réapparu au grand air lors d'une vidange en 1995, un paysage à l'origine visible mais rendu invisible par l'apparition du nouveau panorama.

Travaillez-vous toujours de façon contextuelle ?
Je ne crois pas du tout qu'il y ait un monde extérieur, une sorte de décor dans lequel je pourrais exprimer un point de vue totalement indépendant et détaché. Je travaille très souvent en résidence, sur le lieu même de l'exposition. Chaque fois, j'ai du temps pour m'imprégner de son environnement particulier, proche ou éloigné, de son histoire et de son présent. Cela me permet de mieux ressentir mon appartenance à l'univers qui m'entoure.

Vos travaux intègrent donc le cadre qui les constitue ?
Sur l'île de Vassivière, en effet, l'architecture très forte du CIAP a induit leur forme. Mes travaux s'y sont infiltrés. En Chine, on parle de « paysage emprunté » lorsqu'un jardin inclut des parties de paysages distantes en dehors de ses limites. J'ai également « emprunté » l'environnement d'une certaine manière. ■

⌄ En attente
Dominique Ghesquière joue sur les ambiguïtés pour introduire une touche de mystère. Ce feu, par exemple : a-t-il déjà eu lieu ou est-il en attente d'une allumette ?
feu de bois, 2010, branches de filaire, dim. variables





Une biche isolée sous un arbre déraciné, portant dans ses branches des têtes d'oiseaux qui se balancent au gré des courants d'air du château.

JULIEN SALAUD ET LA BÊTE HUMAINE

Cerf, biche et faon gambadent au château de Chambord. Non pas dans l'immensité du domaine arboré, mais dans les deux étages de la demeure royale. Cet étrange bestiaire est l'œuvre de Julien Salaud, jeune artiste français, adepte de la transe comme de la danse chamanique, et nostalgique d'un temps ou l'homme vivait en harmonie avec son environnement.

Sabrina Silamo TEXTE

Un dossier épais de plus de deux cents pages portant des traces de boue *(« non, de latérite, une terre rouge de Guyane »,* précise l'intéressé) scelle le sort de Julien Salaud. Envoyé à Stéphane Corréard, commissaire artistique du Salon de Montrouge, il met un point final à l'escapade guyanaise de l'étudiant parisien, chargé d'études sur la faune sauvage depuis trois ans au sein de l'Office national des forêts, après une ultime épreuve.

« J'étais seul dans la jungle, pour une mission de trois-quatre mois, loin de la route et du premier village. Et dans le silence le plus total car mon travail consistait à compter les animaux. C'est là que j'ai été piqué par les mouches à feu (des guêpes). Elles m'ont attaqué les mains et le bras droit. J'ai passé plus d'une heure dans les vapes. Puis, péniblement, j'ai réussi à retourner au campement où j'ai déliré pendant trois jours : j'ai entendu la pluie s'annoncer et faire sourire les arbres. Et j'ai vu l'eau tomber en rideau. » Cette piqûre, l'introduction d'un élément étranger à l'intérieur d'un corps, c'est l'événement qui sous-tend toute la pensée de Julien Salaud et oriente les tâtonnements artistiques de ce faux garde forestier/vrai étudiant en arts plastiques vers un travail tout entier axé sur la question de la perméabilité de la peau, de la porosité du corps, qu'il soit humain ou animal.

Bad trip et transhumanisme

« Grâce aux relations de ma famille en Guyane, j'ai pu assister à certains rites d'initiation. C'est dans ce sens que j'ai interprété mon délire solitaire. Comme un passage. +

REPÈRES

1977 Naissance à Paris

2009 Master d'Art contemporain et nouveaux médias, à l'université de Paris 8

2010 Participe au 55e Salon de Montrouge : lauréat du Prix du conseil général des Hauts-de-Seine

2012 Première exposition personnelle, galerie Suzanne Tarasieve, Paris

Vit et travaille à Orléans



Tout en perles de rocaille, une biche cousine de celle qui trône à Chambord sous le plafond à caissons sculptés aux armes de François Ier.

Constellation de la biche [détail], 2012, taxidermie, clous, fils de coton, perles de rocaille, colle.



Farandole de figures hybrides, cousues de fil blanc, qui surgissent de la pénombre.

Danseurs étoiles et *Scène érotique (cerf)*, 2012, panneau en contreplaqué marine, peinture écologique noire satinée, clous, fil de coton, colle.

+ *Après ce mauvais trip, j'ai décidé de me servir de l'animal comme d'un amplificateur du monde imaginaire. Comme l'ont fait avant moi Kiki Smith, Annette Messager, Claire Morgan et surtout Jan Fabre… des artistes qui m'ont donné du grain à moudre en proposant des œuvres assez souterraines qui provoquent des fantasmes, des sentiments… C'est leur exemple que je veux suivre, en tenant compte de mes capacités pour laisser aux images la possibilité d'apparaître. »*

Soit des biches et autres cervidés, autant de silhouettes clouées et cousues de fil blanc sur un fond noir et mat, faiblement éclairées par un faisceau lumineux. Comme dans cette *Grotte stellaire* – enfouie dans les sous-sols du palais de Tokyo (jusqu'au 31 mars) – qui évoque Lascaux. Ce n'est certes pas un hasard: Julien Salaud s'est en effet inspiré des travaux de l'ethno-astronome Chantal Jègues Wolkiewiez. La chercheuse considère que les points principaux de la Salle des taureaux correspondent à la disposition des étoiles dans le ciel. Cette projection astrale renvoie selon l'artiste aux peintures rupestres, premières images de l'histoire de l'art, mais aussi premières dissociations du corps et de l'esprit. Ce qu'il appelle *« le transhumanisme: quand l'esprit s'évapore du corps »*.

L'influence de Jan Fabre et l'existence de Dieu

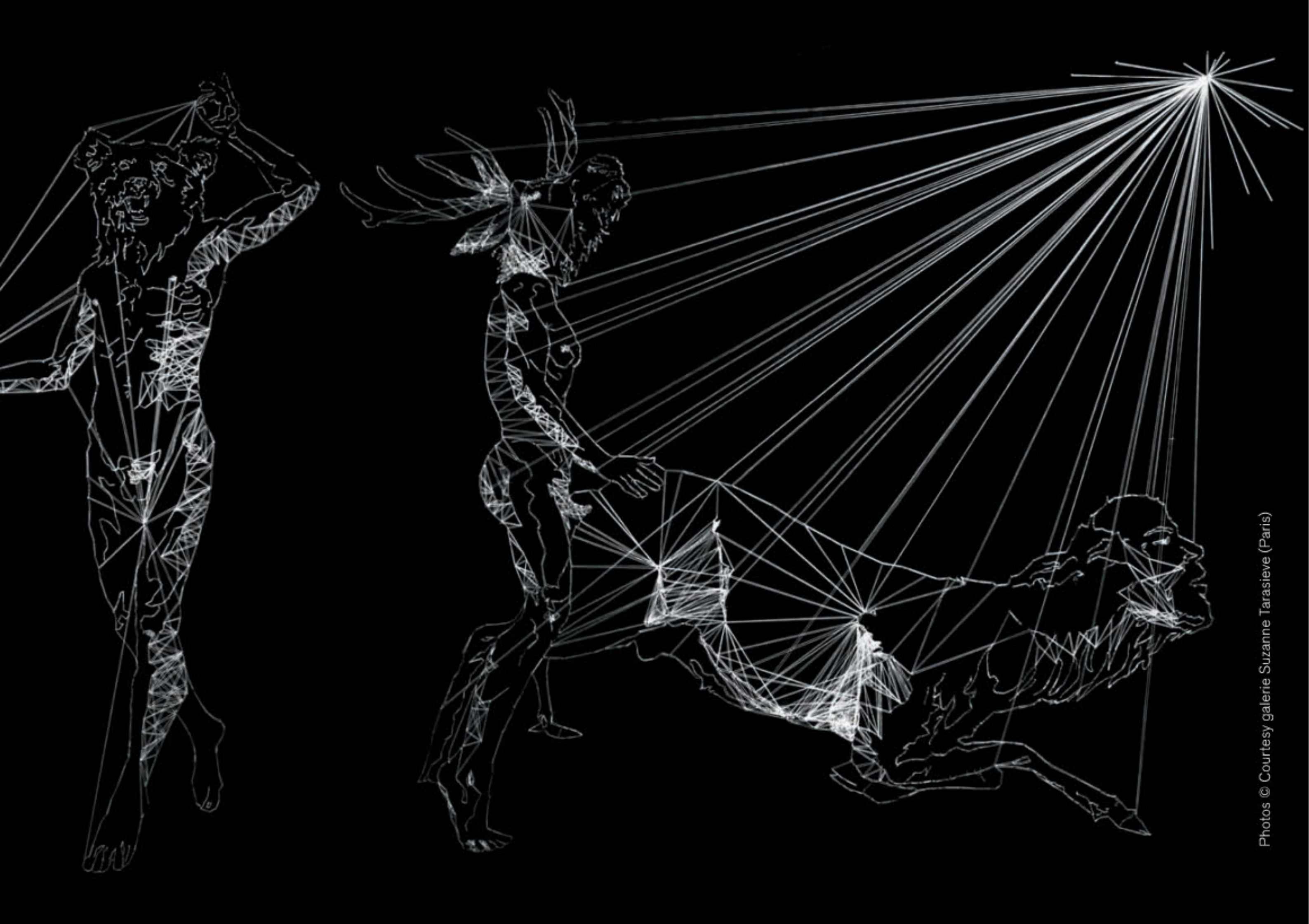
« J'ai suivi un cursus scientifique. Avec d'un côté, la science dure représentée par la biologie et de l'autre la science molle, l'ethnographie. Ma pensée est donc raisonnée et cartésienne. Mais par l'intermédiaire de Fabre, je me suis posé des questions à propos des fantômes, des démons, des anges, de Dieu… Et aujourd'hui, je ne peux pas nier la possibilité de leur existence. »

Faut-il en chercher la trace dans ces constellations animales qui surgissent dans la pénombre ou dans ces insectes naturalisés qu'il crucifie avec la minutie d'un entomologiste? Dans cette confrontation à la nature, Julien Salaud ambitionne de toucher l'homme dans son péché d'orgueil, de stigmatiser la vanité de ses ambitions et de démontrer la fragilité de sa destinée. Et ainsi de lui faire retrouver l'humilité.

À l'appui de sa théorie, Julien Salaud, feuilletant un carnet à dessins *« ou plutôt un cahier à idées »*, en extrait alors un court texte de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss daté de 1963 (stigmatisant l'attitude de l'homme occidental qui s'arroge le droit de séparer radicalement l'humanité de l'animalité, en accordant à l'une tout ce qu'il retire à l'autre) qu'il récite tel un mantra.

Une question d'éthique

« Si la matière et l'esprit sont liés, est-ce qu'après la mort, la vie ressurgit? » Pour trouver la réponse, Julien Salaud, qui se définit comme un naturaliste, en conclut qu'*« il faut y mettre les mains et comprendre ce*


Photos © Courtesy galerie Suzanne Tarasieve (Paris)

qu'est le moisi, le pourri ». Joignant le geste à la parole, il utilise des pigeons momifiés découverts dans un grenier qu'il attache les uns aux autres – à l'aide de nœuds appris en Guyane –, créant ainsi des figures hybrides qui oscillent entre la vie et la mort. *« Il existe deux écoles,* poursuit Julien Salaud. *Celle de Gunther von Hagens, un professeur allemand qui assimile la mort à une prison de résine* (ndlr : grâce à la technique de la plastination, comparable à la momification ou à l'embaumement des corps. Elle permet de conserver un cadavre en durcissant ses tissus par l'imprégnation de substances chimiques qui préservent les organes de toute dégradation). *Ou celle de Jan Fabre, dont les anges passent d'un monde à l'autre. J'aime sa façon d'appréhender la mort comme s'il s'agissait de la fin d'un cycle, un passage… »* Et le trentenaire de préciser : *« De notre concept d'envisager la mort dépend notre concept de la vie. C'est une question d'éthique. »*

Devenir propriétaire de son imaginaire

Quant à Julien Salaud, il est son premier cobaye. L'homme mange bio, ne prend pas de drogue et pratique le yoga. *« J'essaie d'avoir des rapports sains avec autrui basés sur la liberté, la justice, l'entraide,* avoue-t-il. *C'est ma manière de transmettre des choses constructives face à la montée des intolérances. »* Son point de vue se révèle donc tout autant écologique que politique. *« Une œuvre d'art peut permettre aux gens de redevenir propriétaire de leur imaginaire,* commente Julien Salaud. *Ce qui m'intéresse c'est la question de la contagion entre le masculin et le féminin, l'humain, l'animal et le végétal. »* L'art de la métamorphose chez l'animal humain. ■

À VOIR

Bambi et les danseurs étoiles, opus 2

DOMAINE NATIONAL DE CHAMBORD
Jusqu'au 28 février
9 €/11 €. 10h-17h.
Tél. : 02 54 50 40 00.
www.chambord.org

Grotte stellaire

SALLE ALICE GUY, PALAIS DE TOKYO, PARIS
Jusqu'au 31 mars
13, avenue du Président-Wilson
12h-24h (sf mar.). 8 €/10 €.
tél. : 01 81 97 35 88.
www.palaisdetokyo.com

POINT DE VUE

Chaque génération réinvente le monde, tourne la page, refuse « l'héritage » ? Dans les faits, l'histoire de l'art constitue une fabuleuse banque de données pour les artistes. Ils y trouvent des grands-pères ou des pères sur mesure et entretiennent des relations privilégiées avec certaines œuvres. Des choix dessinant un musée intime que la critique d'art Élisabeth Couturier nous propose de découvrir chaque mois dans cette rubrique.



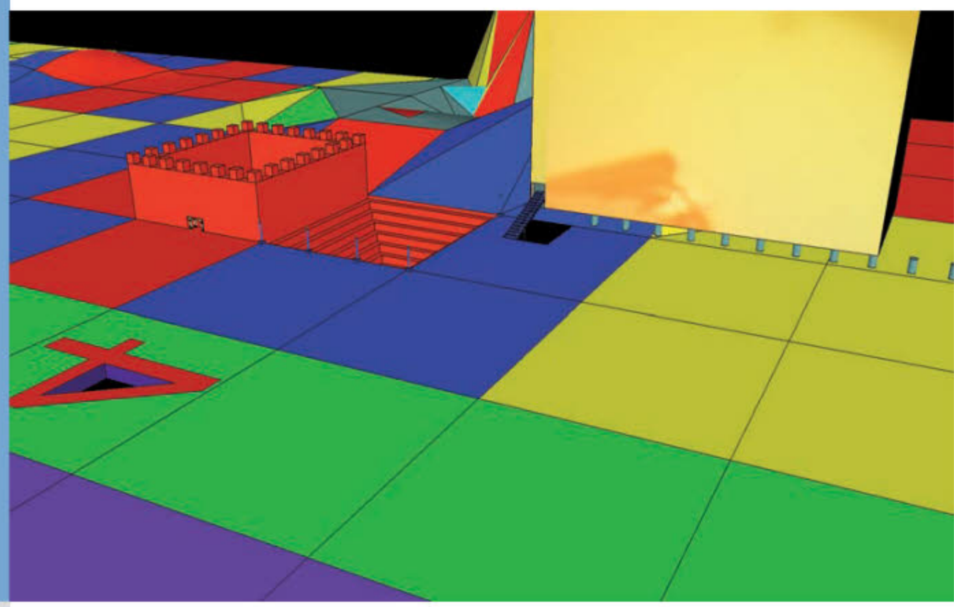
LE MUSÉE SECRET DE BERNARD JOISTEN

Élisabeth Couturier TEXTE

À VOIR

Dust & Diamonds. Bernard Joisten
Jusqu'au 28 février

HÔTEL SCRIBE, PARIS
1, rue Scribe, 9ᵉ.
Tél. : 01 44 71 24 24.
www.hotel-scribe.com



> **ATX-4,** 2012, film HD, durée : 5min

v **DSC4782,** 2009, peinture sur résine



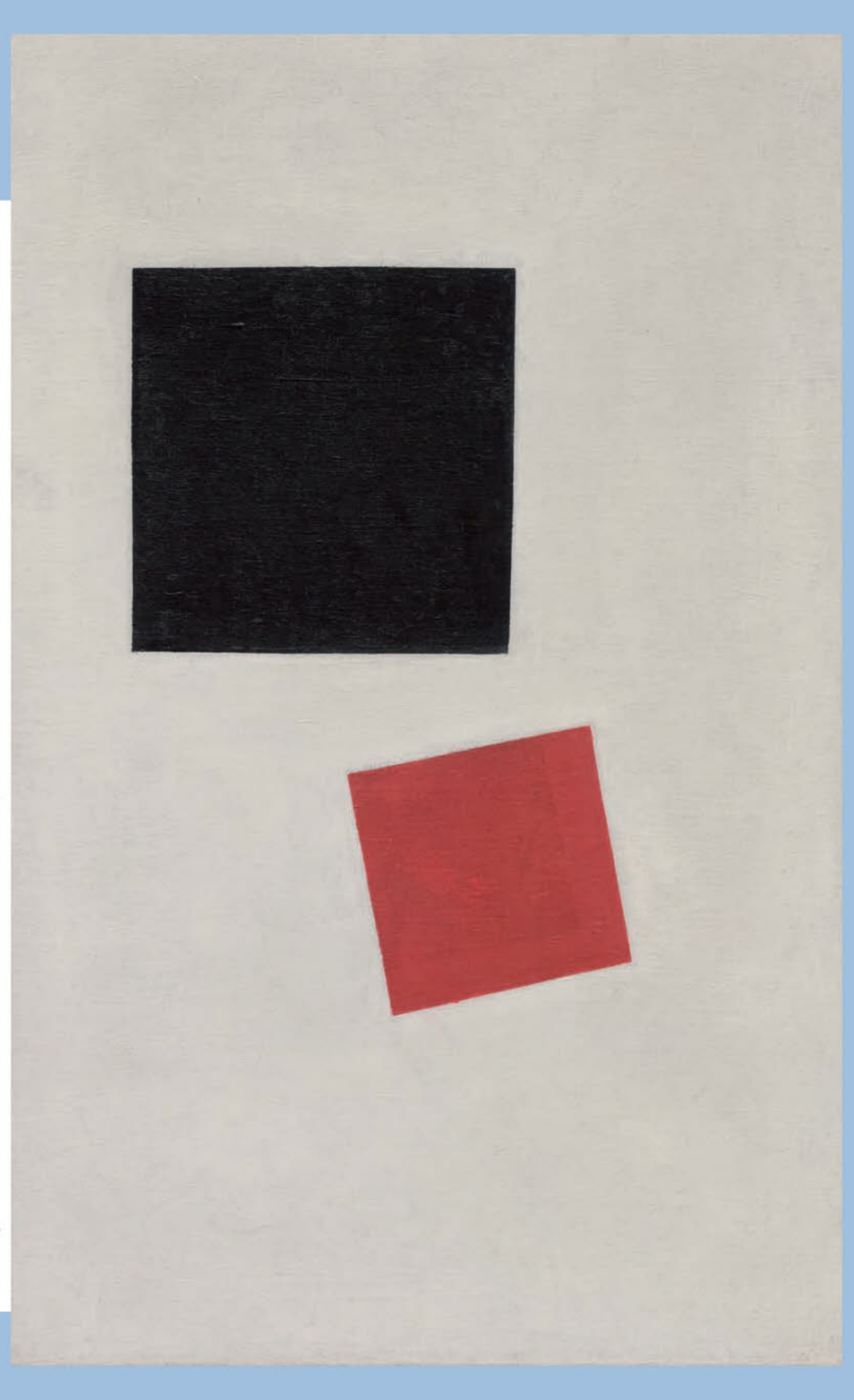
Dans ses mises en scène, installations et peintures, Bernard Joisten excède volontiers les limites de l'image et implique le spectateur dans des décors qui le transportent aux confins de la science-fiction. Il dit : « *Je confronte le public à l'arbitraire de la vision : combinaison de schémas fabriqués à partir de figures géométriques ou de notions plus menaçantes.* » Ces compositions figuratives, aux couleurs fortes et contrastées, parlent d'un monde lisse et angulaire qui renvoie à la froideur métallique d'une société formatée, tout en réactualisant les décloisonnements opérés par la peinture cubiste. Leur origine numérique accentue l'effet de dématérialisation du réel. Co-commissaire de la fameuse exposition « L'Hiver de l'amour » qui, en 1994, a donné la température d'une nouvelle génération entrant dans l'ère glaciale du sida, Bernard Joisten a souvent exposé avec Philippe Parreno, Dominique Gonzalez-Foerster ou Pierre Joseph. Aujourd'hui, il poursuit une œuvre à part qui nous fait basculer dans un univers aussi fascinant qu'inquiétant et dans lequel nos notions de temps et d'espace volent en éclats.

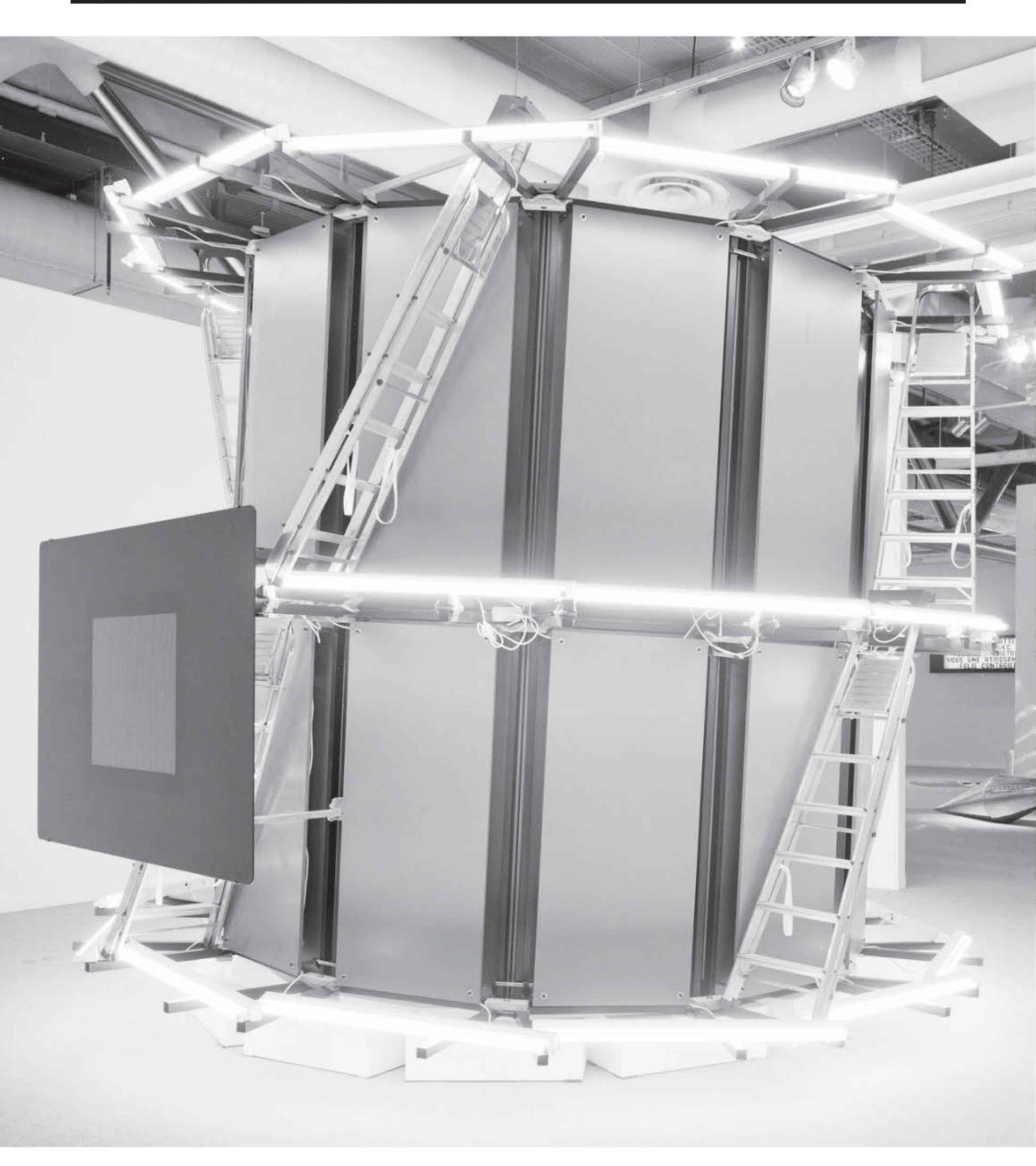
Kazimir Malevitch

CARRÉ NOIR ET CARRÉ ROUGE

1915

« Lorsque j'ai vu le film Tron *produit par les studios Disney, j'ai immédiatement pensé aux formes géométriques abstraites que l'on trouve dans certains tableaux de Malevitch. Car, avec la 3D, on peut concevoir des éléments qui, comme dans les peintures suprématistes de l'artiste russe, sont libérés de l'attraction terrestre et semblent flotter dans un espace ouvert. Malevitch a vraiment cherché à représenter la spatialité avec des figures en suspens et en perpétuelle mutation. Le carré blanc sur fond blanc creuse la notion de disparition de la peinture, pour laisser place à un champ immatériel. On pourrait dire qu'il avait pressenti les ressorts visuels de la science-fiction ! De plus, les accrochages des artistes suprématistes débordaient largement le cadre des tableaux présentés et prenaient en compte tout l'espace d'exposition. C'est aussi ce que je fais car, pour moi, l'exposition est un tout. Du sol au plafond se dessine alors un champ sans limite. »*







Paolo Uccello

LA BATAILLE DE SAN ROMANO

1456

« Lorsque j'ai découvert ce tableau au Louvre, j'ai été frappé par la puissance de son graphisme. Cette représentation grand format d'une bataille, réalisée par un des peintres majeurs de la Renaissance italienne, a une incroyable force plastique. Les verticales formées par les lances rendent la composition presque abstraite. Leur accumulation dispense une vitalité symphonique à l'ensemble. De même, les jambes des chevaux, vues dans le même alignement, donnent une idée de mouvement : on pense aux expériences ultérieures d'Étienne-Jules Marey décomposant cinématographiquement l'articulation de la marche d'un homme ou d'un cheval. Ça bouge dans tous les sens : les masses s'imbriquent les unes dans les autres et traduisent la violence des combats. Il y a un savant équilibre-déséquilibre entre la stylisation des formes, les aplats de couleur et l'opposition entre le rouge et le noir. Une leçon de maîtrise ! »

Reinhard Mucha

LE PROBLÈME DU FOND ET DE LA FORME DANS L'ARCHITECTURE DU BAROQUE (SEUL LE TOMBEAU SERA TIEN SANS-PARTAGE)

1985

« J'ai vu cette sculpture, il y a longtemps, par hasard, en parcourant les collections du centre Georges Pompidou. Elle est réalisée avec des tables placées à la perpendiculaire et des néons blancs. En fait, du mobilier basique de bureau, style corporate*. L'artiste transpose les codes de l'entreprise dans l'art, une procédure qui m'intéresse. Il a assemblé les éléments avec des joints bricolés de manière très simple. C'est une pièce frappante et assez mystérieuse qui évoque la fête foraine et les parcs d'attraction, la gaieté et la tristesse de ce genre de lieux. Cette mélancolie romantique est contredite par le dynamisme de la proposition plastique. Il y a un rapport puissant entre l'architecture finale et les objets qui la compose. Face à cette œuvre, on ressent des émotions contradictoires : exaltation, froideur ou inquiétude. La sensation précède la signification. J'ai encore en mémoire sa forte présence. »*

Antoine Watteau

LE SOLO D'UN VIRTUOSE

Élégant, mystérieux, Antoine Watteau a développé une peinture harmonieuse en marge des grands courants artistiques. Le palais des Beaux-Arts de Bruxelles permet de redécouvrir cet artiste dont la petite musique ne s'apparente à aucune autre.

Léo Pajon TEXTE

Fils d'artisan, Antoine Watteau (1684-1721) s'éteint avant d'avoir 37 ans. Malgré sa très courte carrière, cette étoile filante a produit une œuvre singulière qui a marqué son temps en rompant avec les boursouflures dorées et l'expressivité exagérée du style baroque, encore en vigueur au XVII[e] siècle. L'exposition du palais des Beaux-Arts de Bruxelles nous invite à une « leçon de musique » en compagnie de ce soliste exceptionnel en programmant un répertoire riche d'une quinzaine de ses toiles et d'une trentaine de ses dessins. Il va donc falloir passer la frontière pour assister à ce savoureux concert pictural… Car Watteau est aujourd'hui peu exposé. **+**



UNE NOTE DE POÉSIE

Avec une économie de moyens remarquable, Watteau crée une image d'une grande force poétique. Les agissements du couple ne laissent aucun doute sur leurs relations (la jeune femme pose une rose entre ses seins, ce qui signifie qu'elle est d'accord pour aller plus loin avec son prétendant). L'autre demoiselle, en revanche, est plus mystérieuse et représentée de dos, véritable leitmotiv dans l'œuvre de l'artiste.
Les Deux Cousines, v. 1716, 30 x 36 cm, huile sur toile, musée du Louvre, Paris

Un artiste rare… et précieux

✚ La raison ? De l'artiste, il reste certes un nombre impressionnant d'œuvres graphiques (il aurait produit entre 2 000 et 4 000 dessins, dont 700 lui sont officiellement attribués), mais très peu de peintures, à peine 80 selon les spécialistes. Surtout, ses tableaux, fragiles, ne sont pas tous en bon état de conservation. « *Watteau utilisait de l'huile grasse pour accélérer le séchage*, précise Florence Raymond, commissaire de l'exposition. *C'est cela qui a provoqué des craquelures prématurées.* » Il serait impossible aujourd'hui de présenter toute son œuvre peinte, , comme en 1984 au Grand Palais, à Paris, d'autant que certaines institutions, en Allemagne notamment, ont cessé les prêts.

Les peintures rêveuses créées par l'artiste mériteraient pourtant d'être vues plus souvent. « *Il est présenté comme quelqu'un de gracieux, aux œuvres un peu sucrées, éternellement associées au XVIII*e », regrette Florence Raymond. En réalité, Watteau est un original, un indépendant, un soliste qui fait carrière en dehors des circuits officiels. Il passe très jeune par plusieurs ateliers où il réalise des décors pour l'opéra, copie des images religieuses avant que le peintre Claude Gillot ne le prenne sous son aile et lui donne le goût des scènes théâtrales. Il est certes reçu à l'Académie, mais tardivement. Ses sujets, d'ailleurs, le marginalisent : chez lui, pas de tableau illustrant la grande histoire, de scène mythologique ou religieuse… mais des petits formats précieux, des toiles nimbées de mystère et d'un zeste de mélancolie. Même au sein du courant rococo auquel Watteau est souvent rattaché, ses œuvres détonnent par rapport à celles, nettement plus légères, d'un Boucher ou d'un Fragonard ! ■

LA COMÉDIE ITALIENNE FANTASMÉE

Arlequin, Colombine, le Docteur, Mezzetin… comme ici, Antoine Watteau convoque souvent les personnages de la commedia dell'arte dans ses œuvres. Amoureux de la comédie italienne et de l'art vénitien, le peintre ne franchira pourtant jamais les Alpes (et ne verra sans doute pas les Comédiens-Italiens, chassés hors de France en 1697 pour insolence envers la cour). Cet artiste nordiste fait l'essentiel de sa carrière à Paris avant de rejoindre brièvement Londres en 1720 pour soigner la phtisie qui finira par l'emporter. C'est donc dans les ateliers de ses confrères (chez Claude Gillot notamment) ou chez les collectionneurs (son mécène et ami Pierre Crozat chez qui il vit à partir de 1717) que Watteau pioche ses images d'Italie. Les saynètes qu'il recompose dans ses tableaux convoquent des personnages particulièrement théâtraux. « *Son Pierrot lunaire, par exemple, a une force narrative, symbolique,* note Florence Raymond. *Alors que la commedia dell'arte est liée à la grimace, aux scènes inconvenantes, lui en fait quelque chose de très délicat.* »



Arlequin empereur dans la Lune, v. 1707, huile sur toile, 65 x 82 cm, musée des Beaux-Arts, Nantes

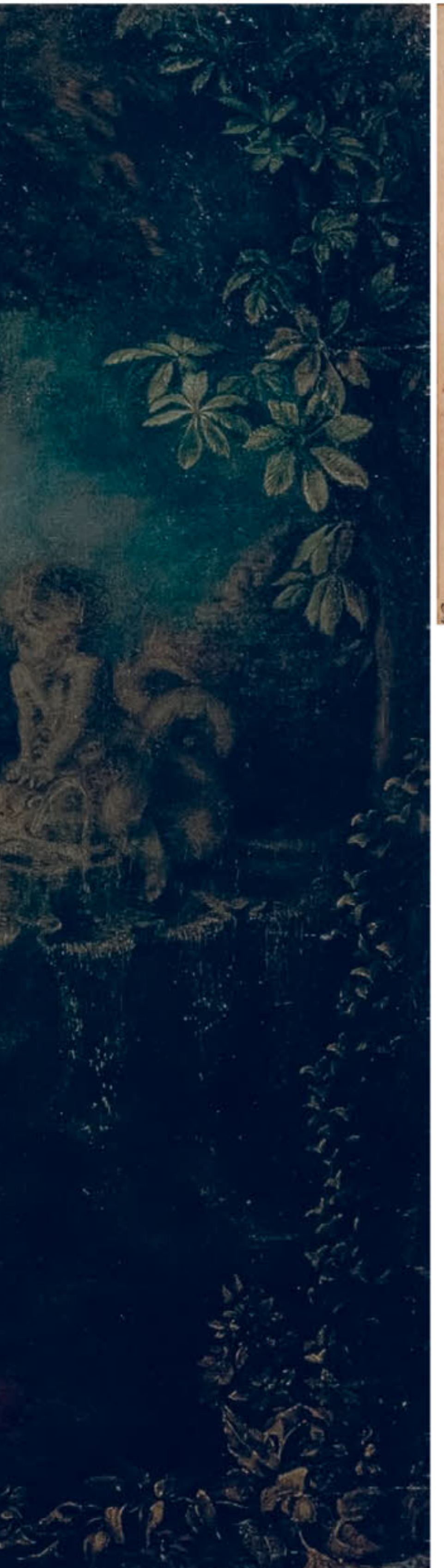


UNE SYMPATHIE POUR LES « PETITES GENS »

Né à Valenciennes dans un milieu populaire (son père était marchand de tuiles), Watteau portraiture plusieurs fois des « petits Savoyards », des enfants des rues. Cette attention portée aux milieux les moins favorisés en fait un artiste à part. Cette composition, qui représente une danse campagnarde dans un village, témoigne encore une fois de son intérêt pour le peuple mais renvoie également aux peintres flamands dont on l'a souvent rapproché. Notamment à Bruegel l'Ancien qui a abordé des thématiques semblables… deux siècles avant lui. Mais même lorsqu'il se réfère au peintre brabançon, Watteau fait du Watteau : remarquez la richesse et la finesse des nuances, le décor rapidement brossé et l'homme solitaire, à gauche, qui affiche un étrange sourire mélancolique.

La Vraie Gaieté, v. 1702, huile sur bois, 17,2 x 23,1 cm, musée des Beaux-Arts, Valenciennes









UN SERIAL DESSINATEUR

« Ce peintre dessinait continuellement », note avec humour l'amateur d'art Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, biographe contemporain de Watteau, ajoutant : *« Ses heures même de promenade et de récréations étaient employées à cet exercice. »* Le plus souvent, comme ici, il s'exprime à la sanguine sur papier blanc. *« Watteau est extrêmement juste quand il reproduit les gestes des musiciens*, souligne Florence Raymond. *Il sait capter la fugacité. Et, même lorsque l'instrument est là, on a parfois le sentiment d'un instant suspendu, d'un silence où la musique, le chant ne viennent pas. »* On ne sait pas si l'artiste pratiquait lui-même un instrument. En revanche, il est clair qu'il a observé avec attention des musiciens, sans doute chez son protecteur Pierre Crozat qui accueillait des concerts.

Mezzetin à la guitare, sanguine, musée des Beaux-Arts, Alençon

UNE PEINTURE AMBIGUË

Qui voit-on ici ? Des comédiens ? Ils ne sont pourtant pas représentés sur une scène. Il s'agirait alors de nobles déguisés portant des costumes de la comedia dell'arte ? Impossible de démêler le vrai du factice, la fiction de la vie : Watteau joue régulièrement sur les faux-semblants. Ailleurs, par exemple, il montre des paysans en habit de cour, ou fait porter à ses personnages des costumes du XVIIe siècle dans des œuvres réalisées au XVIIIe siècle ! C'est peut-être cette habileté à brouiller les pistes qui nous trouble chez lui. Si tant est que l'on puisse définir le thème de ses œuvres (la plupart des titres ont été décidés à sa mort) et préciser l'identité des personnages, reste encore à décrypter leurs relations. Or, dans ce tableau, l'expression du Pierrot, de dos, reste indéchiffrable… et le regard vague de Scaramouche n'exprime rien de clair.

La Partie Quarrée, v. 1713, huile sur toile, 64,9x49,5 cm, musée des Beaux-Arts, San Francisco

À VOIR

Antoine Watteau.
La leçon de musique
Du 8 février au 12 mai

BOZAR, BRUXELLES
Palais des Beaux-Arts.
Rue Ravenstein, 23.
10h-18h (sf lun.).
10h-21h le jeu. 10 €.
Tél. : 00 32 2 507 82 00.
www.bozar.be



Plantes, champignons, poudres diverses, les artistes ont souvent emprunté des raccourcis interdits pour atteindre les Portes de la perception. Sans préjugés, ils ont multiplié les expériences pour transcender leurs limites et élargir le spectre de leurs sensations. À l'occasion d'une exposition à la Maison rouge, voyage d'étude dans les paradis artistiques artificiels…

Sabrina Silamo TEXTE

Expérience hallucinogène avec l'infini jeu de miroirs de Yayoï Kusama
Dots Obsession (Infinity Mirrored Room), 1998, Les Abattoirs-Frac Midi Pyrénées


ARTISTES
SOUS
INFLUENCES

DES MANGEURS D'OPIUM AUX CLOCHARDS CÉLESTES

***Lucy in the Sky with Diamonds* des Beatles, *Brown Sugar* des Rolling Stones, *Heroin* du Velvet Underground**… nombreux sont les musiciens qui ont flirté avec la drogue. Parfois même jusqu'à la libération ultime telle la chanteuse Janis Joplin, morte d'une overdose en 1970. Mais si ces groupes marquent la période psychédélique de la fin des années 1960, lorsque la drogue – et en particulier l'héroïne et le LSD – symbolise la contre-culture (c'est-à-dire la recherche du plaisir, le refus de l'interdit, la contestation des valeurs de la société), le goût des substances prohibées chez les artistes n'est pas une invention de l'époque. Il date en réalité du début du XIXe siècle.

L'histoire commence en 1821 avec la publication des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, de Thomas de Quincey. « *L'opium est cette imprescriptible et impérieuse substance qui permet de rentrer dans la vie de leur âme à ceux qui ont eu le malheur de l'avoir perdue* », écrira plus tard Antonin Artaud dans *Lettre à monsieur le législateur : de la loi sur les stupéfiants,* extrait du recueil de poèmes l'*Ombilic des limbes* publié en 1925. Pour l'heure, l'opium et bientôt le haschich deviennent progressivement des instruments d'exploration mentale.

Inspiré par Thomas de Quincey, le « club des haschischins » (créé par le docteur Jacques Joseph Moreau en 1844 et actif jusqu'en 1849) multiplie les adhésions. À but scientifique et expérimental, ses séances mensuelles (baptisées les fantasias), qui se déroulent chez le peintre Joseph Fernand Boissard de Boisdenier à l'hôtel de Lauzun sur l'île Saint-Louis, à Paris, accueillent une flopée d'artistes comme Eugène Delacroix, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Alexandre Dumas ou encore Daumier qui caricaturait les participants. Assidu,

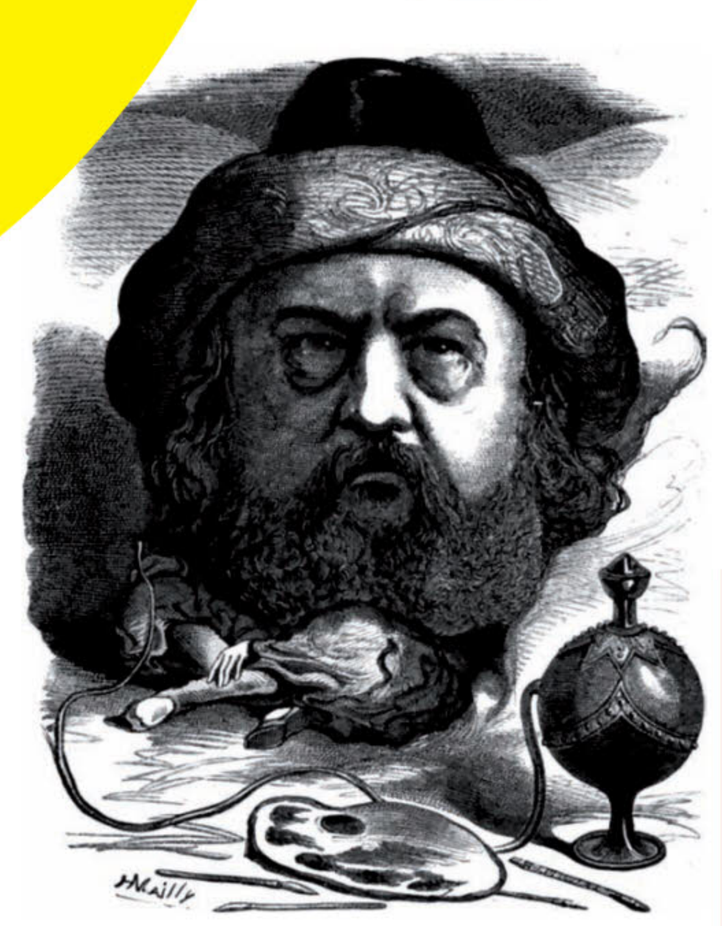
À VOIR

Sous influences

LA MAISON ROUGE, PARIS

DU 15 FÉVRIER AU 19 MAI
10, boulevard de la Bastille.
11h-19h (sf lun. et mar.). 11h-21h le jeu.
5 €/7 €. Tél. : 01 40 01 08 81.
www.lamaisonrouge.org

Cette exposition, qui s'intéresse aux rapports entretenus par les artistes avec les produits psychotropes, se consacre aux seuls plasticiens. Les œuvres des musiciens ou des écrivains cités dans ce dossier ne seront pas présentées.



> Pilier du club des haschichins, Théophile Gautier y rencontre Charles Baudelaire. Les deux écrivains deviennent si proches que Gautier signera la préface des *Fleurs du Mal*.

Hippolyte Mailly, *Portrait de Théophile Gautier,* v. 1862



« Les sons se revêtent de couleurs, et les couleurs contiennent une musique. »
Poète au *« tempérament à moitié nerveux, à moitié bilieux »,* Baudelaire aime le goût du haschich qui le mène aux *Paradis artificiels.*

Charles Baudelaire, *Autoportrait sous l'influence du haschich,* 1844

Charles Baudelaire aborde la relation entre la création poétique et « *cette pommade verdâtre* » appelée dawamesk (arrivée en France dans les bagages des Orientalistes) qui permet de rejoindre l'idéal auquel lui et ses collègues en rimes aspirent dans *Les Paradis artificiels,* un essai édité en 1860. Drôle d'époque où fumer du haschich ou manger de l'opium est une marque de sophistication, un phénomène à la mode dans certains salons. Et qui dans le monde littéraire, de Rimbaud (*« Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens »,* in *Lettre du voyant,* 1871) à Cocteau ou Malraux, perdurera jusqu'à la Beat Generation.

Guidés par Jack Kerouac, Allan Ginsberg et William S. Burroughs, les beatniks taillent la route dans les années 1960, tels des « clochards célestes » à travers les vastes contrées américaines, puis du Mexique jusqu'à Tanger, à la recherche de la source du plaisir, de la liberté, de la créativité. Leur influence ne tardera pas à déborder de la sphère littéraire pour contaminer le monde des arts plastiques.

HENRI MICHAUX : UNE PLUME SOUS MESCALINE

Des sillons, des ondes vibratoires, des nappes en mouvement… les dessins d'Henri Michaux gardent la trace de ses visions hallucinatoires. Amateur de mescaline (un cactus hallucinogène autrefois utilisé par les Aztèques lors de cérémonies religieuses), ce peintre-poète qui voyagea de part le monde, estimait cependant que la seule expérience est intérieure.



Henri Michaux, *Sans titre, dessin mescalinien,* 1955

À Paris, devenue la capitale intellectuelle et artistique, la bohème découvre les fumeries de cocaïne, populaires auprès des marins et des fonctionnaires coloniaux depuis la fin du XIXe siècle. Certains artistes, tel Modigliani, s'y aventurent pour oublier leur misère dans un cocktail d'éther, de cocaïne, d'alcool, d'absinthe… « Coco » et « respirettes » abondent dans les romans de Marcel Proust comme dans ceux de Blaise Cendrars.
« Si les rapports entretenus par les artistes avec les produits psychotropes permettent à certains d'entre eux de trouver la route de l'imaginaire, comme le remarque Antoine Perpère, commissaire de l'exposition à la Maison rouge et spécialiste en addictologie, *d'autres utilisent des moyens différents : Joan Miró pratique le jeûne, Piet Mondrian la danse… Quant aux surréalistes, ils ont découvert des tactiques alternatives, comme l'hypnose, pour accéder à l'inconscient et produire les cadavres exquis. »*

Les drogues, certes jugées décadentes par les autorités fascistes dans les années 1930, séduisent nombre d'artistes. En Allemagne, deux peintres expressionnistes, Ludwig Kirchner et Otto Dix, dont les tableaux sont déclarés « dégénérés » par les nazis. *« Les modifications de pensée ou de perception provoquées par l'absorption de ces produits sont difficiles à comprendre, donc à mettre en forme,* poursuit Antoine Perpère. *Les œuvres donnent une vue incomplète, car quel que soit le génie de l'artiste, il est impossible de retranscrire véritablement de telles expériences. Ce qui explique par exemple qu'il y ait si peu de sculpture réalisée sous l'effet de la drogue, la pratique de cet art exigeant une concentration totale. »*

VOLUPTÉS ET TORTURES, DE KIRCHNER À BASQUIAT



‹ Abandon de la perspective classique, disproportion de certains objets, courbe de l'espace…, est-ce la définition de l'expressionnisme dont Kirchner, cofondateur du Die Brücke, est un des plus célèbres représentants ou le résultat de son état dépressif aggravé par sa consommation d'alcool et de stupéfiants ?

Ludwig Kirchner, *Gare de Königstein,* 1917, huile sur toile, 90 x 80 cm, coll. part.



^ Bouteille de gin et tête de monstre cracheur de feu
La vie brulée par les deux bouts de Basquiat se lit dans chacun de ses tableaux.

Jean-Michel Basquiat, *Sterno,* 1986, huile sur toile, musée d'art contemporain, Barcelone

Décadents ou branchés, les psychotropes favorisent de l'avis des artistes la créativité. Ainsi Jean-Michel Basquiat (1960-1988) partagera avec Baudelaire les « voluptés » et les « tortures » des opiacés jusqu'à l'overdose fatale. L'ascension fulgurante du taggeur new-yorkais camouflé derrière le pseudo de SAMO© pour *Same Old Shit* débute sur les murs lépreux de Manhattan, un no man's land ou régnait alors une anarchie propice à la bohème. « *Dans l'East Village,* se souvient Glen O'Brien, réalisateur du film *Downtown 81* dans lequel Basquiat interprète le rôle d'un artiste qui hante le New York underground, *des galeries d'art ouvraient à côté d'enseignes ou l'on pouvait se shooter en louant une seringue hypodermique [...] et des magasins de bonbons qui vendaient de l'herbe.* » C'est dans ce décor en ruines, qu'en moins d'une décennie, Basquiat baptisé « l'enfant de Cy Twombly et de Jean Dubuffet » par Rene Ricard, poète gravitant dans la sphère warholienne, réalisa l'œuvre d'une vie : 1 000 toiles et plus de 2 000 dessins.

> Bryan Lewis Saunders, *Portraits sous drogue (Morphine/ Mushrooms/ Marijuana),* 2010-2011, coll. part.

BRYAN LEWIS SAUNDERS : AUTOPORTRAITS ILLICITES

Absinthe, cocaïne, marijuana *(ci-dessus),* valium, xanax et même sels de bain… Bryan Lewis Saunders a testé toutes les drogues. Comme son illustre aîné, Henri Michaux, dont les expérimentations à la mescaline se déroulaient en présence d'un médecin, l'artiste (né en 1969 à Washington) décide de se peindre sous l'emprise de différentes substances prises en milieu hospitalier. Saunders aurait pu appartenir au groupe des « randonneurs hors-pistes » cher à Jean-Jacques Lebel. Car, comme l'agitateur français, lui aussi aspire à « *sortir de soi et se déshabituer des normes sociales et des codes culturels coercitifs* ». Ses 45 autoportraits, crayonnés lors de plusieurs sessions réalisées entre 1995 et 2011, décrivent avec précision les effets des différentes drogues sur son esprit malmené. Un « *dérèglement de tous les sens* » à la Rimbaud, une intoxication que Bryan Lewis Saunders ne cherche ni à dénoncer ni à encourager.



EUGENE RICHARDS : SHOOTEUR DE CRACK HOUSES

Les invisibles de New York jaillissent en 1988 des profondeurs des *crack houses* (lieu de consommation de crack) grâce aux tirages noir et blanc d'Eugene Richards. Révéler la face cachée de l'Amérique, tel est le credo de cet ex-membre de l'agence Magnum qui témoigne ici de la misère des toxicomanes comme il photographie les urgences des hôpitaux ou les enfants atteints du sida. Sans jamais porter de jugement.

DANS LES LIMBES : QUI EST IN, QUI EST OUT ?

« Picasso me disait : L'odeur de l'opium est l'odeur la moins bête du monde », rapporte Jean Cocteau dans *Opium,* un livre publié en 1930. Et pourtant, toute sa vie Pablo Picasso se garda bien de toute addiction. Un point de vue flou pour certains photographes qui, dans la position privilégiée de témoins-consommateurs, fixent leurs habitudes toxiques et celles de leur entourage. Ainsi l'Américain Larry Clark partage de 1963 à 1971 la dérive des adolescents de sa ville natale, Tulsa, perdus entre la drogue, le sexe et la violence. Son récit, à la frontière du documentaire historique, fait scandale auprès de la scène artistique. Et quarante ans plus tard, il n'a rien perdu de sa force provocatrice : au nom de la loi et des mœurs, la mairie de Paris interdira en 2010 l'exposition « Tulsa » aux moins de 18 ans. Dans le sillage de Larry Clark, Nan Goldin *(lire p. 45),* Antoine d'Agata ou encore Eugène Richards publient à leur tour leurs expériences aussi sulfureuses que bouleversantes, rendant de plus en plus floue la frontière entre l'engagement esthétique et le simple enregistrement de la réalité.

Sans prendre autant de risques, d'autres artistes s'attachent à décrire l'univers de la toxicomanie : Adel Abdessemed avec son plant de cannabis en forme d'étoile (*Oui*, 2000) ; les frères Chapuisat avec leur *Pierre philosophale* (2012), simple caillou fendu comme un large sourire dans lequel se glisse un joint ; Daniel Spoerri avec sa *Pharmacie bretonne* (1983) ; ou Damien Hirst qui classe la méthadone (un produit de substition pour les héroïnomanes) parmi un alignement de boîtes de médicaments.



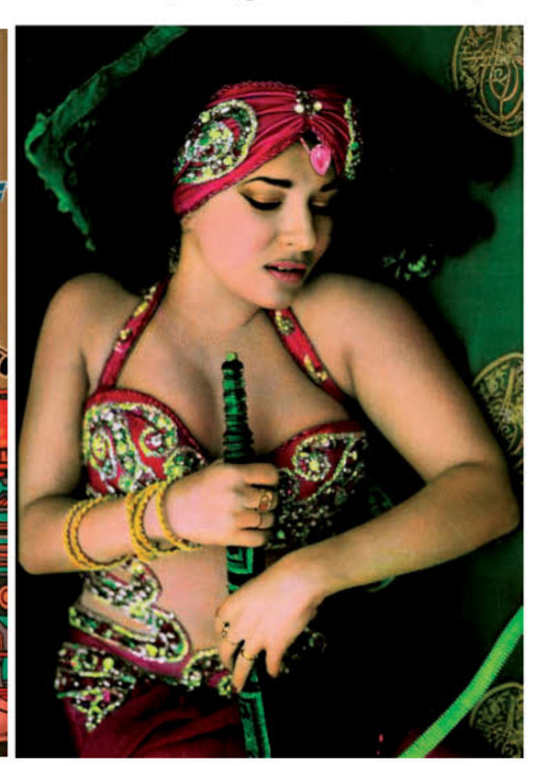
> Une dénonciation des ravages de la drogue façon comics,
un choc visuel qui allie l'humour à la dérision
Erró, *Les Dealers (Vietnam),* 1977

« L'installation la plus évidente est celle de Daniel Pommereulle, résume Antoine Perpère, *qui présente en 1967 dans une galerie parisienne ses* Objets de tentation particulièrement provocants. *Des seringues, des allumettes une petite cuillère, une lame de rasoir… étaient posés sur une table. Autant de produits qui ont été volés au cours de l'exposition… »* En ces années psychédéliques, l'art est tellement dans la vie comme le revendiquent tous azimuts les militants de Fluxus *(lire* Arts Magazine *n° 72)* qu'avec Daniel Pommereulle, il se consomme même sur place !

Aux artistes prêts à tous les excès pour se connecter à ce monde inconnu, situé entre le conscient et l'inconscient, le « monocle électrocular » s'impose. Inventé par Salvador Dalí en 1962, cet appareil de prises de vues provoque une double vision qui s'apparente à l'effet produit par la mescaline, le LSD ou les champignons hallucinogènes. Un expédient sans danger, conseillé par celui dont l'extravagance naturelle lui permettait de clamer haut et fort : *« Je ne suis pas drogué, je suis ma propre drogue ! »*

Un mélange de glamour et de subversion Natacha Atlas, chanteuse pulpeuse et lascive, comme sortie d'un film classique égyptien.

Youssef Nabil, *Natacha fume le narguilé, Le Caire, 2000,* galerie Nathalie Obadia, Paris





Carlsten Höller, *Shawinigan Corridor,* 2007, panneaux de gypse, deux mains courantes, 18,21 x 2,54 x 9,27 m, musée des Beaux-Arts du Canada, Ottawa

CARSTEN HÖLLER : EN DÉCALAGE TEMPOREL

Visionner en boucle le film culte de Dennis Hopper *Easy Rider,* réalisé en 1969 avec Peter Fonda et Jack Nicholson, gobeurs d'acide notoires, n'induit aucun effet hallucinogène. Pas plus que de lire la prose du gourou psychédélique Timothy Leary, ex-prof de psychologie à Harvard et pape du LSD. Certaines œuvres, en revanche, *« produisent,* selon Antoine Perpère, commissaire de l'exposition de la Maison rouge, *avec ou sans l'intention de leurs auteurs des effets proches de ceux des psychotropes ».* C'est le cas de l'installation de Carsten Höller *(ci-dessus).* En empruntant ce tunnel, long de plus de 18 mètres, le visiteur (souvent acteur de l'œuvre) perd la notion du temps et de l'espace. Une intention que revendique cet artiste allemand, qui vit et travaille à Stockholm, et dont les installations sont influencées par sa formation scientifique. Cette expérience temporelle, Antoine Perpère, la compare à *« une idée de l'infini, une métaphore de l'état sous stupéfiants ».* Carsten Höller, à l'aide de caméras infrarouges, de doubles projections, de lunettes qui inversent l'image rétinienne, intervient sur les sensations physiques et psychologiques du visiteur et peut ainsi altérer son état mental.

EXPOSITION

CHAGALL
AU CŒUR DÉCHIRÉ

Toute sa vie, Chagall semble pris entre deux feux : son bonheur intime et son angoisse face aux conflits mondiaux, son style très personnel et son intérêt pour les mouvements d'avant-garde, sa culture juive et sa volonté d'être un artiste universel. À Paris et à Nice, deux expositions mettent en lumière ses contradictions.

Marie Zawisza TEXTE

En 1914, après trois années intenses passées à Paris, le peintre part rejoindre sa fiancée Bella en Russie. Il s'y trouve surpris par l'entrée en guerre de son pays. Sur ses tableaux, à côté de couples d'amoureux qui évoquent son bonheur personnel (il épouse Bella en 1915) se profilent des paysans en larmes partant pour la guerre, des soldats blessés, des maisons en flammes. Parallèlement, il représente sans relâche l'environnement de son enfance dont il pressent la disparition : des maisons, des intérieurs décorés de fleurs, des rabbins, des scènes familiales (sa mère, sa grand-mère, une sœur)… Pris entre deux feux ? Ce constat s'applique à toute la vie de l'artiste. Un juif errant, avec son cœur d'enfant pour baluchon, qu'il balade avec lui à travers le XXe siècle, de sa naissance en 1887 à sa mort en 1985, par-delà guerres et continents : c'est Chagall, dont l'ombre parcourt les toiles. Cette existence, qu'il ne cesse de raconter, à sa façon, dans ses œuvres, semble faite de déchirures entre des cultures différentes, des lieux, des sentiments. La joie des souvenirs d'enfance et de jeunesse en Russie cohabite ainsi avec une douleur intense provoquée par la violence du monde présent. Seule la création lui permet, semble-t-il, de recoudre ses entrailles déchirées. « *Au fur et à mesure de mes forces, au cours de ma vie, bien que j'aie parfois l'impression que je suis né pourrait-on dire entre ciel et terre, que le monde est pour moi un grand désert dans lequel mon âme rôde comme un flambeau, j'ai fait ces tableaux à l'unisson de ce rêve lointain* », écrira l'artiste une dizaine d'années avant sa mort. Une exposition passionnante, au musée du Luxembourg, à Paris, raconte l'histoire de ce peintre qui a vécu entre les guerres et la +

À VOIR

Chagall, entre guerre et paix
Du 21 février au 21 juillet

MUSÉE DU LUXEMBOURG, PARIS
19, rue de Vaugirard, 6e. 10h-19h30. 10h-22h (les lun. et ven.). 7,50 €/10 €. Tél. : 01 40 13 62 00. www.museeduluxembourg.fr

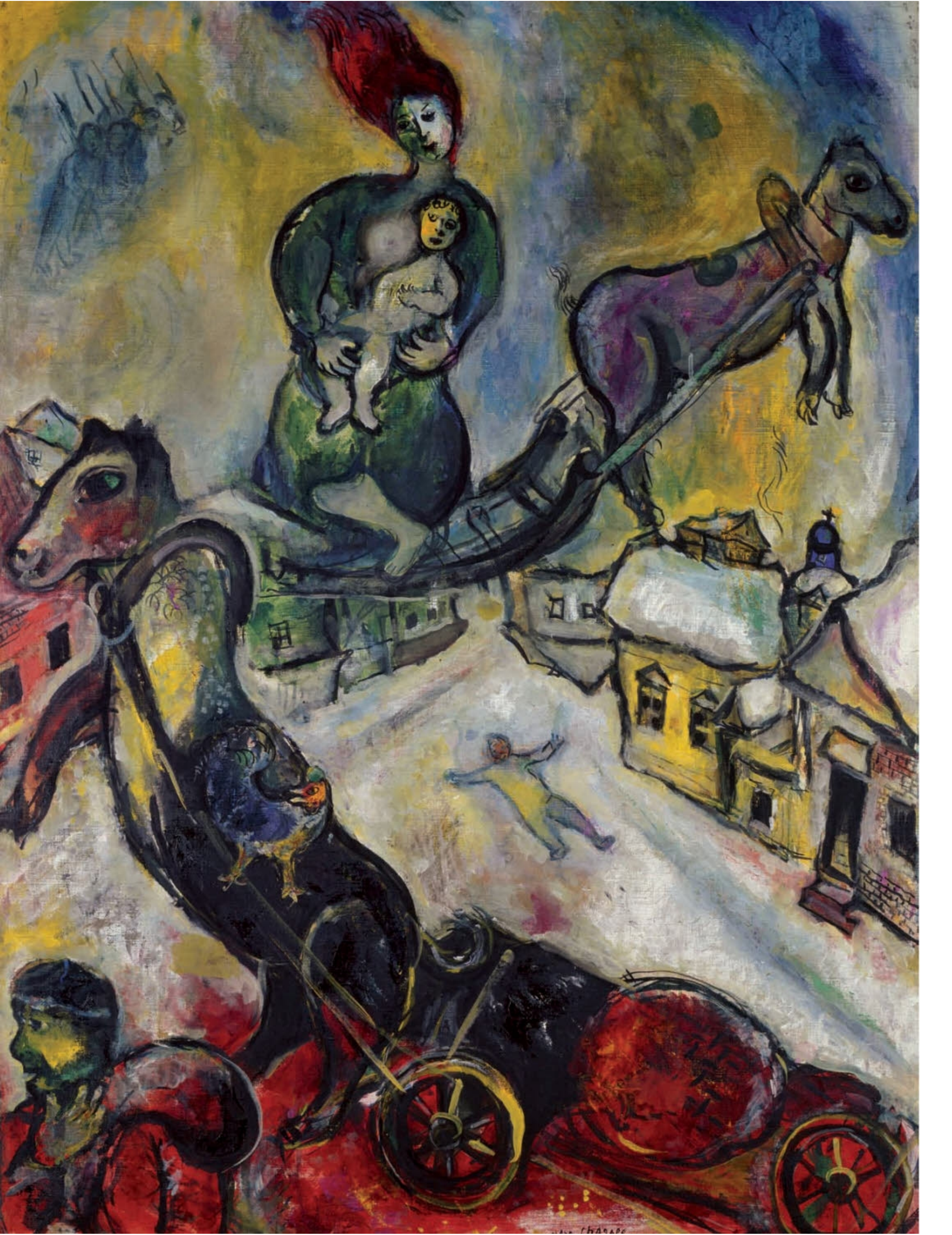
Marc Chagall, d'une guerre l'autre
Du 22 février au 20 mai

MUSÉE NATIONAL MARC CHAGALL, NICE
Avenue du Docteur-Ménard. 10h-17h (sf mar.). 6,50 €/8,50 €. Tél. : 04 93 53 87 20. www.musees-nationaux-alpesmaritimes.fr

> La Guerre
1943, huile sur toile, 106 x 76 cm, musée d'Art moderne, Céret

UN JUIF ERRANT ENTRE DEUX MONDES

Ce juif errant, en bas à gauche du tableau, parcourt l'œuvre de Chagall. Comme lui, l'artiste russe, qui a quitté son pays natal pour Paris, puis pour les États-Unis avant de s'installer à Vence, dans le sud de la France, se sent écartelé entre deux mondes, toujours sur le départ. Dans cette toile de 1943, réalisée pendant son exil outre-Atlantique, il exprime son angoisse face aux souffrances endurées pendant la guerre par son village natal, Vitebsk, son port d'attache.





+ paix, dans le bonheur intime du foyer en même temps que dans un siècle de souffrances. Elle se prolonge par une autre au musée Chagall de Nice, axée sur les dessins de l'artiste, qui révèle la part la plus intime de sa création.

Entre tradition et nouveauté

La première blessure est sans doute pour Chagall son départ loin de sa Russie natale, en 1911. Il y a grandi dans une petite ville, Vitebsk, au sein d'une famille de neuf enfants, élevé dans la tradition juive hassidique qui prône la communion joyeuse avec Dieu, en particulier par le chant et la danse. C'est à cet univers extrêmement chaleureux, mais aussi très renfermé sur lui-même et sans doute pesant, que s'arrache le jeune artiste. Il brûle de découvrir le vaste monde et de se frotter aux avant-gardes qui explosent dans la capitale des arts : Paris. Ni sa fiancée, Bella, qu'il a rencontrée deux ans plus tôt et aime passionnément, ni l'attachement à sa culture ne peuvent le retenir. « *Son rapport avec le judaïsme est intense. Mais il est désireux de s'intégrer au monde de l'art et d'y être reçu non comme artiste juif mais comme artiste* », justifie Jean-Michel Foray dans le catalogue de l'exposition au musée du Luxembourg. À Paris, il s'installe à la Ruche, résidence de 140 ateliers d'artiste. Il y

DU BONHEUR INTIME AUX LARMES DE LA GUERRE

De retour en Russie après trois années passées au contact des avant-gardes à Paris, Chagall y est surpris par la Première Guerre mondiale. Il est alors partagé entre le bonheur de retrouver sa fiancée Bella, dont il est follement épris (*voir ci-contre*) et sa douleur devant les départs des hommes à la guerre, les maisons brûlées, les familles endeuillées (*à gauche*).

« Couple de paysans, départ pour la guerre
1914, crayon, encre, gouache blanche sur papier, 18,5 x 22 cm, centre Pompidou, Paris
‹ Les Amoureux en vert
1916-1917, huile sur toile, 69,7 x 49,5 cm, musée national Marc Chagall, Nice



rencontre Robert et Sonia Delaunay, Fernand Léger, et fréquente les poètes Guillaume Apollinaire et Blaise Cendrars. Mais s'il s'intéresse aux expérimentations sur la forme et la couleur de ses contemporains cubistes ou futuristes, les sujets qu'il choisit sont très éloignés de leurs préoccupations : les personnages judaïques, les coqs, les ânes, les chèvres et les maisons de son enfance peuplent ses toiles. « *Laisse les autres, avec leurs pommes ou leurs figures carrées… Garde ta musique et ta vision de l'invisible…* », répétait le poète Blaise Cendrars pour encourager ce peintre singulier, absolument moderne, mais qui ne fera jamais partie d'aucun mouvement artistique. **+**

SA CULTURE JUIVE : UNE FIERTÉ ET UN POIDS

Avec son immense Torah sur le dos, ce rabbin témoigne de l'ambivalence de Marc Chagall face à la tradition dans laquelle il a grandi : *« Elle illustre l'importance de cet héritage, en même temps que la charge qu'il représente »*, commente Julia Foray-Garimorth, commissaire de l'exposition de Paris. Si l'artiste quitte cette culture pour se frotter à la modernité, elle n'en imprègne pas moins toute son œuvre.

^ La Thora sur le dos
1933, encre, gouache, aquarelle sur papier, 28,3 x 21 cm, centre Pompidou, Paris



Après un séjour en Russie de six ans, retour à Paris en 1922, avec son épouse et la petite fille née de leur union. Cette fois, il ne s'agit plus d'un simple voyage d'études, mais d'un véritable exil. Chagall entreprend alors, à la demande d'Ambroise Vollard, cet influent marchand et éditeur de livres qui a lancé la carrière de Picasso, d'illustrer la Bible. Une façon de renouer avec la culture juive qui reste son port d'attache. « *Je ne voyais pas la Bible, je la rêvais* », confessera-t-il.

Le rêve à sa façon

Alors que se constitue le groupe surréaliste et qu'André Breton, en 1924, en publie le manifeste, des êtres hybrides et oniriques envahissent les toiles du Russe. Chagall, un surréaliste ? Pas pour autant. Lorsque Breton lui propose de se joindre à eux, le peintre lui oppose un non très ferme. Si le rêve tient une grande place dans son œuvre, il exprime un univers très personnel, sans lien avec l'inconscient. Par exemple, dans *Le Rêve*, il représente un âne féerique, portant sur son dos une femme. L'œuvre peut certes sembler « surréaliste ». Mais Chagall y exprime simplement son plaisir à la lecture de la pièce éponyme de Shakespeare (et pas un délire de l'esprit affranchi du carcan de la raison). Quant à ses êtres hybrides, « *ils sont souvent des autoportraits de lui en lévitation au-dessus de la terre. Son visage se confond avec la tête des animaux parmi lesquels il a grandi : coqs, ânes, chèvres…* », interprète Julia Foray-Garimorth, commissaire de l'exposition du musée du Luxembourg.

La Seconde Guerre mondiale provoque chez Chagall une déchirure de plus : menacé par les lois antisémites, le peintre est contraint à un nouvel exil, forcé celui-là, loin de Paris, devenu « *son deuxième Vitebsk* ». Il s'installe aux États-Unis. Mais la guerre et les persécutions des juifs le hantent. Il représente

UN ART INNOVANT, MAIS TOUJOURS EN MARGE

En 1911, Chagall débarque à Paris, capitale de la modernité artistique. Bien qu'il s'y intéresse beaucoup, il n'adhère à aucun courant. Dans *Au-dessus de Vitebsk* (*ci-contre, à gauche*), la composition évoque les recherches cubistes et orphiques, mais le thème du tableau – un juif errant volant au-dessus de son village natal – reste très personnel.

‹ Au-dessus de Vitebsk
1915-1920, huile sur toile, 67 x 92,7 cm, museum of Modern Art, New York



ENTRE DEUX VILLES…

Chagall passe l'essentiel de sa vie écartelé entre Vitebsk, où il a grandi (*ci-dessus*), et Paris, qu'il considère comme sa seconde ville natale et où il découvre l'art moderne (*ci-contre*).

¬ La Maison grise
1917, crayon, encre et lavis sur papier vélin, 22,1 x 32,3 cm, centre Pompidou, Paris

› Dimanche
1953, fusain, encre et gouache sur papier vélin, 63,7 x 54,9 cm, centre Pompidou, Paris



BELLA LA DÉFUNTE ET L'ÉTERNELLE MARIÉE

Cette mariée ou ce fantôme à la tête brisée qui semble tomber du siècle comme une comète, c'est Bella, sa femme décédée un an avant la composition du tableau. Présente dans ses premières toiles, elle continuera de les hanter.

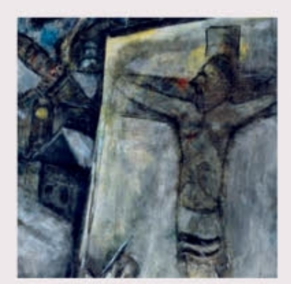


UN NOUVEL AMOUR

Cette femme blonde, c'est le nouvel amour de Chagall, après la mort de Bella : Virginia. Tenant dans ses bras un coq, animal très aimé de Chagall, elle incarne un refuge et un remède aux duretés du temps.

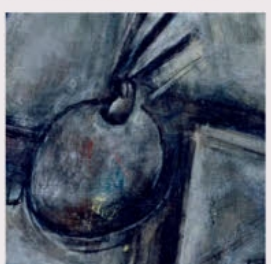
LES DEUX SUPPLICES DE CHAGALL

En 1945, un an après la mort de sa femme Bella, Chagall qui avait arrêté de peindre reprend le pinceau. Ce tableau témoigne à la fois de ses sentiments douloureux les plus profonds et de ses interrogations sur le monde.



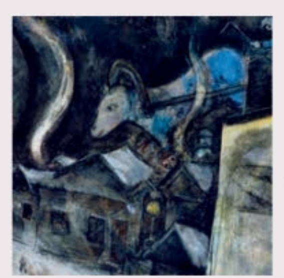
LE CHRIST, SYMBOLE UNIVERSEL

La figure du Christ crucifié revient chez Chagall d'une toile à l'autre. Elle symbolise l'humanité souffrante, et plus particulièrement le peuple juif persécuté, comme en témoigne le talit, châle de prière servant de pagne à Jésus.



LE PEINTRE, TÉMOIN DES DOULEURS

Cette palette indique la volonté de Chagall de se représenter comme artiste, et artiste universel. Il est ici en train de peindre un tableau du Christ souffrant, image de sa responsabilité et de son devoir de témoigner des atrocités de la guerre.



EN FUITE !

Comme souvent, apparaît ici le village natal de Chagall, Vitebsk. Mais cette fois, il ne le peint pas comme un havre de paix. Des flammes s'élèvent des maisons. Sur un traîneau, les habitants sont contraints de fuir.



LA CHÈVRE DES COMPTINES JUIVES

Cette chèvre bleue semble répondre aux rouleaux sacrés de la Torah, en haut à droite du tableau. *« Elle est une réminiscence d'une comptine sur la Pâque juive »*, indique Julia Foray-Garimorth. Cette culture imprègne toute l'œuvre de Chagall.



L'ARTISTE EN JANUS

Ce visage double, comme déchiré, regardant dans deux directions opposées, révèle l'ambivalence de Chagall, pris entre deux feux : son univers intime et son interrogation, plus essentielle, sur le monde en proie aux violences de la guerre.

✚ des traîneaux prenant la fuite vers le ciel, des enfants dans les bras de leurs mères, le Christ crucifié. Celui-ci renvoie à l'humanité souffrante, notamment au peuple juif. D'ailleurs, Chagall remplace le pagne de Jésus par un talit, châle de prière juif, pour situer le Christ dans l'histoire de ce peuple.

Hanté par le passé

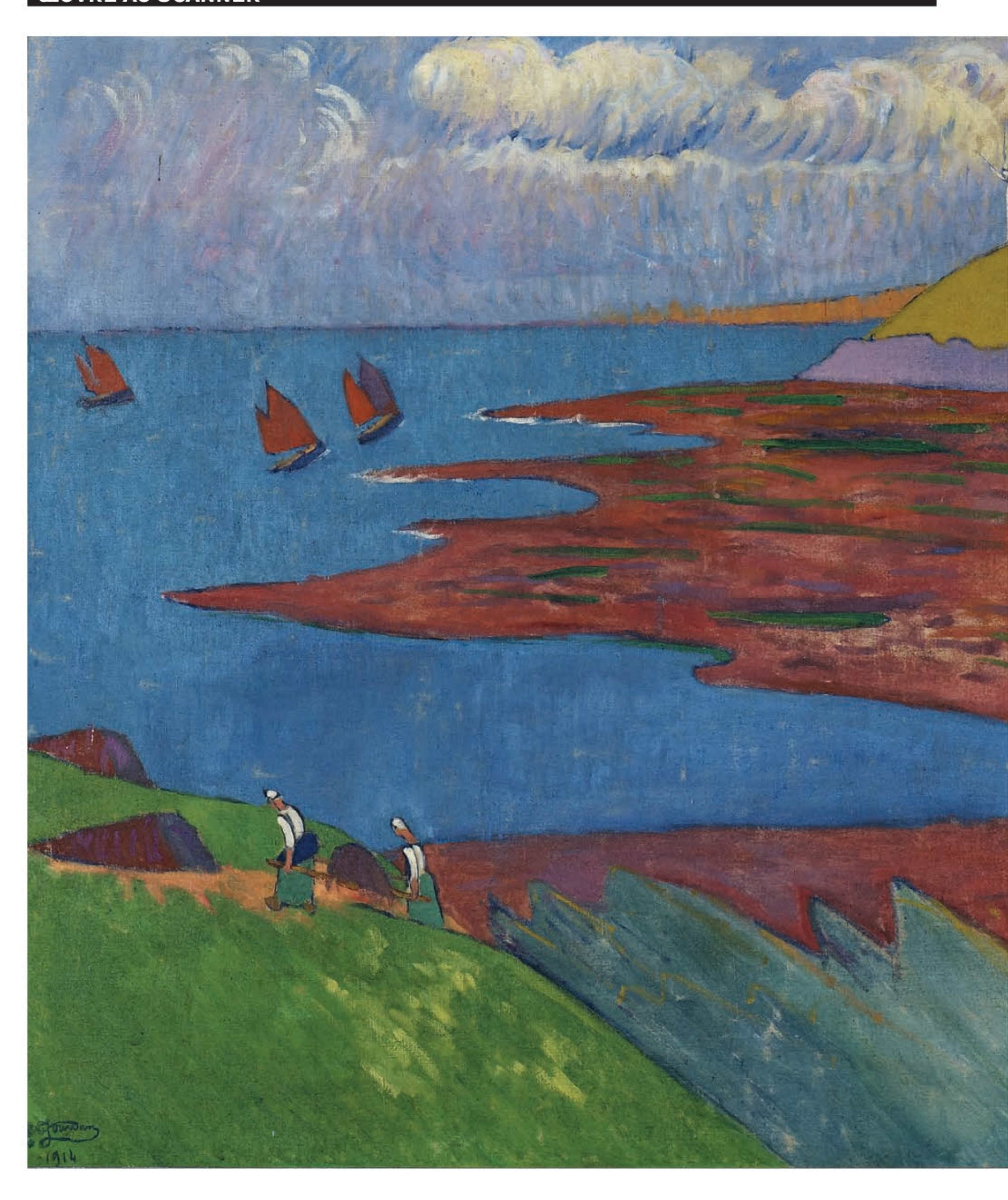
En 1944, la douleur provoquée par cette guerre et ses persécutions se double d'une autre : celle causée par la mort de sa femme Bella. L'atmosphère de ses toiles, hantées par le visage de la défunte, se fait plus douloureuse, les couleurs plus sombres. Après le conflit, Chagall retourne en France et s'installe à Vence. Il semble y retrouver une certaine paix intérieure. Les couleurs se font plus vives. *La Danse*, avec sa lumière solaire, ses couleurs stridentes, semble un véritable hymne à la joie : on y retrouve les figures qui lui sont chères – un violoniste à tête de chèvre, un couple, une ronde de jeunes filles. Mais ces dernières révèlent aussi à quel point Chagall reste habité par ses souvenirs. Des artistes de rue aperçus dans son enfance, des chandeliers à sept branches, d'éternels mariés continuent de peupler ses toiles et de trahir ses déchirures. À partir des années 1960, Chagall se prendra de passion pour le vitrail : il en conçoit pour la cathédrale de Jérusalem comme pour des cathédrales en Europe. En 1973, il inaugure à Nice le musée Chagall, conçu autour du *« message biblique »*. Une façon de réconcilier les peuples et de panser son cœur lacéré ? ■

‹ L'Âme de la ville
1945, huile sur toile, 107 x 82 cm, centre Pompidou, Paris

À LIRE

Le catalogue de l'exposition
Chagall, entre guerre et paix,
Julia Foray-Garimorth (dir.), éditions de la RMN/Grand Palais, 240 p., 39 €

Petit dictionnaire Chagall
Les Signes et symboles dans la peinture de Chagall,
par Jean-Michel Foray, éditions de la RMN/Grand Palais, 176 p., 25 €





< **Le Retour des goémoniers,** 1914, huile sur toile, 87 x 100 cm, coll. part.

Quand on évoque l'école de Pont-Aven, on pense immédiatement à Paul Gauguin. Mais quel héritage ce chef de file a-t-il laissé aux peintres qui l'accompagnaient dans sa quête, après son départ à Tahiti en 1894 ? Si la plupart des artistes s'éparpillèrent géographiquement et firent évoluer leur peinture, un seul d'entre eux resta fidèle au style de Pont-Aven : Émile Jourdan.

Aurélie Romanacce TEXTE

PONT-AVEN, L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

À la fin du XIXe siècle, la Bretagne avec ses paysages rudes et accidentés, sa culture empreinte de croyances et de légendes et ses prix bon marché attirent de nombreux peintres venus de toute la France mais aussi d'Angleterre et des États-Unis. Le plus fameux d'entre eux ? Paul Gauguin, pour qui le séjour à Pont-Aven, de 1886 à 1894, fut fondateur. C'est là que l'artiste prit le « *droit de tout oser* » et mit au point de nouvelles techniques révolutionnaires. Sans cesse « *à la recherche de l'inconnu, d'une nouvelle formule en art* », selon l'artiste et critique de l'époque Maxime Maufra, Gauguin souhaite s'affranchir de l'impressionnisme auquel il reproche de « *chercher autour de l'œil et non au centre mystérieux de la pensée* ». Le conseil du peintre à ses élèves ? « *Travailler librement et follement.* » Accompagné d'Émile Bernard, qui revendiquera plus tard la paternité de cette révolution picturale, Gauguin va donner naissance à une nouvelle esthétique : le synthétisme. Peindre dans un esprit de synthèse, en fonction d'une idée, et non plus d'après un motif réel, telle est la devise de ce nouveau chef de file. Une technique que les émules de Gauguin comme Émile Bernard, Paul Sérusier ou Maurice Denis vont s'empresser d'imiter en offrant cependant leur vision personnelle. +

À VOIR

Les peintres de Pont-Aven autour de Gauguin

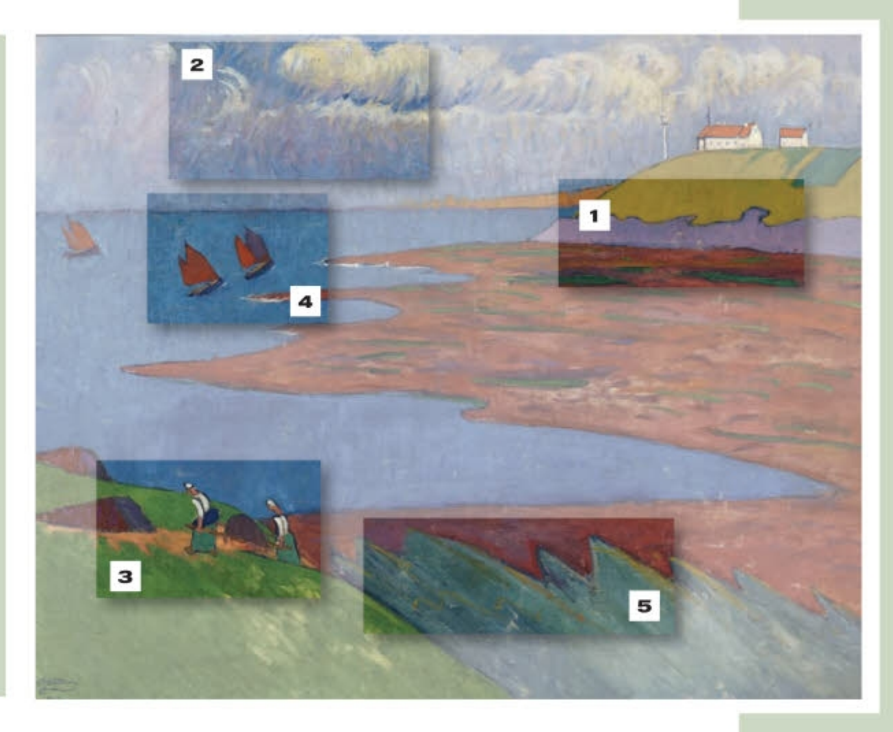
Jusqu'au 8 avril

ATELIER GROGNARD, RUEIL-MALMAISON

6, avenue du Château-de-Malmaison.
13h-19h30 (sf mar.).
2,50 €/5 €.
Tél. : 01 47 32 35 75
www.mairie-rueilmalmaison.fr

✚ Car, comme l'affirme Hervé Duval, commissaire de l'exposition « Les peintres de Pont-Aven autour de Gauguin » : « *Plus qu'une école, je considère Pont-Aven comme un laboratoire, un atelier à ciel ouvert.* » Si l'influence de Gauguin dans ce fameux vivier d'artistes est indiscutable, son départ pour Tahiti en 1894 marque aussi l'émancipation de ses « élèves ». Paul Sérusier se tourne vers une peinture plus symboliste, Henry Moret revient à un style postimpressionniste… Finie l'école de Pont-Aven ? Non, il reste encore un irréductible disciple : Émile Jourdan. L'artiste fait partie des précurseurs. Après des études aux Beaux-Arts de Paris, il arrive en Bretagne dès 1886 et rencontre Gauguin qui vient de s'y installer. Grand admirateur de la liberté de vivre et de créer de Gauguin, il est cependant malmené par le peintre qui lui reproche « *son manque d'audace et le qualifie de "sous-Monet"* », rapporte Hervé Duval. L'exigeant Jourdan (il ne peignait que cinq ou six sujets qu'il aimait retravailler à travers de grandes séries, et il détruisit la plupart de ses toiles qu'il ne jugeait pas assez abouties) n'a apparemment pas tenu rigueur au maître de sa brutalité. Ce *Retour des goémoniers*, réalisé en 1914, est la parfaite illustration de la fidélité de Jourdan à l'esprit de synthèse prôné par Gauguin. Pour représenter cette scène typique de la vie des pêcheurs bretons, il alterne touches impressionnistes et larges aplats de couleur, simplifiant au maximum le sujet de la toile. Dans cette quête incessante d'une harmonie des tons, Émile Jourdan est finalement celui qui aura le mieux transmis l'héritage de Pont-Aven. ■

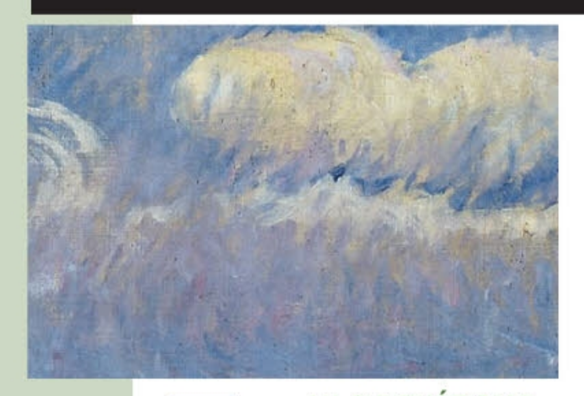
5 CLÉS POUR COMPRENDRE CETTE TOILE





1 DU CLOISONNISME…

En rupture avec l'impressionnisme, Émile Jourdan réalise de larges aplats de couleur qu'il juxtapose sans les mélanger, comme le veut la technique du cloisonnisme. Cernés de noir, les éléments se découpent graphiquement et accentuent la planéité de la toile. En choisissant de délimiter ce paysage accidenté par des couleurs tranchées (ocre, mauve, rouge et vert) Émile Jourdan suit en ce sens le conseil que Gauguin a donné à Sérusier : « *Cet arbre vous le voyez comment ? Vert ! Alors mettez le plus beau vert de votre palette ! Et cette ombre ? Plutôt bleue ! Eh bien peignez-là aussi bleue que possible !* ». Une injonction qui annonce le fauvisme inventé par Matisse et Derain vingt ans plus tard.



2 … AU SYNTHÉTISME.

Des nuages symbolisés par des touches de blanc se fondent dans le bleu-violet du ciel. Dans l'esprit de synthétisme prôné par Gauguin, Émile Jourdan juxtapose verticalement sur la toile des touches de couleur pour représenter les méandres du ciel. Le peintre va directement à l'essentiel en abandonnant l'ombre et les modelés des nuages qui seraient trop conformes à une vision naturaliste pour privilégier sa propre interprétation.



3 UNE SCÈNE TYPIQUE DE LA VIE QUOTIDIENNE

Arrivé en 1886 à Pont-Aven, Émile Jourdan ne quittera plus la Bretagne jusqu'à sa mort. Ayant fui l'académisme et les bancs des Beaux-Arts de Paris, l'artiste a décidé d'abandonner son atelier pour se confronter à une vie sans concession au milieu d'une nature rude et sauvage. Il aime dépeindre les scènes de la vie quotidienne, notamment ces pêcheurs spécialisés dans la récolte d'algues, les goémoniers. Il peindra ce sujet à plusieurs reprises dans plusieurs grandes séries, sans cesse à la recherche de nouvelles harmonies de couleurs.

UNE ESTHÉTIQUE JAPONISANTE 4

De frêles esquifs se détachent sur une mer d'un bleu sombre que viennent rehausser les échancrures rougeoyantes de la côte bretonne. Les embarcations semblent posées sur l'eau sans souci de perspective de la part du peintre. Ce détail du tableau vient souligner l'influence des estampes japonaises chez les artistes de cette époque. Avec des motifs simplifiés à l'extrême et la succession sans transition des plans de bas en haut, Émile Jourdan s'approprie les codes de l'art d'extrême-orient.



5 UN ART INSTINCTIF

La végétation située au premier plan, brossée à grands traits dans un bleu verdoyant, est un indice de la réelle empreinte de Gauguin sur le peintre. Farouche détracteur de l'art officiel et de l'académisme, Gauguin voit dans le primitivisme la clé d'un art nouveau et galvanisant. Dans ce détail, Émile Jourdan a simplifié le paysage au maximum pour affirmer une peinture sans concession, en harmonie avec l'exubérance des forces de la nature.

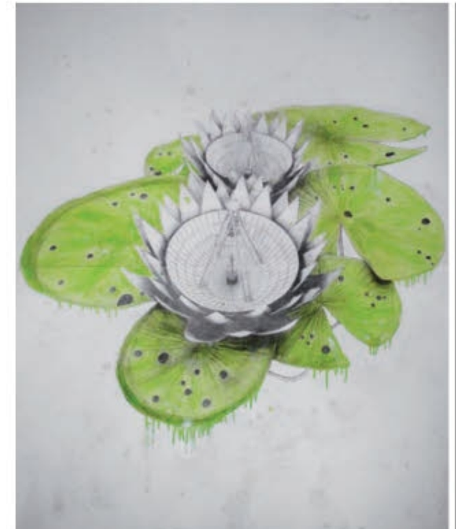




AGENDA

< Angoulême, exposition « La boîte à Gand. Brecht Evens et ses compagnons de route » (*lire p. 116*)

ILE-DE-FRANCE › *Les musées*







LES GRAFFITIS S'EMPARENT DU MUSÉE

PARIS 15e

★★ Au-delà du street art

GRAFFITI XXe-XXIe

JUSQU'AU 30 MARS

Il n'y a pas que la grande peinture qui a droit aux cimaises ! Désormais, le street art s'institutionnalise. La preuve avec le musée de la Poste, qui présente dans sa nouvelle exposition 70 œuvres réalisées par onze artistes contemporains, français ou anglo-saxons. Un panorama suffisamment large pour englober la diversité des supports et des médiums (bombe, pochoir, collage…) de cet art tour à tour corrosif et facétieux. Et détrompez-vous si vous pensez ne pas le connaître : les silhouettes séductrices de Miss.Tic, les monstres pixelisés d'Invader, les messages loufoques de Rero et les affiches de Shepard Fairey, alias Obey, vous diront forcément quelque chose !

L'ADRESSE. MUSÉE DE LA POSTE, 34, BOULEVARD DE VAUGIRARD. 10H-18H (SF DIM.). 5 €/6,50 €. TÉL. : 01 42 79 24 24. WWW.LADRESSEMUSEEDELAPOSTE.FR




GENTILLY

★★ Jean-Pascal Imsand

PHOTO XXe

DU 7 FÉVRIER AU 12 MAI

L'art rêveur du noir et blanc

Un tunnel envahi de nuages ; un oiseau au corps en tour gothique qui s'élève au-dessus du lac Léman… Cette série de photomontages, réalisés dans les années 1980, n'est qu'un aspect du travail du photographe suisse Jean-Pascal Imsand (1960-1994). Son œuvre en noir et blanc, sensible et rêveuse, est marquée par la profondeur des noirs qui sculptent l'image et mettent en valeur les infinies nuances de gris que l'artiste maîtrise à la perfection. Dans cette première rétrospective française, l'exposition présente une centaine de tirages montrant des travaux très personnels d'Imsand, tels les portraits de son épouse Sabina Scullari, et certaines de ses collaborations avec différents magazines.

MAISON DE LA PHOTOGRAPHIE ROBERT-DOISNEAU. 1, RUE DE LA DIVISION-DU-GÉNÉRAL-LECLERC. 12H-19H (SF LUN., MAR. ET JEU.). 14H-19H LE DIM. 1 €/2 €. TÉL. : 01 55 01 04 86. WWW.MAISONDELAPHOTOGRAPHIE-ROBERTDOISNEAU.FR



PARIS 7e

★★ ♁ Cheveux chéris

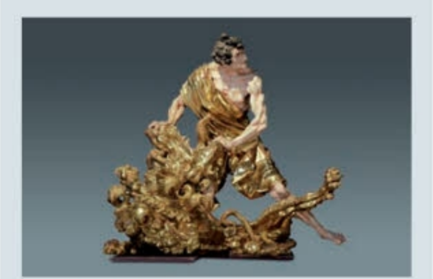
PEINTURE, SCULPTURE, PHOTO, OBJETS XVIe-XXe

JUSQU'AU 14 JUILLET

L'exposition qui coupe les cheveux en quatre

On les coiffe pour séduire ou effrayer, on les rase pour punir ou soumettre, on les conserve comme des reliques ou des trophées. Rarement matériau humain aura été autant investi de sens et de fantasme que les cheveux. Les peintures et les sculptures classiques font écho aux objets cultuels et aux photographies ethnographiques pour démêler les nombreuses fonctions esthétiques, rituelles et symboliques prêtées aux cheveux, dans une exposition qui rassemble 250 œuvres provenant aussi bien d'Europe que d'Amazonie ou d'Océanie.

MUSÉE DU QUAI BRANLY. 37, QUAI BRANLY. 11H-19H. 11H-21H DU JEU. AU SAM. 5 €/7 €. TÉL. : 01 56 61 70 00. WWW.QUAIBRANLY.FR



PARIS 1er

★ Johann Georg Pinsel

SCULPTURE XVIIIe

JUSQU'AU 25 FÉVRIER

Ses créations, qui peuplaient des églises d'Ukraine avant d'être mises au rebut sous l'ère soviétique, viennent seulement d'être reconnues à leur juste valeur esthétique. Johann Georg Pinsel a pourtant produit une œuvre qui marque l'œil ! Drapés tourmentés, visages animés, gestuelle éloquente… l'influence du baroque germanique se mêle à l'expressivité exacerbée propre à l'artiste. Le Louvre expose actuellement une trentaine de ses sculptures, principalement en bois doré et polychromé. De quoi permettre au public français de se familiariser avec l'art de ce sculpteur du XVIIIe siècle, jusqu'à présent boudé par l'histoire de l'art.

MUSÉE DU LOUVRE. 9H-17H45 (SF MAR.). 9H-21H45 LES MER. ET VEN. 11 €. TÉL. : 01 40 20 53 17. WWW.LOUVRE.FR



PARIS 8e

★ L'apparition des images

INSTALLATION, PHOTO, SCULPTURE XXIe

DU 29 JANVIER AU 2 MARS

S'emparer du protocole de fabrication de la photographie argentique, jouer avec la matière et les procédés chimiques, transformer en œuvre le processus technique lui-même… Jakob Kassay, Meris Angioletti, Dominique Blais, Diogo Pimentão et cinq autres jeunes artistes relèvent le défi à la fondation Ricard, grâce à une série d'installations, de clichés, de peintures et de sculptures qui explorent la manière de faire apparaître dans l'image la naissance même de l'image.

FONDATION RICARD. 12, RUE BOISSY-D'ANGLAS. 11H-19H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. WWW.FONDATION-ENTREPRISE-RICARD.COM

ILE-DE-FRANCE › *Les musées*



UNE PASSION PHOTOGRAPHIQUE

PARIS 14e
★★★ Howard Greenberg, collection
PHOTO XXe
JUSQU'AU 21 AVRIL

Il avoue avoir eu depuis l'enfance le goût de la collection. Mais si le grand galeriste new-yorkais Howard Greenberg s'est mis à collectionner la photographie, c'est avant tout parce qu'en 1970, il a découvert cet art en le pratiquant lui-même. Une révélation et une passion qui ne l'ont jamais quitté. Durant plus de trente ans, il a rassemblé, avec une attention portée à la qualité des tirages, des photographies témoignant de recherches formelles et documentaires. C'est le résultat de ce travail que présente la fondation Henri Cartier-Bresson, avec l'exposition d'une centaine d'œuvres où se côtoient les noms d'Eugène Atget, Dorothea Lange, Lewis Hine ou Garry Winogrand.

FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON. 2, IMPASSE LEBOUIS. 13H-18H30 (SF LUN.). 13H-20H30 LE MER. 11H-18H45 LE SAM. 4 €/6 €. TÉL. : 01 56 80 27 00. WWW.HENRICARTIERBRESSON.ORG



PARIS 18e

★★ HEY ! modern art & pop culture / part II

DU 25 JANVIER AU 23 AOÛT

Shebam ! Pow ! Blop ! Wizz !

Exposition « HEY ! modern art & pop culture », la suite. Après le premier opus en 2011, la halle Saint-Pierre poursuit sa collaboration avec la célèbre revue de culture populaire du même nom dans cette exposition regroupant 61 artistes internationaux, dont Joe Coleman, Louis Pons, Mati Klarwein ou Masami Teraoka. Art brut, street art, *lowbrow art*, art singulier, toutes les expériences à la marge de la création artistique officielle s'y croisent pour livrer le panorama vivifiant d'une culture alternative, inclassable et transgressive.

HALLE SAINT-PIERRE. 2, RUE RONSARD. 10H-18H. 10H-19H LE SAM. 11H-18H LE DIM. 6,50 €/8 €. WWW.HALLESAINTPIERRE.ORG



PARIS 19e

★★ ♁ Par nature

INSTALLATIONS XXIe

JUSQU'AU 17 MARS

Le paradis perdu

Une étrange musique résonne, faite de pincements et de violents grincements. Les auteurs de ce morceau expérimental ? Des oiseaux qui se posent et sautillent sur des guitares électriques, et font émerger une œuvre sonore et visuelle au gré de leurs mouvements aléatoires. Cette installation de Céleste Boursier-Mougenot, *From Here To Ear*, est l'une des sept propositions d'artistes mises en avant dans cette exposition consacrée au retour à la nature, où le visiteur pourra déployer ses ailes grâce à Moataz Nasr (*I Am Free*, 2012) et retrouver le chemin du jardin d'Éden, ou tout au moins la version chatoyante et critique qu'en propose Joana Vasconcelos (*Jardim do Éden*, 2012).

LE CENTQUATRE. 5, RUE CURIAL. 15H-19H (SF LUN., JEU. ET VEN.). 4 €/7 €. WWW.104.FR



L'ISLE-ADAM

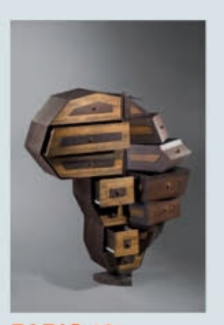
★ Ronan Barrot

PEINTURE XXIe

JUSQU'AU 24 FÉVRIER

Sa touche furieuse, dominée par les tons sombres, laisse surgir de la toile une vision tourmentée de la nature. Au-delà de son style expressionniste, on sent l'admiration de Ronan Barrot pour le XIXe siècle et ses peintres de paysage. Une admiration qui a conduit le musée Louis-Senlecq, où sont accrochés plusieurs tableaux du paysagiste Jules Dupré, à proposer au jeune artiste cette exposition d'une soixantaine d'œuvres récentes et pour la plupart inédites. Des paysages, bien sûr, mais pas seulement, puisque sont aussi présentés des portraits et des vanités, qui sont pour lui une autre forme de paysage.

MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE LOUIS-SENLECQ. 31, GRANDE-RUE. 14H-18H (SF MAR.). 2,80 €/3,50 €. TÉL. : 01 34 69 45 44. WWW.MUSEE.VILLE-ISLE-ADAM.FR



PARIS 16e

★★ Design en Afrique. S'asseoir, se coucher et rêver

MOBILIER XIXe-XXIe

JUSQU'AU 14 JUILLET

Le siège, symbole du pouvoir et réceptacle de l'âme de son propriétaire, le lit, lieu du dernier repos, et le repose-tête, protecteur du sommeil du dormeur : trois éléments-clés du mobilier africain. Comment les designers africains contemporains s'approprient-ils cet héritage à la fois formel et spirituel ? En confrontant une soixantaine d'objets anciens à une trentaine de créations récentes, cette exposition souligne l'importance de la tradition pour la production actuelle, qui se nourrit de l'esthétique et des savoir-faire locaux tout en les revisitant. Un art aux lignes souvent épurées, où l'austérité cède parfois la place à l'ironie.

MUSÉE DAPPER. 35 BIS, RUE PAUL-VALÉRY. 11H-19H (SF MAR. ET JEU.). 4 €/6 €. TÉL. : 01 45 00 91 75. WWW.DAPPER.FR

ILE-DE-FRANCE › *Les galeries*



DALÍ INTIME

PARIS 8e
★★★ Salvador Dalí. Œuvres sur papier 1931-1981
DESSIN XXe
JUSQU'AU 23 FÉVRIER

En parfait contrepoint à l'exposition monstre que le centre Pompidou consacre à Dalí (voir *Arts Magazine n°71*), la galerie Messine nous entraîne dans les coulisses du génie espagnol en présentant une cinquantaine de dessins réalisée entre 1931 et 1981. De simples esquisses jetées sur le papier ? Au contraire ! D'une extrême précision et d'une élégance subtile, la plupart des dessins comme l'*Étude préparatoire pour le portrait de la vicomtesse Marie-Laure de Noailles* (1931-1932) ou le *Personnage avec béquille* (1938-1939) sont de véritables chefs-d'œuvre qui recèlent en germes les thèmes fantasmagoriques de ses plus beaux tableaux. Une plongée dans l'univers de Dalí tout en finesse mais non dénuée d'humour grâce à une décoration rococo du meilleur goût, inspirée du mobilier de son appartement à Figueras !

GALERIE MESSINE. 4, AVENUE DE MESSINE. 10H-18H30 (SF DIM. ET LUN.). SUR RDV LE SAM. GRATUIT. TÉL. : 01 45 63 53 72. WWW.GALERIEMESSINE.FR

PARIS 6e

★★ Claire-Jeanne Jézéquel. Œuvres récentes

DESSIN, SCULPTURE XXIe

JUSQU'AU 23 FÉVRIER

Volumes d'encre

Pour sa première exposition à la galerie Jean Fournier, Claire-Jeanne Jézéquel abat les cloisons entre dessin et sculpture. Intitulées *Sketchs*, ses « esquisses en 3D » reposent sur un agencement de formes géométriques en monochromes rouge ou noir. Le support privilégié de l'artiste ? Du Placoplâtre. Un choix guidé par son goût pour les matériaux de construction mais aussi par la qualité insoupçonnée de ce médium proche au toucher du papier aquarelle. Une exposition surprenante qui réconcilie rigueur de la sculpture et coulures généreuses de l'encre.

GALERIE JEAN FOURNIER. 22, RUE DU BAC. 10H30-12H30 ET 14H-19H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. TÉL. : 01 42 97 44 00. WWW.GALERIE-JEANFOURNIER.COM



PARIS 3e

★★ Louis Heilbronn. Meet me on the surface

PHOTO XXIe

JUSQU'AU 23 FÉVRIER

Le diable dans les détails

Jeune artiste américain de 25 ans, Louis Heilbronn manie l'appareil photo comme un peintre son pinceau. Baignés de lumière naturelle, ses portraits et paysages évoquent les tonalités de la peinture de la Renaissance. Chaque détail, que ce soit une goutte de sang sur un gilet, les craquelures d'une valise en cuir ou une pelure d'orange, est plongé dans une atmosphère intemporelle. Si vous avez raté ses œuvres lors du dernier Paris Photo, la galerie Polaris donne l'occasion d'admirer le travail de l'artiste pour sa première exposition personnelle.

GALERIE POLARIS. 15, RUE DES ARQUEBUSIERS. 11H-19H (SF DIM. ET LUN.). 13H-19H LE SAM. GRATUIT. TÉL. : 01 42 72 21 27. WWW.GALERIEPOLARIS.COM



PARIS 20e

★ Magiciens

PEINTURE, SCULPTURE, OBJETS XXe-XXIe

JUSQU'AU 2 MARS

Des coquilles d'œuf, quelques mégots, un morceau de tissu… Les vingt artistes réunis par la galerie Emmanuel Hervé ont fait le pari de réenchanter notre quotidien avec ces trois fois rien tout droit sortis de leur chapeau. Chez Saâdane Afif, les tubes de blanco prennent l'allure d'une réplique monochrome du bâton de Cadere (*lire p. 16*), des bouts de papier à cigarettes assemblés par Fernanda Gomes se muent en une sculpture délicate tandis que les restes du petit-déjeuner de Franck David composent une élégante couronne en coquilles d'œuf.

GALERIE EMMANUEL HERVÉ. 6, RUE JOUYE-ROUVE. 14H-19H (SF DIM., LUN. ET MAR.). GRATUIT. TÉL. : 09 51 10 96 58. WWW.EMMANUELHERVE.COM



PARIS 3e

★ Amélie Bertrand

PEINTURE XXIe

JUSQU'AU 16 FÉVRIER

À première vue, on est troublé. Sommes-nous en train de regarder des images extraites de jeux vidéo ? Des collages réalisés sur Photoshop ? Pas du tout ! Il s'agit bien de peinture à l'huile, basée sur des images qu'Amélie Bertrand a dénichées sur Internet. En grande illusionniste, cette artiste de 28 ans les réagence en tourneboulant complètement notre perception de l'espace. Les motifs de ses tableaux ? En majorité, des éléments de décor artificiel qui agrémentent les parcours de minigolf. Vidées de toute présence humaine et d'apparence impersonnelle, ces toiles jouent avec la tradition du trompe-l'œil, mais à l'ère du virtuel et du numérique.

GALERIE SÉMIOSE. 54, RUE CHAPON. 11H-19H (SF DIM. ET LUN.). GRATUIT. TÉL. : 09 79 26 16 38. WWW.SEMIOSE.FR



TOUS LES CONTINENTS DE LA BD

ANGOULÊME
★★★ 40e festival international de la bande dessinée
DESSIN XXe-XXIe
DU 31 JANVIER AU 3 FÉVRIER

LE rendez-vous annuel de la bande dessinée fête sa 40e édition. L'occasion de convoquer les principales figures du neuvième art ? Assurément, avec une grande exposition consacrée au papa d'Astérix, Albert Uderzo, à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, qui permet d'admirer le trait souple et rond du maître à l'œuvre dans les aventures du fameux Gaulois, mais aussi toutes ses œuvres antérieures (*Oumpah-Pah*). Dans le registre « monstres sacrés », c'est tout Mickey et tout Donald, des années 30 à nos jours, qui s'exposent à l'hôtel de ville. Mais Angoulême, c'est aussi depuis longtemps la défense d'une BD d'auteur plus intimiste, personnifiée par le président de cette édition, Jean-Claude Denis. À l'hôtel Saint-Simon, 150 originaux du dessinateur de *Luc Leroi* offrent une sorte de rétrospective de cet auteur respecté. C'est enfin la possibilité de découvrir une bande dessinée venue d'ailleurs : la BD algérienne aux ateliers Magelis ou la BD flamande avec une exposition conçue par un dessinateur de 23 ans écœurant de talent : Brecht Evens.

DIVERS LIEUX. INFORMATIONS : ESPACE FRANQUIN. 10H-19H. 10H-20H LE SAM. PASS 1 JOUR : 11 €/15 €. PASS 4 JOURS : 24 €/33 €. TÉL. : 08 92 68 36 22. WWW.BDANGOULEME.COM





LIMOGES

★★ Suzanne Lalique-Haviland, le décor réinventé

VERRE, PORCELAINE, TEXTILE, PEINTURE, OBJETS XXe

JUSQU'AU 15 AVRIL

Une grande dame de la déco

Petite-fille d'un collaborateur de Rodin, fille du grand verrier bijoutier René Lalique, épouse d'un photographe héritier de la célèbre porcelaine Haviland, Suzanne Lalique-Haviland (1892-1989) aura passé sa vie dans un bain artistique. Elle a donc logiquement suivi cette voie. La peintre et décoratrice a ainsi œuvré pour Lalique et Haviland, pour la manufacture de Sèvres et la Comédie française, pour le couturier Jacques Doucet et pour des intérieurs luxueux. Autant de projets abordés par cette rétrospective qui fait un arrêt à Limoges après un passage au musée Lalique dans les Vosges.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS. 1, PLACE DE L'ÉVÊCHÉ. 10H-12H ET 14H-17H. 2 €/4 €. TÉL. : 05 55 45 98 10. WWW.MUSEEBAL.FR



LE HAVRE

★★ ♁ Cercles et carrés

DU 15 FÉVRIER À MAI

Quinze chefs-d'œuvre de l'art abstrait

La petite caravane de chefs-d'œuvre du centre Pompidou a mis le cap à l'ouest. Après Libourne et avant Nantes, la voici au Havre avec 15 œuvres de 1911 à 2007 qui résument l'une des tendances importantes de l'art actuel : l'abstraction géométrique. Du précurseur de l'art abstrait, František Kupka, au peintre suisse Stéphane Dafflon, en passant par Fernand Léger et les créations cinétiques de Victor Vasarely, on y découvre comment les artistes ont joué avec des formes géométriques basiques pour exprimer une certaine spiritualité, pour s'affranchir de la subjectivité ou pour créer des langages…

CENTRE POMPIDOU MOBILE. GRATUIT. WWW.CENTREPOMPIDOU.FR



DINARD

Arches. Jean-François Rauzier

★ PHOTO, SCULPTURE, VIDÉO XXIe

DU 26 JANVIER AU 1er AVRIL

Le point commun entre les sculptures, les photos et les vidéos de Jean-François Rauzier ? La recréation, à partir d'éléments réels, de mondes totalement fantasmagoriques lorgnant vers la science-fiction. Une démarche très perceptible dans les spectaculaires tirages photographiques exposés ici, minutieusement agencés grâce aux dernières technologies numériques. Mais l'artiste va plus loin : en créant de faux passeports, de faux documents historiques et même une fausse monnaie, il nous immerge totalement dans l'univers qu'il a imaginé.

PALAIS DES ARTS ET DU FESTIVAL. 2, BOULEVARD DU PRÉSIDENT-WILSON. 14H-18H30 (SF LUN.). 3 €. TÉL. : 02 99 16 30 63. WWW.VILLE-DINARD.FR



CHÂTEAU-GONTIER

★ Hippolyte Hentgen

PEINTURE, DESSIN, SCULPTURE XXIe

JUSQU'AU 17 MARS

Dewar et Gicquel, Ann Veronica Janssens, Lilian Bourgeat… Loin du circuit balisé des lieux d'art contemporain, la chapelle romane de Château-Gontier expose des valeurs sûres, tout en faisant régulièrement découvrir de jeunes artistes prometteurs. C'est le cas d'Hippolyte Hentgen. Derrière ce patronyme délicieusement désuet se cache un duo ravageur : Lisa Hentgen et Gaëlle Hippolyte, dont l'univers mélange joyeusement personnages de cartoon mutants, situations scabreuses ou déjantées, jeux d'échelle et humour décapant.

CHAPELLE DU GÉNÉTEIL. CENTRE D'ART CONTEMPORAIN, RUE DU GÉNÉRAL-LEMONNIER. 14H-19H (SF LUN. ET MAR.). GRATUIT. TÉL. : 02 43 07 88 96. WWW.LE-CARRE.ORG

★★★ Belle idée pour un week-end ★★ Mérite le détour ★ Si vous n'êtes pas loin ♁ Emmenez les enfants





LES TRANSFIGURATIONS DE MAN RAY

LONDRES
★★★ **Man Ray. Portraits**
PHOTO XXe
DU 7 FÉVRIER AU 27 MAI

Pour mener ses expérimentations, Man Ray n'a pas hésité à photographier ses proches, de Pablo Picasso à Virginia Woolf en passant par Marcel Duchamp, Henri Matisse ou Salvador Dalí. La National Portrait Gallery propose de revisiter l'œuvre de cet enfant terrible du huitième art à travers 150 clichés de ses célèbres contemporains, venus de collections privées ou d'institutions aussi prestigieuses que le MoMA ou le MET de New York. On peut ainsi y admirer le sourire de Catherine Deneuve accoudée à une table d'échecs dans un décor surréel, le profil de la muse de l'artiste, Lee Miller, ceint d'un halo noir (dû à un procédé de solarisation) ou encore le dos fameux de la femme-violon imaginée par ce photographe dada et surréaliste .

NATIONAL PORTRAIT GALLERY. ST MARTIN'S PLACE. 10H-18H. 10H-21H LES JEU. ET VEN. 10,90 £/12,70 £. TÉL. : 00 44 (0)20 7306 0055. WWW.NPG.ORG.UK



LONDRES

★★★ Becoming Picasso: Paris 1901

PEINTURE XXᵉ SIÈCLE

DU 14 FÉVRIER AU 26 MAI

La naissance d'un génie

Raconter la remarquable percée de Picasso au cours de l'année 1901 : tel est le propos du musée londonien The Courtauld Gallery. C'est en effet cette année-là que débute l'ascension fulgurante du génie de 19 ans qui expose pour la première fois chez le célèbre marchand Ambroise Vollard. À travers ses premiers chefs-d'œuvre, un *Arlequin assis* ou une *Buveuse d'absinthe*, l'exposition met en lumière une année décisive dans les recherches de celui qui, bientôt, dynamitera l'histoire de l'art avec ses *Demoiselles d'Avignon* et ses explorations artistiques, notamment les débuts de sa « période bleue ».

THE COURTAULD GALLERY. SOMERSET HOUSE, STRAND. 10H-18H. 4,50 £/6 £. TÉL. : 00 44 (0)20 7848 2526. WWW.COURTAULD.AC.UK



VILLENEUVE-D'ASCQ

★★★ Jockum Nordström

DESSIN, COLLAGE, SCULPTURE XXᵉ-XXIᵉ

DU 16 FÉVRIER AU 19 MAI

Conte d'hiver

Sur des papiers, le Suédois Jockum Nordström parsème des animaux délicats, des personnages énigmatiques, des paysages semblant surgis d'un conte. Peu connu en France, il compte pourtant parmi les artistes les plus réputés de sa génération. Pour la première fois dans l'Hexagone, une exposition muséale rassemble une centaine de ses pièces – dessins au crayon, collages, fragiles sculptures… L'occasion de découvrir son univers onirique, qui puise ses sources dans la musique, la poésie, l'architecture, les cultures populaire ou savante suédoises, mais aussi le Folk Art américain et les collages surréalistes.

LAM. 1, ALLÉE DU MUSÉE. 10H-18H (SF LUN.). 7 €/10 €. TÉL. : 03 20 19 68 88. WWW.MUSEE-LAM.FR



CALAIS

★★ 🧸 Plein les yeux ! Le spectacle de la mode

HABIT XVIᵉ-XXIᵉ

JUSQU'AU 28 AVRIL

Saviez-vous que les impressionnantes fraises et autres grands cols du XVIᵉ siècle étaient portés pour éclairer le visage, considéré comme le siège de l'âme ? Sinon, c'est l'une des choses que vous apprendrez à l'exposition « Plein les yeux ! » à Calais. À travers des pièces historiques, des tenues signées Chanel ou Dior et des robes mythiques portées dans *Autant en emporte le vent* ou *La Reine Margot*, le parcours révèle la façon dont la mode met en scène le corps au fil des siècles.

CITÉ INTERNATIONALE DE LA DENTELLE ET DE LA MODE. 135, QUAI DU COMMERCE. 10H-17H (SF MAR.). TÉL. : 03 21 00 42 30. WWW.CITE-DENTELLE.FR



ROUBAIX

★★ Christian Astuguevieille

OBJETS, DESSIN, SCULPTURE, FRESQUE XXIᵉ

DU 16 FÉVRIER AU 19 MAI

Pas question pour Christian Astuguevieille de s'enfermer dans une pratique artistique unique. Ce créateur polymorphe imagine des livres tactiles comme des objets mystérieux évoquant les rites de civilisations très anciennes d'Asie ou d'Océanie, des parfums, des monstres en peluche, des bijoux ou des dessins à l'encre de Chine. Pour rendre hommage à l'infinie richesse de son univers multisensoriel, La Piscine lui donne carte blanche.

LA PISCINE. 23, RUE DE L'ESPÉRANCE. 11H-18H (SF LUN.). 11H-20H LE VEN. 13H-18H LES SAM. ET DIM. 5 €/8 €. TÉL. : 03 20 69 23 60. WWW.ROUBAIX-LAPISCINE.COM

★★★ Belle idée pour un week-end ★★ Mérite le détour ★ Si vous n'êtes pas loin 🧸 Emmenez les enfants



ERNST, L'ANTI-DALÍ ?

VIENNE
★★★ Max Ernst
PEINTURE, COLLAGE, SCULPTURE XXᵉ
JUSQU'AU 5 MAI

Ébahis par la rétrospective Dalí au centre Pompidou ? Atteint d'une surréalistite aigüe ? Prenez non pas le train pour Perpignan, mais l'avion pour Vienne : c'est là que se tient l'autre manifestation-phare consacrée à l'un des monstres sacrés du surréalisme, Max Ernst. Le parallèle entre le Catalan et l'Allemand ne s'arrête pas à leur compagnonnage sous la houlette d'André Breton : même inventivité technique (Ernst est réputé pour avoir créé les pratiques du collage, du frottage, de la décalcomanie), même goût pour les paysages dans lesquels le regard se perd et rebondit d'un détail incongru à l'autre… Et si l'on ne retrouve pas chez le discret Max Ernst le goût de la provoc et de la mise en scène qui a rendu Dalí si populaire, un autre trait de caractère se fait jour au vu des 150 œuvres rassemblées ici : l'absolue liberté de ce peintre et sa remise en question permanente.

ALBERTINA. ALBERTINAPLATZ, 1. 10H-18H. 10H-21H LE MER. 8 €/11 €. TÉL. : 00 43 15 34 830. WWW.ALBERTINA.AT





ÉPINAL

★★ ♁ Le mystère des choses

SCULPTURE, PEINTURE, PHOTO, GRAVURE XVIe-XXIe

JUSQU'AU 17 MARS

Tombé du ciel

La pluie, la neige, thèmes de deux expositions qui s'y sont déroulées… Au musée de l'Image, on aime ce qui tombe du ciel. Rebelote cet hiver, dans un accrochage où ce qui choit n'est plus météorologique. Icare par le Néerlandais du XVIe Goltzius, un ange d'Anselm Kieffer, les étoiles filantes et les ovnis : une exposition qui se visite le nez levé. Tout comme celle que le musée consacre aux étonnantes photographies « lévitantes » de Corinne Mercadier, par ailleurs exposée aux mêmes dates à l'Arsenal de Metz.

MUSÉE DE L'IMAGE. 42, QUAI DE DOGNEVILLE. 9H30-12H ET 14H-18H. 14H-18H LE LUN. 9H30-18H LE VEN. 10H-12H ET 14H-18H LE DIM. 3,50 €/5 €. TÉL. : 03 29 81 48 30. WWW.MUSEEDELIMAGE.FR

BÂLE

★★★ Ferdinand Hodler

PEINTURE XXe

DU 27 JANVIER AU 26 MAI

Hodler à son meilleur

Ceux qui ont vu l'exposition que lui avait consacrée le musée d'Orsay à l'hiver 2007-2008 le savent : plus qu'un grand peintre suisse, Ferdinand Hodler est un grand peintre tout court. La fondation Beyeler, qui se concentre sur les dernières années (1913-1918) du Bernois, le confirme aussi : poignant dans la série de toiles qu'il réalise de sa compagne mourante, rigoureux dans l'immense tableau *Regard dans l'infini*, coloriste surdoué lorsqu'il s'attelle à ses splendides panoramas des Alpes, Hodler était alors au sommet de son art.

FONDATION BEYELER. BASELSTRASSE, 101. 10H-18H. 10H-20H LE MER. 6 FS/25 FS. TÉL. : 00 41 61 645 97 00. WWW.FONDATIONBEYELER.CH



SAINT-CLAUDE

★★ ♁ Françoise Pétrovitch

DESSIN, PEINTURE, SCULPTURE XXIe

JUSQU'AU 24 FÉVRIER

On retrouve dans cette vingtaine d'œuvres l'univers faussement enfantin de Françoise Pétrovitch. Les figures de mouflets, notamment dans la série de sérigraphies qu'elle a réalisée lors de sa résidence au musée de l'Abbaye, abondent, mignons tout plein à première vue. Mais très vite, le malaise affleure : telle fillette a un fusil de chasse dans les mains, telle autre va au coin entre des murs hérissés de piquants…

MUSÉE DE L'ABBAYE. 3, PLACE DE L'ABBAYE. 10H-12H ET 14H-18H (SF LUN. ET MAR.). 2,50 €/5 €. TÉL. : 03 84 38 12 60. WWW.SAINT-CLAUDE.FR



METZ/DELME

★ Marie Cool, Fabio Balducci

DESSIN, VIDÉO, PERFORMANCE XXIe

JUSQU'AU 17 FÉVRIER

En duo depuis 1995, Marie Cool et Fabio Balducci bénéficient d'une double exposition (au Frac Lorraine à Metz et à la synagogue de Delme). Une abondance de biens qui contraste avec leur travail d'un dépouillement extrême : utilisateurs de matériaux pauvres (dessins sur feuille A4 retravaillés à la photocopieuse), concepteurs de performances où Marie Cool réalise seule des actions d'une grande simplicité (décor minimal, gestes mesurés), le couple est adepte du « *less is more* ».

FRAC LORRAINE, 1 BIS, RUE DES TRINITAIRES, METZ. 14H-19H (SF LUN.). 11H-19H LES SAM. ET DIM. GRATUIT. TÉL. : 03 87 74 20 02. WWW.FRACLORRAINE.ORG

SYNAGOGUE. 33, RUE POINCARÉ, DELME. 14H-18H (SF LUN. ET MAR.). 11H-18H LE DIM. GRATUIT. TÉL. : 03 87 01 35 61. WWW.CAC-SYNAGOGUEDELME.ORG





NO FUTURE

LYON
★★★ Gustav Metzger, Huang Yong Ping, Latifa Echakhch
VIDÉO, PHOTO, INSTALLATION XXe-XXIe
DU 15 FÉVRIER AU 14 AVRIL

L'autodestruction : ce thème irrigue tout l'œuvre de Gustav Meztger. Né à Nuremberg en 1926, l'artiste allemand ne cesse de s'interroger sur l'art après l'Holocauste. Sa réponse ? Rendre créatif tout acte négatif. *Supportive (ci-dessus, à gauche)*, l'une des dernières œuvres de cette figure de la contre-culture des années 1960-1970 (Metzger appela à la grève de l'art pour manifester contre l'emprise du commerce sur le monde artistique), vient d'intégrer les collections du musée lyonnais. Composée de 7 écrans de 4 x 4 mètres, cette installation monumentale est basée sur la technique des cristaux liquides qui produit des formes en réagissant à la chaleur. Pour poursuivre cette réflexion sur la modernité, deux artistes de génération et de nationalité différentes : le Chinois Huang Yong Ping (né en 1954), qui déclarait en octobre dernier que *« le chaos entraîne forcément un nouveau départ » (lire* Arts Magazine *n° 69)*, et la Marocaine Latifa Echakhch (née en 1974). La jeune femme, habituée à produire des œuvres *in situ*, a investi 1 000 m² pour imaginer un parcours mêlant des références personnelles multiculturelles, historiques et sociologiques *(ci-dessus, à droite)*. Trois regards, trois histoires, non pas pour refaire le monde mais pour l'écrire autrement.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN. CITÉ INTERNATIONALE, 81, QUAI CHARLES-DE-GAULLE. 4 €/6 €. 11H-18H (SF LUN. ET MAR.). TÉL. : 04 72 69 17 17. WWW.MAC-LYON.COM



ÉVIAN

★★★ Paul Éluard. Poésie, amour et liberté

PEINTURE, MANUSCRIT, SCULPTURE, DESSIN XXe

DU 2 FÉVRIER AU 26 MAI

Cadavres exquis entre poésie et peinture

« Tu tiens la flamme entre tes doigts/Et tu peins comme un incendie. » Ces deux vers extraits du poème d'Éluard « À Pablo Picasso », rédigé en 1938, font écho au *Guernica* du peintre espagnol. Car le poète français (1895-1952), divorcé de sa muse Gala devenue celle de Dalí, a participé à toutes les avant-gardes : dadaïste, surréaliste… Et soutenu ses camarades en achetant leurs œuvres : De Chirico, Ernst (qui couvrira de fresques les murs de sa maison d'Eaubonne), Tanguy, Miró, Dalí, Arp, Léger, Magritte, Izis, Brassaï, Giacometti… Une cinquantaine de peintures, dessins (dont ce cadavre exquis auquel participa André Breton) et céramiques, ainsi que certaines sculptures collectionnées par cet « admirateur de l'art nègre », résument ici la vie d'Éluard au service de la poésie, de l'amour et de la liberté.

PALAIS LUMIÈRE. QUAI ALBERT-BESSON. 8 €/10 €. 10H-19H. 14H-19H LE LUN. TÉL. : 04 50 83 15 90. WWW.VILLE-EVIAN.FR





GRENOBLE

★★★ Les Alpes de Doisneau

PHOTO XXe

JUSQU'AU 14 AVRIL

La transhumance de Doisneau

Ses clichés du Paris de l'après-guerre ont fait le tour du monde. Pourtant, Robert Doisneau a aussi traîné son boîtier des chaînes de fabrication des voitures Renault à Boulogne-Billancourt jusqu'aux sommets enneigés des Alpes. C'est ce Doisneau méconnu, le photoreporter, que la ville de Grenoble présente en 120 tirages. Les Français aux sports d'hiver, les ouvrières des usines grenobloises, la transhumance des bergers… autant de reportages entrecoupés de quelques facéties avec le violoncelliste Maurice Baquet dans la vallée de Chamonix ou de ses propres photos de vacances. Les Alpes comme décor, une façon différente de fêter le centenaire de la naissance du plus célèbre des photographes humanistes.

MUSÉE DE L'ANCIEN ÉVÊCHÉ. 2, RUE TRÈS-CLOÎTRES. 9H-18H. 13H-18H LE MER. 11H-18H LES SAM. ET DIM. GRATUIT. TÉL. : 04 76 03 15 25. WWW.ANCIEN-EVECHE-ISERE.FR



SAINT-PAUL-DE-VENCE

★★ E-motion. Collection Bernard Massini

PEINTURE XXe-XXIe

JUSQU'AU 17 MARS

La fondation Maeght présente 70 œuvres sélectionnées parmi les 450 que compte la collection de Bernard Massini. Ce neurochirurgien niçois, qui expose aussi dans son bureau à l'hôtel Régina (où Matisse a travaillé) transformé en cabinet de curiosités, est mû par une unique passion : la peinture figurative. Depuis plus de trente ans, il achète de grands formats n'écoutant que son cœur. Des tableaux de Djamel Tatah, Gérard Garouste, Marc Desgrandchamps ou George Condo *(ci-dessus)*. Des toiles qui d'ici deux ans ne quitteront plus les cimaises du Régina que Bernard Massini espère ériger en centre d'art.

FONDATION MARGUERITE ET AIMÉ MAEGHT. CHEMIN DES FUMERATES. 9 €/14 €. 10H-18H. TÉL. : 04 93 32 81 63. WWW.FONDATION-MAEGHT.COM



THONON-LES-BAINS

★★ Et la Chine s'est éveillée…

PEINTURE, SCULPTURE, VIDÉO, PHOTO XXe-XXIe

JUSQU'AU 17 MARS

Ai Wei Wei au cinéma, Yue Minjun à la fondation Cartier, Huang Yong Ping à Lyon… les artistes chinois, avec ou sans l'accord des autorités de leur pays, débordent des frontières de l'empire du Milieu. Ils sont donc tout désignés pour illustrer le thème « Nomadisme/Mondialisme » cher à la ville de Thonon. À l'univers baroque de Xia Fan, se greffent les grands portraits iconiques de Yan Pei-Ming (de Monna Lisa à Obama). Et les œuvres de cinq de leurs compatriotes, peintre, sculpteur, vidéaste ou photographes comme Qiu Zhijie *(ci-dessus)*.

CHAPELLE DE LA VISITATION. 25, RUE DES GRANDES. 14H30-18H (SF LUN. ET MAR.). GRATUIT. TÉL. : 04 70 69 49. WWW.VILLE-THONON.FR

★★★ *Belle idée pour un week-end* ★★ *Mérite le détour* ★ *Si vous n'êtes pas loin* *Emmenez les enfants*



LE PINCEAU AU VENT

MADRID
★★★ Impressionnisme et plein air
PEINTURE XVIIIe-XIXe
DU 5 FÉVRIER AU 12 MAI

On a coutume de croire que l'une des révolutions des impressionnistes est d'avoir imposé la peinture en plein air. L'exposition du musée Thyssen démontre que le lien de cause à effet a en fait été inversé. Lorsque Monet, Renoir ou Sisley plantent leur chevalet dans la nature durant la seconde moitié du XIXe siècle, la pratique artistique en extérieur existe depuis longtemps. Les études de paysage réalisées sur le vif font en effet partie de la formation des artistes depuis le XVIIIe siècle. Une centaine d'œuvres raconte comment cette démarche a engendré les bouleversements artistiques des avant-gardes, des précurseurs comme Pierre-Henri de Valenciennes et Thomas Jones à la fin du XVIIIe siècle jusqu'aux expériences radicales de Van Gogh *(ci-dessus)* et de Cézanne au tournant du XXe siècle, sans omettre Turner, Constable, Corot, Courbet et les maîtres de l'impressionnisme.

MUSÉE THYSSEN-BORNEMISZA. PALACIO DE VILLAHERMOSA, PASEO DEL PRADO 8. 10H-19H (SF LUN.). 10H-21H LE SAM. 6 €/10 €. TÉL. : 00 34 91 369 01 51. WWW.MUSEOTHYSSEN.ORG

MONTPELLIER

★★★ Geneviève Asse

PEINTURE XXe-XXIe

JUSQU'AU 10 MARS

Le rayon bleu

Pierre Soulages a son noir, Geneviève Asse son bleu. Son bleu, « *c'est un sentiment de profondeur et d'espérance réuni. Il est les deux. Et ce n'est pas seulement une couleur ou un sentiment. C'est un langage* », explique cette artiste éprise des natures mortes de Jean Siméon Chardin, proche de Nicolas de Staël et de Serge Poliakoff. À travers un parcours de 22 toiles abstraites, certaines très petites, d'autres monumentales, se dessine sa recherche pour révéler la lumière, par un jeu de transparence, par des effets de matière et de brillance. Cette exposition inaugure un cycle d'événements consacrés à l'artiste en 2013 pour ses 90 ans, parmi lesquels sa première grande rétrospective au centre Pompidou l'été prochain.

MUSÉE FABRE. 39, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE. 10H-18H (SF LUN.). 4 €/6 €. TÉL. : 04 67 14 83 00. WWW.MUSEEFABRE.FR





BORDEAUX

★★ Montparnasse / Saint-Germain-des-Prés : abstractions d'après-guerre

PEINTURE XXe

JUSQU'AU 10 FÉVRIER

L'Histoire veut qu'après la Seconde Guerre mondiale, Paris ait cédé sa place de capitale des arts à New York. Cette exposition démontre qu'elle a continué à tenir un rôle d'importance, en particulier dans l'abstraction gestuelle et lyrique, ce courant qui s'inspire de nos émotions. À travers une cinquantaine de peintures, elle dresse les portraits de 6 artistes majeurs qui ont marqué la seconde partie du XXe siècle en s'affranchissant de l'abstraction géométrique de l'entre-deux-guerres : Olivier Debré, Jean Le Moal, Alfred Manessier, André Marfaing, Gérard Schneider et Geer Van Velde.

GALERIE DES BEAUX-ARTS. PLACE DU COLONEL-RAYNAL. 11H-18H (SF MAR.). 5 €/2,50 €. TÉL. : 05 56 96 51 60. WWW.BORDEAUX.FR



SÉRIGNAN

★★ Guillaume Leblon. Une appropriation de la nature

INSTALLATION, FILM, OBJETS XXIe

JUSQU'AU 24 FÉVRIER

Extension du domaine de la nature

Composées avec des matériaux naturels ou modestes (bois, corde, verre ou papier), les pièces de Guillaume Leblon créent un environnement poétique mettant en scène les rapports de l'individu à l'espace. Le musée régional d'Art contemporain de Sérignan consacre au jeune artiste une importante exposition personnelle sur ses deux étages. Au premier, un ensemble de sculptures en céramique monumentales, comme un répertoire de formes architecturales, interpelle le visiteur. Au rez-de-chaussée, une coulée de plâtre destinée à la déambulation, jalonnée d'œuvres évoquant des paysages, des architectures, des gestes, laisse apparaître des empreintes au sol, comme des traces du passé résistant au passage du temps.

MUSÉE RÉGIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE SÉRIGNAN. 146, AVENUE DE LA PLAGE. 10H-18H (SF LUN.). 13H-18H LES SAM. ET DIM. 3 €/5 €. TÉL. : 04 67 32 33 05. HTTP://MRAC.LANGUEDOCROUSSILLON.FR



SÈTE

★★ Salah Stétié et les peintres

TEXTE, PEINTURE, DESSIN XXe-XXIe

JUSQU'AU 31 MARS

Explorer d'autres langages : voici un défi que le poète libanais Salah Stétié n'a pas eu peur de relever. Figure majeure de la poésie contemporaine, il a choisi non seulement d'écrire en français, mais aussi de se confronter au langage pictural des artistes. Tout au long de sa carrière, cet homme de lettres aujourd'hui octogénaire, au carrefour de l'orient et de l'occident, a fait dialoguer le mot et l'image, en réalisant plus d'une centaine de livres avec des artistes, d'Alechinsky à Tapiès en passant par Zao Wou-Ki et Viallat… Dans une exposition exceptionnelle, le musée Paul Valéry présente leur intégralité, ainsi que 100 œuvres des quelque 90 artistes ayant contribué à ces ouvrages.

MUSÉE PAUL VALÉRY. 148, RUE FRANÇOIS-DESNOYER. 10H-18H (SF LUN.). 3 €/7 €. TÉL. : 04 99 04 76 16. WWW.MUSEEPAULVALERY-SETE.FR

ARTS MAGAZINE

ARTS MAGAZINE est édité par Fleurus Presse SARL au capital de 49 783,11 €
Siège social : 34, rue du Sentier, 75002 Paris
Directeur de la publication : Jean-Martial Lefranc
Comité de direction : Jean-Martial Lefranc, Pascal Teulade et Patricia Notarianni
Actionnaire : Héros et Patrimoine
N° Commission paritaire : 0 313 K 86 775

RÉDACTION : 34, rue du Sentier, 75002 Paris
Pour obtenir votre correspondant, faites le 01 56 79 suivi des quatre chiffres indiqués.
Pour nous écrire : prénom.nom@artsmag.fr
Rédacteur en chef : Adrien Guilleminot (36 92)
Rédacteurs : Léo Pajon (36 71), Marie Zawisza (37 41) et Sabrina Silamo (36 93)
Ont contribué à ce numéro : Julien Blanpied, Stéphane Corréard, Élisabeth Couturier, Fanny Dalbera, Hakima El Djoudi, Émilie Formoso, Isabelle Giovacchini, Martine Guilcher, Jean-Yves Jouannais, Philippe Peter, François Quintin, Aurélie Romanacce, Nicola Sornaga, Matthieu Zazzo
Maquettiste : Frédéric Peyrichou, Delphine Trichon
SR : Stéphanie Arc
Rédactrices photo : Sophie Collomb (37 45)

Relations abonnés :
Fleurus Presse – TSA 37505 – 59782 Lille Cedex 9
Tél. : 03 20 12 11 10 (du lun. au ven. : 9h-18h)
relation.abo@fleuruspresse.com
Suisse : Edigroup - Tél. : 022 860 84 01
abonne@edigroup.ch
Belgique : Edigroup - Tél. : 070233304
abonne@edigroup.be

Directrice marketing et abonnements : Karine Castello

Chef de produit marketing direct : Arthur Peys

Directrice marketing et diffusion : Frédérique Nodé-Langlois - Tél. : 01 56 79 36 13
f.nodelanglois@fleuruspresse.com

Gestion vente au numéro :
Réservé aux dépositaires et aux marchands de journaux : Destination Media.
Tél. : 01 56 82 12 06. Fax : 01 56 82 12 09.

Régie publicitaire : Mediaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 97 70 - Fax : 01 44 88 97 79
Tel: 01 44 88 suivi des 4 chiffres
Email: pnom@mediaobs.com
Directeur général : Corinne Rougé (93 70),
Chef de Publicité : Aurélie Desz 01 70 37 39 76
Studio : Nicolas Niro (89 26)
ADV : Caroline Hahn (97 58)

Fabrication : Créatoprint - Tél. : 06 71 72 43 16

Images numériques : Gilles Lot

Impression : Artigrafi che Boccia
Via Tiberio Claudio Felice, 7
84131 Salerno, Italie



CRÉDITS PHOTOS

p.6-7 : © Ken'ichi Suzuki
p.8 : © Philippe Huguen / AFP
p.10 : © J.P Pinon
p.12-13 : © Jean-C. Denis ; Jorge Fidel Alvarez-9e Art
p.14 : © Courtesy Adelson Galleries, Inc. and Marc Rosen Fine Art Ltd. ; American Museum in Britain
p.16-17 : © Courtesy Ann Nathan Gallery ; Courtesy Merry Karnowsky Gallery ; D.R.
p.18-19 : © courtesy Succession de l'artiste et Galerie Hervé Bize, Nancy ; courtesy Ghislain Mollet-Viéville
p.20-21 : © Agence François Braun
p.22 : © Photo : Galerie Claude Bernard / Losi / © Succession Alberto Giacometti(Fondation Alberto et Annette Giacometti, Paris + ADAGP, Paris 2013 ; Marjane Sastrapi courtesy galerie Jerôme de Noirmont
p.24-25 : © Mathieu Zazzo pour AM
p.26 : © Sotheby's
p.28 : © Jean Roba ; D.R.
p.30 : © Sotheby's Paris ; D.R.
p.32-33 : © Chris Burden Courtesy Gagosian Gallery ; D.R.
p.34-35 : © Tadasu Yamamoto ; Naoya Hatakeyama ; Ken'ichi Suzuki ; Kuge Yasuhide
p.36-37 : © Didier Plowy / CMN Paris ; Linda Browlee ; Markus Deutschmann ; Adrien Dirand ; D.R.
p.38-39 : © S.Keay ; British Museum, London, UK / The Bridgeman Art Library ; Michel Bouttier/ BECH ; AKG-Images
p.40 : © Zoriah Miller
p.42 : © Mike Coppola / Gettyimages North America / AFP ; D.R.
p.44-45 : © Hannah Assouline/Opale ; Nan Goldin © Aperture Foundation, inc ; D.R.
p.46-47 : © D.R.
p.50-51 : © Thierry Ollat
p.52-53 : © Olivier Amsellem ; Xavier Zimmermann / FRAC PACA ; D.R.
p.54-55 : © Martine Derain ; Agence Rudy Ricciotti
p.56-57 : © Agence Rudy Ricciotti ; Ludovic Alussi ; Olivier Ernst
p.58-59 : © Xavier Zimmermann FRAC PACA / Courtesy of Youssef Nabil and Nathalie Obadia Gallery, Paris Brussels – Production Marseille Provence 2013 ; Christophe Bourguedieu ; D.R.
p.60-61 : © antonin doussot ; galerie of Marseille ; galerie Gourvennec ; Laure Mélone/ Atelier Tchikebe
p.62-63 : © MP2013 / François Moura ; Baptiste Lanaspeze
p.64-65 : Gérard Julien / AFP ; MP2013 / François Moura ; Sylvie Kinziger-pastor Chercheurs de Midi
p.66-67 : © Agnès Mellon ; Ange Lorente ; D.R.
p.68-69 : © Angers, musée des Beaux-Arts / Pierre David ;
p.70-73 : © Isabelle Giovacchini / Jean-Baptiste Ganne / Aurélie Leplatre / Morgan Paslier /Dominique Ghesquière / Courtesy galerie Chez Valentin
p.74-77 : © Rebecca Fanuele Courtesy Suzanne Tarasieve Paris
p.78-81 : © Alexandra Gaita ; Yasushi Ichikawa ; The Museum of Modern Art, New York/Scala, Florence ; Bridgeman art library ; Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais
p.82-87 : © RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) - © Stéphane Maréchalle/SP ; RMN-Grand Palais - © Gérard Blot/ SP ; RMN-Grand Palais - © René-Gabriel Ojéda / Thierry Le Mage/SP ; Fine Arts Museum of San Francisco /Museum purchase, Mildred Anna Williams Collection 1977.8 ; RMN-Grand Palais - © Gérard Blot/SP ; RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) - © Jean-Gilles Berizzi/ SP
p.88-95 : © Collection les Abattoirs-Frac Midi-Pyrénées © Yayoï Kusama / Grand Rond Production ; D.R. ; Roger-Viollet ; akg-images ; Aisa/Leemage ; Courtesy Bryan Lewis Saunders ; Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Bertrand Prévost ; akg-images ; courtesy Galerie Nathalie Obadia ; D.R. ; © The estate of Jean-Michel Basquiat / ADAGP, Paris 2013 ; ADAGP Paris 2013
p.96-103 : © Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. RMN / Jacqueline Hyde /Philippe Migeat /RMN / Gérard Blot /S.P. / The Museum of Modern Art, New-York / Scala, Florence/ S.P. / ADAGP Paris 2013/ CHAGALL ®
p.104-107 : © Collection particulière
p.108-109 : © Brecht Evens / Actes Sud
p.110-111 : © Wunderkammern & Ludo ; M. Fischer ; Galerie Magda Danysz ; © Fondation Jean-Pascal Imsand / ProLitteris ; musée du quai Branly, photo Claude Germain ; Dariusz Blazewski ; L'apparition des images
p.112-113 : © Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos. Courtesy Fondation HCB et Howard Greenberg Gallery ; Agostino Osio ; Halle Saint Pierre ; Nicolas Pfeiffer ; © Archives Musée Dapper et Dominique Cohas
p.114-115 : © Philippe Servent courtesy Messine Galerie & Conseil ; A.Mole Courtesy Semiose galerie, Paris ; Alberto Ricci courtesy galerie Jean Fournier ; Louis Heilbronn, Galerie Polaris, Paris ; Aurélien Mole
p.116-117 : © Uderzo-Ed.Albert Rene ; Disney – Glenat ; Brecht Evens-Actes Sud ; musée Lalique ; Photo Centre Pompidou, Dist. RMN-GP © Adagp, Paris 2013 /SP ; Jean-François Rauzier ; Hippolyte Hentgen
p.118-119 : © Man Ray Trust ; The Phillips Collection, Washington courtesy The Courtauld Gallery © Succession Picasso 2013 ; Courtesy David Zwirner, New York/London ; Galleri Magnus Karlsson, Stockholm ; et Zeno X Gallery, Antwerp. © Adagp Paris, 2013 ; A. Leprince © ADAGP, Paris 2013 ; D.R.
p.120-121 : © VBK, Wien 2013 / Lehmbruck Museum, Duisburg, Foto: Achim Bednorz, Ullmann Verlag, Potsdam ; Corinne Mercadier courtesy Les filles du Calvaire, Paris ; coll. BNF Paris ; 2013 Kunsthaus Zürich ; Françoise Pétrovitch ; Marie Cool Fabio Balducci Courtesy Marcelle Alix, Paris
p.122-123 : © Robert Doisneau / Rapho ; Courtesy Galerie Loft, Paris ; musée d'art et d'histoire, Saint-Denis / Irène Andréani © ADAGP, Paris 2013 ;collection MAC Lyon ; Latifa Echakhch/ Fabrice Seixas courtesy galerie Kamel Mennour, Paris ; ADAGP Paris 2013
p.124-125 : © Courtesy Fondation Pierre Gianadda, Martigny, Suisse ; Courtesy Galerie Jocelyn Wolff ; ADAGP paris 2013 ;
p.128-129 : © Plonk et Replonk ; courtesy Chantal Dugave ; D.R.
p.130 : © Musée d'Orsay, dist. RMN / Patrice Schmidt / SP ; ENSBA Lyon

LE PROCHAIN NUMÉRO

PARUTION LE 21 FÉVRIER





EXPOSITION

LE SABBAT D'ORSAY

Sorcières et démons, guerres et faits divers : les XIXe et XXe siècles ont aussi leur versant sombre, exprimé à travers un romantisme noir qui va d'Edgar Allan Poe à Victor Hugo, traduit en peinture par Goya, Delacroix, jusqu'à Klee et Dalí. Dans notre prochain numéro, jouons à nous faire peur avec la nouvelle exposition du musée d'Orsay.

DOSSIER

À QUOI SERVENT LES ÉCOLES D'ART ?

Qu'y apprend-on ? À quels métiers mènent-elles ? Faut-il en être diplômé pour espérer faire carrière dans le milieu de l'art ? Spécialité par spécialité, *Arts Magazine* passe au crible des dizaines de formations artistiques et vous aide à y voir plus clair dans ce maquis.

PORTFOLIO

PARIS PODIUM

En prologue à la réouverture du musée Galliera, voyage en image dans un siècle et demi d'histoire de la haute couture parisienne : ses grands noms, de Jacques Doucet à Christian Lacroix, l'invraisemblable habileté de ses petites mains, ses modèles cultes et ses robes oubliées.